



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



N-

Tome. 1.



Delamonce



Joubert Sculp.

ESSAIS
SUR
L'HISTOIRE
DES

BELLES LETTRES,

DES SCIENCES ET DES ARTS.

Par M. JUVENEL DE CARMEAN.

TOME I.

Nouvelle Edition augmentée.



Delum. par del.

BIBLIOTHEQUE
DE LYON,

Chez les FRERES DUPLAIN, rue Merciere.

M. DCC. LVII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

ESSAIS
382073
L'ARTISTOIRE

DE
BELLER LITTÉRATURE
ET DE
L'ART DE L'ÉCRIVRE
PAR M. JUVENAL DE CARPENTIER
TOME I



DE
L'ART DE L'ÉCRIVRE
PAR M. JUVENAL DE CARPENTIER
TOME I
M. DCC. LVI

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

RIEN n'est plus intéressant que l'Histoire des Sciences. On y suit pas à pas toutes les démarches de l'esprit humain dans l'invention des Arts, dans leurs progrès, & dans leur perfection. On y observe l'affoiblissement où il tombe ensuite, après s'être épuisé; les ténèbres qui le couvrent quelquefois; les foibles lueurs qui s'échappent à travers ces sombres nuages, & qui recueillies avec soin, répandent souvent une vive lumière.

Telle est l'Histoire des Sciences: elle embrasse tous les sc-

elles : elle étend ses droits sur tous les peuples qui ont su faire usage de leur raison ; elle fait remarquer les causes du bon & du mauvais goût , la différence presque infinie qui se rencontre dans les esprits ; combien peu se réunissent dans la véritable idée du vrai & du beau , & quelles routes ils tiennent pour arriver au même but.

Cependant , comme on traite volontiers d'inutile ce qu'on ne fait point , & que l'Histoire des Sciences est moins à la portée de certaines gens , que l'Histoire des Nations & des Empires , la première passera peut-être pour un vain amusement. Un beau Discours nous plaît , un Poème bien conduit nous attache , un excellent tableau nous touche ;

PREFACE

v

que nous importe , dira-t-on , que Démosthène ait excellé dans l'Eloquence , Homère dans la Poésie , Apelle dans la Peinture ? Nous jouissons des découvertes qu'on a faites dans les Arts ; à quoi bon examiner si les anciens ont connu la circulation du sang , & dans quel siècle on a trouvé la Boussole.

En vertu d'un raisonnement si plausible , on pourra impunément confondre les temps & les caractères des grands hommes , se persuader que l'Italie étoit aussi savante sous le règne de Théodoric que sous le Pontificat de Léon X. & la France aussi polie sous Philippe Auguste que sous Louis XV. Il sera même permis d'avancer que Pindare a réussi dans le Tragique , & So-

à ij

phocle dans le Lyrique. Une ignorance si profonde à l'égard des faits historiques obscurciroit bientôt les Belles Lettres. On ne seroit plus en état de choisir de bons modeles , plus utiles sans contredit que tous les préceptes. Le mauvais goût rameneroit la barbarie , dont on a eu tant de peine à se défaire. On saisit avec avidité les récits des Sieges & des Batailles , les exploits des grands Capitaines , les aventures bizarres , toujours fabuleuses , des héros de Roman : fera-t-il indigne d'un homme sage d'étudier historiquement les opinions humaines ? Les différentes formes sous lesquelles on a vu paroître les Sciences en des climats différents, offriront-elles un spectacle moins varié & moins

agréable que ces révolutions qui ont renversé les Etats, que cette feinte contexture d'événements, que ces portraits de pur caprice qui ne plaisent que par l'imitation ? Curiosité pour curiosité, amassons toujours des connoissances qui à une utilité réelle joignent beaucoup d'agrément.

Il y a plus. Si l'objet de l'Histoire est de peindre l'homme par rapport à l'esprit & au cœur, ne manque-t-il pas à cette peinture un trait essentiel, lorsqu'on néglige l'un de ces deux points, pour s'attacher uniquement à l'autre ? Le peu de goût qu'on voit dans Mummius pour les chefs-d'œuvres de l'Art, n'entre-t-il pas dans le caractère de Consul Romain ? Ne peut-on pas

rapporter à la passion qu'eurent les Egyptiens pour toutes sortes de Sciences , le panchant de ce peuple pour une vie douce & paisible , & le peu d'empressement qu'il fit paroître à étendre les limites de son Empire : aussi les bons Historiens de l'antiquité ont-ils eu un soin particulier de recueillir les points importants de l'Histoire Littéraire. Tite-Live n'omet aucune occasion de parler de l'abrogation des anciennes Loix , & de l'établissement des nouvelles. Il ne croit pas même sortir de son sujet , lorsqu'il mêle avec les faits les plus intéressants l'origine de la Comédie. Velleïus Paterculus , dans un abrégé très-succinct , fait passer en revue les Sciences & les Savants ; il ne se

ne devoit pas permis de négliger les Artisans habiles.

Il est vrai que la plupart des Modernes n'en ont pas usé ainsi. Les uns ont vécu dans un siècle où l'on avoit perdu les traces des Sciences ; les autres ont paru dans un temps où les Arts ne faisoient que de naître. Aujourd'hui que les Sciences sont en vigueur , nous ne manquons pas de secours pour avoir à fond leur histoire. Mais nos Ecrivains se sont partagés leur tâche : ils ont donné l'Histoire Littéraire pièce à pièce , au lieu de la donner en entier & dans toute son étendue.

En attendant qu'une main habile veuille bien se donner la peine de ramasser ces matériaux épars , je présente aux jeunes

à iv

gens qui commencent d'entrer dans le monde une courte Introduction à cette Histoire. Ils n'y puiseront pas une connoissance exacte de tout ce qui regarde les Arts ; ce qui n'appartient nullement à un Essai : mais ils pourront, peut-être avec ce secours prendre des idées justes, claires & précises de chaque Science, de chaque Art en particulier ; fixer à des époques certaines sa naissance, son accroissement, sa perfection, sa décadence & son renouvellement ; se familiariser enfin avec des Savants, dont ils entendront souvent parler & dont les noms se trouvent presque toujours accompagnés, dans cette Instruction, d'un trait qui les caractérise.

Au reste , je n'ai point suivi mon propre goût dans le jugement que je porte sur ces Savants. Qui suis-je pour m'ériger en juge des Ouvrages , & pour régler les rangs entre les Auteurs ? Ce droit n'appartient qu'au Public : lui seul peut immortaliser les uns , & condamner les autres à un oubli éternel. C'est aux décisions d'un Tribunal toujours respectable , toujours infailible , que je me suis conformé , & dans mes éloges , & dans ma censure. S'il m'arrive quelquefois de m'en tenir au sentiment d'un Ecrivain célèbre , ce n'est que lorsque le Public l'a avoué , & y a mis , pour ainsi dire , le sceau par son approbation.

Je ne crois pas avoir enchéri sur la pensée d'autrui : peut-être

trouvera-t-on que je l'ai resserrée dans des bornes trop étroites. Je nomme d'ordinaire mes garants, &, autant que je puis le faire, sans charger la marge de citations trop fréquentes. Quand une chose a été bien dite, je n'ai garde d'essayer de la dire mieux : je tâche d'éviter l'affectation puérile de ceux qui veulent que leurs expressions fassent une nuance toute différente, & aillent même au de-là de l'original qu'ils se proposent d'imiter.

On me reprochera peut-être d'avoir oublié plusieurs Savants qui auroient dû trouver place dans cet Essai : mais je prie ceux qui pourroient me savoir mauvais gré de cette omission, de considérer qu'il ne s'agit ici que de quelques réflexions histori-

ques sur l'origine & sur le progrès des Sciences ; des exemples ont pu suffire pour en fixer les dates.

En voilà assez pour mettre sur les voies ceux que leur inclination particuliere portera à étudier les différents morceaux que nous avons de l'Histoire Littéraire. Je crains seulement qu'on ne m'impute des méprises où je pourrai être tombé , & des conjectures hardies , que je n'ai toutefois données que pour des conjectures. J'avoue que je suis capable de m'égarer dans les routes nouvelles que je viens de me tracer : aussi je ne serai nullement surpris de me voir redresser par une main savante. D'autres sur un plan plus régulier fourniront cette longue

carrière, & donneront une juste
étendue à un ouvrage presque
sans bornes.

Mi sat erit specimen clari monstrasse laboris.



AVIS AU LECTEUR.

UN Auteur dans la réimpression de son Ouvrage ne manque jamais d'annoncer une édition revue, corrigée & augmentée. Le Public, qui connoît ce style, y est rarement trompé, parce qu'il ne s'attend pas à trouver aucun changement considérable. J'espere toutefois qu'il ne portera pas ce jugement de cette troisieme édition.

Des matieres contenues dans deux volumes n'ont pu en former quatre qu'à la faveur d'un grand nombre d'additions ; & telle chose aura déplu à un Lecteur intelligent, qui se trouvera présentement plus conforme à son goût. J'avoue que je pouvois m'en tenir aux corrections : le titre d'Essais que porte mon Livre sembloit m'exempter de lui donner plus d'étendue. Mais l'accueil dont le Public a honoré les deux premieres éditions m'a fait souhaiter de rendre celle-ci, s'il est possible, digne de lui être présentée. Dans cette vue, j'ai fait de nouvelles

AVERTISSEMENT.

recherches ; j'ai tâché d'éclaircir ce qui étoit embarrassé , d'étendre ce qui demandoit du développement , & de donner du jour à ce qui étoit obscur.

Malgré tous mes soins , je n'ai garde de penser que cet Ouvrage soit en l'état où un autre auroit pu le mettre. Je suis au contraire persuadé qu'il m'est encore échappé beaucoup de fautes. Dans cette complication de matieres , qui different entr'elles de principes , il est facile de prendre le change. Un Historien qui embrasse l'universalité des Sciences , pour bien fournir sa tâche , devroit être un homme universel. Et comme je ne suis pas assez vain pour dissimuler la faiblesse de mon genie , je demande la même indulgence dont j'ai ressenti les effets.

*De simples Essais dispensent de pousser un discours preliminaire : car il y auroit de la folie d'être long avant que de commencer une Histoire , & d'être court dans l'Histoire même.**

** Stultum etenim est ante Historiam effluere, In ipsa autem Historia succingi. Machab., lib. II. Proëm.*

DISSERTATION

SUR

LA LITTÉRATURE

POUR

SERVIR D'INTRODUCTION

A L'HISTOIRE DES BELLES LETTRES.

..... *Ingenuus didicisse fideliter artes*
Emollit mores, nec finit esse feros. Ovid.

DISSERTATION



DISSERTATION

SUR

LA LITTÉRATURE

LA République des Lettres n'est ni renfermée dans un pays limité, ni resserrée dans le court espace de quelques siècles; elle étend sa domination sur tous les Peuples policés; elle étend sa durée dans la suite de tous les âges, & née avec les Lettres, elle ne sauroit finir que par l'entier anéantissement des Lettrés.

Dans cette République ce n'est ni la naissance, ni les richesses, ni les dignités les plus éminentes qui reglent

Tome I.

é

les rangs : c'est le mérite & le savoir qui disposent souverainement des places. Les divers talents sont les trésors de cet Etat : & de ces divers talents émanent différents ouvrages , qui ont tous la beauté pour objet , & pour but l'utilité publique & le bien de la société.

La beauté est la même dans ces ouvrages de l'esprit & dans ceux de la nature ; & cette beauté consiste dans un juste rapport que les parties d'un tout ont entr'elles, & avec leur tout. L'idée de ce rapport vient du Créateur , qui l'a profondément gravée dans le fond de notre être , & a mis en nous un goût pour la proportion , qui devoit nous faire connoître qu'en tout nous sommes nés pour l'ordre (a). C'est par cette idée intérieure du beau que nous jugeons des ouvrages des hommes ; & ces ouvrages nous plaisent ou nous

(a) *St. Augustin. lib. de Ordine , cap. 2. n. 34.*

SUR LA LITTÉRATURE. ~~ix~~

déplaisent, selon qu'ils sont plus ou moins conformes à ce modèle, sans que nous puissions toujours marquer précisément ce que nous y trouvons de beau ou de défectueux. Ne cherchons donc la cause de nos jugements que dans ce sentiment que nous apportons en naissant, & que nous développons par l'éducation, ce goût qui nous fait désirer & connoître le beau. Ce goût est commun à tous les hommes; il ne manque pas même à ceux qui n'ont point de Lettres, s'ils ne sont tout-à-fait stupides: il est, à la vérité, bien confus: mais l'étude le développe, le fortifie, & le perfectionne. De cette notion générale de la beauté, venons à celle qui est propre à chaque partie de la Littérature, à l'Eloquence, à la Poésie, & à l'Histoire.

N'en doutons nullement. Il y a une beauté réelle dans l'Eloquence; ses différentes especes aboutissent à l'unité; & tous ceux qui ont excel-

xx DISSERTATION

lé dans cet art sont arrivés au même but par diverses routes également belles , & ont remporté le même prix.

Qu'y a-t-il en effet dans l'Eloquence de plus digne d'admiration que l'étonnante variété des caractères qui distinguent les Orateurs (1), l'un est serré & concis , l'autre nombreux & étendu ? Celui-là est grave : celui-ci est véhément. L'un tonne , foudroie & renverse tout : l'autre par une riche abondance répand dans les esprits comme une rosée agréable ; mais malgré cette diversité , tous ces Orateurs s'accordent dans le même goût du beau.

Ce goût du beau est inséparable du goût du vrai , & ce dernier donne une nouvelle preuve de la beauté de

(1) Cicéron , dans le Livre intitulé *Brutus* , décrit le génie sur le même sujet de plus de trois cents Orateurs , & néanmoins chacun en particulier a une manière de s'exprimer qui le distingue de tous les autres.

PEloquence. En effet, si la beauté consiste dans un juste rapport, dans une exacte convenance, il s'ensuit que le langage ne devant avoir pour fin que de faire passer dans l'esprit des autres, non des idées fausses, mais des idées vraies & des sentiments raisonnables, la convenance du discours avec sa destination doit constituer la beauté du discours (b).

Rien n'est beau que le vrai, & si les hommes étoient exempts de préjugés & de passions, il suffiroit de leur proposer la vérité pour la leur faire recevoir; mais comme ils déferent bien moins à la raison qu'à leurs préjugés, l'Orateur, tout Écrivain même, doit orner son discours d'une manière conforme au mérite de ce qu'il veut embellir. Ainsi il aura un style pur, fidele

[b] M. de Croufáz, Traité du Beau, chap. II.

161 . DISSERTATION

observateur des regles de la Grammaire , & attentif à rejeter ce qui ne fera pas autorisé par l'usage. Sa diction sera si claire , qu'il seroit impossible de ne pas l'entendre. Il donnera , à ce qu'il aura à traiter une forme majestueuse sans enflure , ou agréable sans contrainte. Car l'ornement répandu dans tout le discours est le corps de l'Eloquence , & sert à lui donner un air doux , noble , poli ; à la remplir d'une pompe , qui lui attire l'admiration , à la rendre capable de toucher les cœurs , d'exciter les passions , ou de les calmer. L'Orateur enfin usera de discernement , & aura les égards qu'il doit avoir soit pour les choses , soit pour les personnes. Ces égards sont indispensables dans les bons mots dont il se sert quelquefois pour éveiller l'esprit , ou pour émousser la vivacité d'une raillerie piquante ; & il faut avouer que c'est un assaisonnement qui plait

quand il n'y entre point de fa-
 deur.

A ce portrait ajoutons les traits
 que donne aux anciens Orateurs un
 Magistrat (c) dont l'éloquence fit
 honneur à son siècle. On voit ,
 dit-il , dans leurs discours des pen-
 sées pleines de sens , qui ont le
 suc & en même-temps la vigueur
 de la Philosophie , sous l'air néan-
 moins & avec la couleur des pen-
 sées qu'on puise dans le sens com-
 mun , beaucoup de discernement
 dans le choix des mots , beaucoup
 d'art dans leur arrangement , une
 juste modération , & une attention
 scrupuleuse à garder toutes les bien-
 seances.

Un Orateur si accompli n'est pas
 seulement propre au Barreau ; ce se-
 roit lui donner des bornes trop étro-
 ites ; on s'en doit former une plus

(c) M. Du Vair , *Traité de l'Eloquence*
 françoise.

haute idée. L'Eloquence embrasse toutes sortes de sujets ; elle donne entrée aux cabinets des Princes , elle brille dans les assemblées ; aussi admirable dans Nestor , dont les discours étoient , selon Homère , plus doux que le miel , que dans Démosthène , dont la force & la véhémence entraînoient les esprits , & triomphoient de ses rivaux. Mais cette universalité de matieres , vrai domaine de l'Eloquence , & qu'on ne sauroit refuser sans injustice aux Orateurs d'Athènes & de Rome , les modernes qui ne parlent ni grec ni latin , peuvent-ils se l'approprier ? Pour résoudre cette question , distinguons ces modernes. Comme l'élocution fait proprement l'Orateur , la langue qu'il parle doit se prêter à toutes sortes de styles ; & c'est ce qu'on ne sauroit dire de toutes les langues ; l'italienne molle & douce-roule , est incapable de s'élever à

la haute éloquence : l'espagnole pompeuse & emphatique , ne sauroit descendre aux sujets qui exigent la douceur & la délicatesse. Notre langue tout ensemble douce & forte , simple & majestueuse , peut par sa pureté , sa clarté , sa richesse & son énergie suffire à tout ce que la beauté de l'Eloquence peut demander.

La Poésie est une éloquence plus sublime. Ce qui l'élève au - dessus de l'Eloquence , c'est la noblesse des pensées & la hardiesse des expressions ; c'est un tour plus fleuri , plus vif , plus animé , plus propre à peindre que le discours oratoire. Enfin la Poésie , si on l'en croit elle - même , est le langage des Dieux , la dispensatrice de la gloire & de l'immortalité , la mere des Loix & de la Philosophie. Mais sans nous arrêter aux fables , cherchons les sources de la beauté de cet Art. Sera - ce dans la rime seule que nous la trou-

xxvj . DISSERTATION

verons , ou dans la seule observation des regles ? Si cela est la *Pucelle* est un Poëme parfait : Jamais on n'accusa Chapelain d'avoir violé ces regles , ou d'avoir mal rimé ses vers : cependant le Public lui a refusé constamment le titre de bon Poëte. Convenons néanmoins que la rime donne un plaisir réel , & que nous devons à la gêne qu'elle impose au Poëte une partie de ces traits neufs , qui nous ravissent en admiration : mais accordons en même-temps une supériorité de beauté à une harmonie , à un arrangement des paroles , qui se varie par la différence des idées que l'oreille doit porter à l'esprit , .harmonie qui produit une émotion agréable en lisant nos grands Poëtes.

L'entouffiasme surtout est de l'essence de la Poésie , & contribue à sa beauté , non cette fureur divine dont les anciens ont feint que les

Poètes étoient épris, mais un feu, effet naturel des passions qui s'allume dans l'esprit, enflamme l'imagination & fait qu'on s'élève au-dessus de soi-même.

L'entousiasme fait sur le Poète lyrique différentes impressions d'où naissent des effets différents. Tantôt c'est un Cygne, qui par un effort impétueux prend son vol jusques aux nues; c'est un torrent, qui grossi par l'abondance de ses eaux, renverse tout ce qui s'oppose à la rapidité de son cours. Tantôt c'est un ruisseau tranquille, qui coule sur un sable d'or avec un doux murmure; c'est une Abeille, qui compose son nectar de ce que les fleurs ont de plus gracieux (d). De-là ces heureux écarts, qui transportent le Poète dans des lieux enchantés; ce désordre apparent, cette hardiesse des pensées, cette

(d) M. l'Abbé Fraguier sur Pindare.

force des expressions , cette adresse des transitions , ces descriptions quelquefois nobles & riches , quelquefois simples & pleines d'agrémens ; ces images naïves , ces comparaisons également justes & vives. Horace dans ses Odes paroît avoir réuni tous ces caractères , délicat & sublime , tendre & véhément , selon la diversité des sujets , mais toujours sage , judicieux & sincere.

La beauté de la Poésie se voit à découvert dans les Poèmes épique & Dramatique ; tout y aboutit à l'unité ; on y remarque une action principale à laquelle toutes les autres se rapportent ; & cette action est dans l'Epopée une action héroïque ornée par des épisodes qui la rendent agréable. C'est dans l'heureux choix de cette action que paroît la beauté du Poème & le discernement du Poète ; & si Virgile est en quel-

que chose supérieur à Homère , c'est sûrement dans le sujet de l'Enéïde ; car que pouvoit son auteur proposer à Auguste de plus grand que la fondation du plus grand Empire qui ait jamais été.

L'action du Drame plus bornée que celle de l'Épopée , outre l'unité commune à ces deux Poèmes , exige encore les unités de lieu & de temps si scrupuleusement observées par les anciens , qui brillent dans l'Oedipe de Sophocle ; & qui ont attiré à ce Poète l'applaudissement de tous les siècles. L'élevation des pensées , la noblesse des sentiments , la force des expressions sont les qualités essentielles de la tragédie ; on admire dans Eschyle la sublimité du style , dans Sophocle la grandeur des idées ; on aime dans Euripide l'air tendre & touchant. La Comédie , au contraire , plaît par une raillerie douce , fine , déli-

XX. DISSERTATION

çate , spirituelle , qui respecte la vertu , & ne s'écarte jamais de la probité ; par une composition châtiée , par une naïve peinture des mœurs & par une telle attention à cacher son art , que l'art soit pris pour la nature.

Différents Poèmes nous montrent la beauté sous différentes formes. Il en est du Poème Pastoral , dit le bel esprit que j'ai déjà cité (e) , comme d'un paysage que l'on ne peindroit pas d'après un lieu particulier , mais dont on voudroit faire résulter toute la beauté de l'assemblage de divers morceaux réunis sous un seul point de vue. C'est la nature ennoblie , dégagée de la rusticité du village , mais toute simple & toute nue , qui nous fait voir en grand dans l'Eglogue la vie & les mœurs des Bergers , & qui dans l'Idylle

(e) M. Fraguier , Dissertation sur l'Eglogue.

ne nous présente le plus souvent que de petites peintures, &, pour ainsi dire, des jeux enfans. Il est vrai que la Poésie bucolique, en s'éloignant de son origine, est devenue allégorique & figurée, toujours noble, quelquefois sublime sous les voiles champêtres qui l'enveloppent.

Si l'Eglogue est naturellement gaie & enjouée, l'Elégie d'un caractère bien opposé, & d'un ton plus haut, s'abandonne aux plaintes, aux gémissemens & aux larmes. Elle embrasse néanmoins assez souvent des sujets plus agréables, en retenant toujours les pensées naturelles, les sentimens tendres & délicats, les expressions simples & faciles.

La Satyre d'un style vif, plaisant, & varié, sans élévation & sans ornement, est destinée à corriger agréablement les hommes de leurs défauts, de leurs erreurs & de leurs sottises.

L'Apologue dont le but est de nous instruire par l'organe des bêtes , aime la naïveté , la simplicité & la brièveté. Ces qualités brillent dans les fables de Phèdre , mais elles ne nous autorisent pas à blâmer la riche abondance & les ornements exquis dont la Fontaine & quelques autres ont embelli les fictions d'Ésope. Eh ! peut-on nier qu'un heureux assemblage de circonstances bien choisies ne mette devant les yeux la narration du fabuliste , & par une douce illusion ne la change , pour ainsi dire , en action ?

Le même goût de simplicité & de brièveté , qui , chez les anciens faisoient l'agrément de l'Apologue , constitua chez les Grecs la beauté de l'Épigramme. Mais chez les Romains ce petit Poème , en conservant quelquefois la brièveté , substitua à cet air simple & ingénu des traits brillants , vifs

&

SUR LA LITTÉRATURE. xxxij

& spirituels , & voulut toujours finir par une pointe ingénieuse. C'est sous cette forme que l'Épigramme est venue jusques à nous ; & quoiqu'une sévère critique voulût chasser la *pointe* d'un poste qu'elle occupe depuis plusieurs siècles , convenons qu'elle fait un bel effet quand elle rejette le faux , & qu'elle ne consiste ni en équivoque , ni en jeu de mots.

L'Histoire cede à la Poésie les grands ornements , se contentant d'une beauté très - réelle dans la matière qu'elle traite , & dans la manière de la traiter. L'Histoire que Cicéron (f) nomme le témoin des temps , la vie des choses passées , la Messagère de l'antiquité , peint les faits importants & dignes de mémoire , & elle les expose à toute la terre , & à tous les siècles. Un emploi si

(f) *De Oratore , lib. 2. n. 34.*
Tome I. i

grand & si auguste donne à ces lui qui en est revêtu de l'autorité pour élever la voix , & il lui impose la nécessité indispensable de ne prendre pour règle que l'exacte vérité.

La vérité , pour être bien reçue , a besoin d'une grande noblesse de style , d'une expression haute , mais modeste ; d'un discours sage & circonspect ; d'une attention continuelle à se prémunir contre la chaleur de son imagination & la vivacité de son esprit. De plus , la vérité étant la règle de ce que l'Histoire doit penser , la pureté , la clarté , la simplicité , sont la règle de ce que l'Histoire doit dire. J'entends par pureté de style , la propriété des mots ; par sa clarté , l'arrangement naturel des phrases ; & par sa simplicité , celle qui se trouve dans le dessein & dans l'ordonnance du dessein.

Si la beauté consiste dans la proportion , ainsi qu'il a été dit au commencement de ce discours , les Arts ont une vraie beauté. La Musique , par exemple , est une harmonie ; & cette harmonie est le rapport ou la convenance de sons différents de plusieurs parties. Personne n'ignore que la proportion est l'objet de l'Architecture , & que cette proportion est le rapport que tout l'ouvrage a avec ses parties ; & celui qu'elles ont séparément à l'idée du tout suivant la mesure d'une certaine partie ; de telle sorte que , selon Vitruve , dans les bâtimens parfaits un membre particulier fait juger de la grandeur de tout l'ouvrage : que le diamètre d'une colonne , ou la longueur d'un triglyphe détermine la grandeur d'un temple. Il est évident que ce qui vient d'être dit se doit appliquer à la Peinture , à la Sculpture , & au dessein , pere de ces beaux Arts.

Toutes les parties de la Littérature n'ont pas seulement une vraie beauté : elles ont encore une utilité sensible. N'est-ce pas l'Eloquence qui a jeté les premiers fondemens de la société civile ? Ne doit-on pas à la force de la parole le bienfait inestimable d'avoir banni du monde la barbarie & d'avoir adouci l'humeur sauvage de nos premiers peres ? Sans l'Eloquence les villes auroient-elles jamais pu être ni bâties ni peuplées ? Des hommes féroces , errants dans les bois , se seroient-ils avisés de se réunir , de former une douce société , de se donner la main pour s'aider mutuellement , s'ils n'y eussent été portés & comme entraînés par les charmes du discours ? De cette aimable union on vit naître les loix & les coutumes ; les esprits se cultiverent peu à peu ; ils devinrent plus traitables & plus soumis à la droite raison : temps heureux que les Poëtes ont célébré sous le nom

d'âge d'or , mais dont la durée fut bien courte ! Un torrent de maux inonda bientôt toute la terre : l'intérêt commun avoit uni les hommes , l'intérêt particulier les divisa , & cette peste fatale se perpétua d'âge en âge. Alors on vit l'Eloquence venir au secours du foible opprimé , vanger l'innocence persécutée , conserver aux uns leurs dignités , ou leurs biens , tirer les autres d'entre les bras de la mort , repousser la calomnie , & la faire tomber dans le piège qu'elle avoit dressé , retenir les méchants par la crainte , protéger les bons , & les défendre contre les attaques de leurs ennemis.

En effet , l'Eloquence n'a pour fin légitime que de porter les hommes à la vertu , & de les détourner du vice , de louer les gens de bien , & d'accuser les coupables. C'est ce que se doit proposer tout Orateur. Le desir de s'élever , d'acquiescer ou de la réputation ou des

richesses , de se concilier la faveur des grands , est un motif trop hon-
teux pour être écouté. Ce seroit avi-
lir un art si noble , ce seroit se dé-
grader soi-même. Il ne faut parler
que pour instruire. Si on loue un
héros , qu'on n'ait dessein que d'ex-
citer les autres à imiter ses vertus.
Un Orateur s'il veut paroître digne
de ce beau nom , ne réglera sa con-
duite que sur des maximes de droi-
ture , de probité & d'honneur ; il
ne suivra que de bons modeles ; il
ne prêtera jamais l'oreille au vil in-
térêt ; il se refusera la vengeance ,
la basse jalousie , l'esprit de parti. Il
se proposera l'exemple de ces grands
hommes , qui n'ont pas passé leur
vie à l'acquisition des connoissances
honnêtes , qu'en vue du bien public ,
& des avantages de la société. Com-
me eux il tâchera d'y contribuer
en donnant par ses soins & par ses
lumières , à la Patrie de bons Ci-
toyens , à l'État des Ministres vigi-

lants & fideles , à la Magistrature des Officiers intègres & éclairés ; & en inspirant aux peuples de l'estime pour les actions vertueuses , & de la haine pour le dérèglement des mœurs.

La Poésie semble n'avoir pour but que de plaire ; mais elle ne veut plaire que pour instruire ; & elle à soin d'égayer ses instructions , & de les rendre aimables par de riantes images dont elle fait les revêtir.

Le Poème épique se propose de former les mœurs en déguisant ses leçons sous l'allégorie d'une action générale des plus grands personnages. C'est ainsi qu'Homère eut l'adresse de cacher sous l'écorce de ses fictions les plus importantes vérités de la Morale. Lui seul a formé le plus célèbre des Philosophes , étant certain que Platon & Homère se ressemblent parfaitement par le fond de la doctrine, & par la ma-

niere de l'enseigner. Mais, dira-t-on, le Philosophe s'est déclaré ennemi du Poëte en condamnant la Poésie. Plusieurs l'ont cru : cette opinion paroît même être assez généralement reçue ; mais, selon un savant (g) à qui Platon étoit bien connu, ce Philosophe n'a prétendu chasser de sa République que les Poëtes licentieux propres à gâter la jeunesse.

Cette morale ingénieuse qui brille dans l'Epopée, regne dans tous les ouvrages de Poésie, suivant leur première origine. La tragédie tend à inspirer de l'horreur pour le crime, & du respect pour la vertu. La comédie & la satire ont dessein de faire la guerre aux vices en les tournant en ridicule. L'Élégie verse des pleurs sur le tombeau des personnes de mérite pour rappeler le souvenir de leurs actions

(g) M. l'Abbé Fleury.

SUR LA LITTÉRATURE. xlj

vertueuses. L'Églogue ne chante les plaisirs de la vie champêtre , que pour nous faire aimer & estimer une vie simple & innocente. Par malheur une fin si louable se fait rarement sentir dans ces Poèmes: mais alors prenez-vous-en au Poète, non à la poésie.

De tous les genres de poésie il n'en est aucun qui ait une destination plus auguste que le Poème lyrique. Dans les premiers temps , l'Ode n'eut pour partage que la louange de l'Être suprême: consacrée à la Religion , elle ne célébra que la gloire du Très-Haut: venant ensuite à dégénérer de son ancienne noblesse , retenant néanmoins quelque chose de son origine , l'Ode chanta les fausses Divinités , les exploits des Héros , & les victoires remportées aux différents jeux de la Grece. Par-là elle portoit à l'émulation: mais elle se rendit plus utile en enseignant la morale qu'elle mit en sentiments , en actions & sous

des images brillantes. Ainsi Horace n'exhorte pas les Romains à honorer les Dieux : mais il dit qu'il frémit de voyager avec un impie. Ainsi ce n'est pas ce Poète qui excite à la vertu , il donne à la vertu des ailes ; il lui fait fendre les airs & élever l'homme dans l'Olympe (h).

L'Apologue ne prend pas un si grand vol : mais il est plus particulièrement destiné à l'instruction. Tout parle dans ce Poème ; animaux , arbres , plantes , êtres moraux & allégoriques. Une morale nue donneroit de l'ennui , la fiction fait passer le précepte avec elle , & tous les habits du mensonge nous offre la vérité ; & elle le fait avec d'autant plus de succès , que ce qui nous est présenté sous le voile d'une allégorie nous touche plus que s'il nous étoit montré à découvert , & exprimé par des termes ordinaires. Personne n'i-

(h) M. Roy dans son Recueil de Poésie.

gnore la fable des Loups , & l'effet qu'elle eut sur l'esprit des Athéniens quand elle leur fut proposée par Démosthène. On seroit bien étranger dans la République des Lettres , si l'on ne savoit pas l'Apologue du Lion amoureux , dont Eumene se servit si utilement , & de quel usage fut à Menenius Agrippa la fable qu'il conta au peuple pour appaiser la sédition.

L'utilité de l'Epigramme est assez connue : son emploi est d'immortaliser les grands hommes , & de conserver à la postérité le souvenir de leurs belles actions ; elle trouve sa place dans les monuments publics , sur les tombeaux , sur les piédestaux des statues.

Les autres petites Poésies , comme le Sonnet , le Rondeau , le Madrigal , &c. ne manquent pas d'agrément & peuvent servir à délasser l'esprit d'une étude

sérieuse , ou d'une occupation importante.

Le Roman amuse , l'Histoire instruit ; l'un n'emploie que le mensonge , l'autre ne s'attache qu'à la vérité ; celui - là par la fausse beauté de ses récits n'est bon qu'à corrompre les mœurs (1) , celle ci n'embellit sa narration que pour donner d'utiles leçons aux personnes de tout état & de toute condition. L'Histoire fait connoître les hommes ; elle apprend à juger sainement de leurs actions ; elle dévoile les motifs , les passions , causes des grands événements , les secrets ressorts que ces passions font jouer. L'Histoire fait , en quelque façon ,

(1) Je ne mets pas au rang des Romans les ouvrages de fiction qui sont utiles , tels que *Sethos* , les *Voyages de Cyrus* & *Télémaque* , qu'on peut regarder comme un Poème épique en prose.

la destinée des Princes, elle éternise leur mémoire, & fait passer leur réputation dans la postérité la plus reculée. L'Histoire enfin peut compter parmi ses nourrissons de fameux Orateurs & de célèbres Capitaines. Thucidide forma Démosthène ; Scipion & Lœlius puisèrent dans Xenophon les règles de l'Art Militaire.

La beauté de la Littérature & son utilité ne doivent pas produire en nous une connoissance stérile, & s'arrêter à l'admiration : elles doivent plutôt exciter à la culture des beaux Arts. C'est là le but de la protection que d'illustres Méécènes donnent à des compagnies savantes ; & le zèle avec lequel les Académies s'efforcent de répondre aux vœux de leurs fondateurs, comme lieu d'espérer que les Belles Lettres, loin de s'affaiblir, prendront tous les jours

xlvi *DISSERTATION*

de nouvelles forces ; qu'on verra
d'âge en âge des Racan , des
Patru & des Racine , & que
la Littérature sera de plus en plus
florissante.



TABLE

DES CHAPITRES

DU PREMIER TOME

G rammaire, Langues.	Pag. 1
Poésie.	64
Poème Lyrique.	74
Poème Epique.	96
Poème Dramatique.	124
Tragédie.	125
Comédie.	145
Ballets.	167
Opéra.	169
Poème Bucolique.	172
Poème Satyrique.	181
Epître en vers.	188
Apologue.	190
Elégie.	196
Epigramme.	202
Madrigal.	209
Chanson.	210
Sonner.	211

TABLE DES CHAPITRES.

<i>Rondeau.</i>	214
<i>Parodie.</i>	215
<i>Poétique.</i>	216
<i>Eloquence.</i>	228
<i>Eloquence du Barreau françois.</i>	256
<i>Eloquence de la Chaire.</i>	265
<i>Rhétorique.</i>	273
<i>Histoire.</i>	286
<i>Art historique.</i>	335

Fin de la Table.



ESSAIS



Æ S S A T S

S U R

L'HISTOIRE

DES BELLES LETTRES,

DES SCIENCES ET DES ARTS.

GRAMMAIRE, LANGUES.



A connoissance des Langues
ouvre l'entrée aux Sciences.
Les Orientaux inventeurs des
Arts se contentoient de bien
parler leur langue maternelle, sans se

Tom. I.

A

2 ESSAIS SUR L'HISTOIRE

GRAM-
MAIRE,
LANGUES

mettre en peine d'apprendre celles des étrangers. Les anciens Egyptiens dans les bons temps n'avoient nulle ambition de s'étendre au dehors, ils trouvoient dans un pays très-fertile de quoi satisfaire à tous leurs besoins: & constants dans leurs maximes, ils évitoient avec soin d'introduire chez eux le langage & les mœurs de leurs voisins, qu'ils regardoient comme barbares, & qui en effet étoient moins polis.

J'en excepte les Hébreux, qui à une noble simplicité joignoient une grande politesse: mais c'étoit un peuple séparé par état de tous les autres peuples, qui avoit de l'horreur pour les coutumes des Gentils, & qui méprisoit leurs études, où tout ne respiroit que l'Idolâtrie. Le seul livre que Dieu leur avoit mis entre les mains, leur tenoit lieu de tous les autres livres, & renfermoit tout ce qu'ils devoient savoir. La langue en laquelle ce livre est écrit, est entièrement conforme au caractère de ce Peuple: elle est simple dans ses mots, tous dérivés de peu de racines, sans aucune composition: elle est riche, claire & solide dans ses expressions, qui donnent des idées distinctes, & forment des images sensibles; & ce qui me paroît bien remarquable,

Langue
Hébrai-
que.

cette langue n'a point changé depuis Moïse jusques à la captivité de Babylone (a): alors, je veux dire, pendant les soixante & dix ans que la captivité dura, l'Hébreu cessa d'être la langue commune des Juifs, qui lui substituerent la Syriaque ou Chaldaïque. Depuis leur retour il n'y eut plus que les Savants qui entendissent l'Hébreu, encore abandonnerent-ils les anciennes Lettres Hébraïques, qu'ont gardé les Samaritains, pour prendre celles des Chaldéens, que nous appellons improprement Hébraïques.

GRAM-
MAIRE,
LANGUES

Syriaque,
ou Chal-
daïque.

Les Chrétiens conserverent le corps entier de l'Ecriture, qu'ils lisoient en langue vulgaire, même dans l'Office public: car toutes les lectures se faisoient en Grec dans tout l'Orient, & en Latin dans tout l'Occident. On peut néanmoins en excepter la haute Syrie où l'on se servoit de la langue Syriaque, & la Thébaïde où l'on ne parloit que l'Egyptienne (b). Dans ces premiers temps les fideles s'éloignoient également des Payens & des Juifs; ainsi ils n'avoient garde d'étudier l'Hébreu, qu'ils laissoient aux

(a) Fleury, Mœurs des Israëls. art. 15.

(b) Fleury, Mœurs des Chrétiens, art. 30.

4 ESSAIS SUR L'HISTOIRE

GRAM-
MAIRE,
LANGUES

Rabins; cependant la Providence susci-
toit quelquefois des Docteurs, qui s'ap-
pliquoient à l'étude de la langue sainte
pour l'utilité générale de l'Eglise.

Au commencement du troisieme sie-
cle, le laborieux Origene entreprit des
travaux immenses pour expliquer l'Ecri-
ture, & pour en faciliter l'intelligence,
en conférant les différentes versions avec
le texte original; & sur la fin du qua-
trieme, S. Jérôme fit sur l'Hébreu cette
traduction si célèbre, connue aujour-
d'hui sous le nom de Vulgate.

Traduc-
tion de la
Bible ap-
pellée la
Vulgate.

La ruine de l'Empire Romain, & les
dévastations des Peuples du Nord arrê-
terent les progrès que la langue hébraï-
que alloit faire en Occident; l'ignorance
jeta depuis à cet égard de si profondes
racines, qu'il n'y a que deux cents ans
qu'on s'est remis à cette étude. On trou-
ve dans le treizieme siecle quelque peu
de gens de lettres qui savoient l'Hébreu,
comme les deux qui furent employés à
Paris à la traduction des extraits du Thal-
mut en 1248; &, selon Mathieu Paris,
Robert d'Arondel en Angleterre, qui fit
plusieurs versions fideles en latin, &
mourut en 1246.

Pour faciliter la conversion des Inf-

DES BELLES LETTRES, &c. §

deles, le Concile de Vienne établit en 1312. l'étude des langues orientales, & il ordonna qu'à Rome, à Paris, à Oxford, & à Salamanque on établirait des Maîtres pour enseigner l'Hébreu, l'Arabe & le Chaldéen.

GRAM-
MAIRE,
LANGUES

Dans le quinzième siècle, le Mantouan & Pic de la Mirande cultivèrent en Italie la langue hébraïque : l'un la croyoit nécessaire à l'intelligence des livres sacrés; l'autre s'y appliqua par le seul desir de savoir (c). Vers le même temps, le Pogge & Janotti-Manotti, Florentins, s'adonnerent à cette étude, & y firent quelque progrès (d). En Allemagne Jean Reuchlin, qui avoit appris les premiers éléments de l'Hébreu de Jean Wessel, de Groningue, se rendit très-habile dans cette langue, & la réduisit en Art. Forster fut Professeur en Hébreu à Wittenberg, Pellican à Zurich, Néandre à Isfeld, &c. Mais celui qui s'acquît le plus de réputation fut Sébastien Munster, que l'on appella l'Esdras Allemand, à cause de sa belle version de la Bible.

(c) Boiss. Fl. Viror. Doctr. Praestant. tom. 2.

(d) M. Recanati, vie du Pogge.

M. Muratori, tome 20. de la Collect. des Historiens d'Italie.

6 ESSAIS SUR L'HISTOIRE

GRAMMAIRE, LANGUES Dans le même temps, on cultivoit l'Hébreu en France avec la même ardeur, & le même succès.

Le ROI FRANÇOIS I. cet illustre restaurateur des sciences, établit en 1529. des Professeurs à Paris pour y enseigner les langues. Vatable, Bertin, Genebrard, & plusieurs autres s'y distinguèrent, & formèrent d'excellents élèves. De l'Ecole de Vatable on vit sortir Salignac, Cevalier, Mercier; & Raphelengius, disciple du dernier, donna aux Flamands du goût pour la langue hébraïque, dans laquelle André Maes, ce savant critique, se rendit très-recommandable.

L'humeur des Espagnols les portoit naturellement à une étude, qui demande beaucoup d'assiduité & de patience: aussi y firent-ils d'assez grands progrès; je n'en citerai que deux exemples: celui du Cardinal Ximenes, Editeur de la Bible Poliglote d'Alcala, & celui d'Arrias Montanus, qui par l'ordre de Philippe II. travailla à l'édition de la Bible de Complute.

On n'apprend bien les langues mortes que par principes; les Rabins (c)

(c) Kimhi, Elie Levite, &c.

avoient réduit en Art celle des Livres Saints; ils l'enseignoient par regles. Environ mille ans après que la langue hébraïque avoit cessé d'être une langue vulgaire, certains critiques sortis de l'école de Tybériade, & que nous appellons Massorettes, inventerent les points-voyelles; ces Grammairiens d'une suffisance très-médiocre croyoient fixer par-là la prononciation du texte hébreu; quoique probablement ils dussent alors ignorer quelle étoit l'ancienne & la véritable prononciation de ce texte. Dans le renouvellement des Belles Lettres les Savants adopterent l'usage des points-voyelles qui se trouvoient établis depuis long-temps, & ne laisserent pourtant pas de faire à l'envi des méthodes abrégées, pour faciliter une étude qui n'est pas sans épines; de-là cette foule de Grammairiens que composerent la plupart de ceux que nous venons de nommer, & qui furent bientôt suivies des Grammaires de Buxtorff, d'Erpenius, de Keckerman, plus exactes que les premières.

A mesure qu'on avançoit dans un pays auparavant inconnu, on ne pouvoit manquer d'y faire de nouvelles découvertes. Pour ne parler que de nos Fran-

GRAMMAIRE,
LANGUES

Points-
voyelles
aux lettres
Hébraï-
ques.

8 ESSAIS SUR L'HISTOIRE

**GRAM-
MAIRE,
LANGUES**

çois, Samuel Bochart, vers le milieu du dernier siècle, étonna le monde savant par les recherches curieuses, & par la profonde érudition qu'on admira dans son *Phaleg & Canaan*: long - temps après, le Pere Thomassin fit son *Glossaire universel*, où il donna de grandes preuves de son habileté dans les langues orientales; il les fait toutes sortir de l'Hébreu comme de leur commune source: aussi ont-elles presque le même génie; le Chaldaïque approche fort de l'Hébreu, & c'est en cette langue que sont écrites les Paraphrases que les Juifs impriment avec leurs Bibles, & leurs Commentaires sur les Livres de l'Écriture.

La première Grammaire qui ait paru pour le langage Chaldéen, est celle de Munster. Un des plus célèbres Professeurs en Syriaque a été M. d'Herbelot, Auteur de la Bibliothèque orientale. Il avoit composé ce Livre en Arabe; mais il le fit ensuite en François pour le rendre plus utile.

La langue hébraïque d'un accès fort difficile n'est le partage que d'un petit nombre de savants; on ne peut lui donner des disciples qu'en retranchant les

Épines qui l'embarraissent, & ces épines sont les points-voyelles ; ces sortes d'accents, ou d'esprits, sont inutiles, maintenant qu'il ne s'agit plus de parler Hébreu, mais de le lire, & de l'entendre ; & toute la difficulté se réduit à savoir si cette langue admet des voyelles, ou si les points des Massorettes ont été inventés pour suppléer à leur défaut.

GRAM-
MAIRE,
LANGUES

M. Masclef, Chanoine d'Amiens, a pris le premier parti, & dès l'année 1717, il a donné une Méthode toute nouvelle, & très-commode. Avant M. Masclef, Gilbert Genebrard, né à Riom en Auvergne, avoit donné une introduction pour lire l'Hébreu & les langues orientales sans points. Il mourut en 1597. Le Pere Guarin, Benedictin, s'est déclaré pour les points-voyelles ; mais malgré les soins de ce zélé défenseur, la plupart des Hébraïsans secouent aujourd'hui un joug fâcheux, qui ne feroit que les retarder dans l'étude des Livres Sacrés.

On ne se
fert pres-
que plus
des points-
voyelles.

La plupart des savants conviennent que les Lettres Syriennes, ou, Phéniciennes sont les mêmes que les Hébraïques (f), parce que les Hébreux, qui
(f) Les Samaritaines.

GRAM-
MAIRE,
LANGUES

ne faisoient qu'un petit Peuple, étoient compris sous le nom général des Syriens (g). De plus, les Phéniciens parloient le même langage que les Cananéens & les Israélites, & les Cartaginois le même que les Phéniciens, ou les Tyriens, c'est-à-dire, la langue hébraïque, ou une langue qui en étoit dérivée. Le *Pœnulus* de Plaute nous offre une scène en langue Punique, qui a mis à la torture les Interprètes de ce Poète.

Arménien-
ne.

La langue arménienne aussi ancienne que la Syrienne, emprunta d'abord les caractères des Syriens, puis ceux des Perses, & des Grecs; & elle ne commença à avoir des caractères propres, qu'au quatrième siècle, lorsque l'Arménie embrassa la Foi Chrétienne: & ces nouveaux caractères doivent leur origine, non à S. Chrysostome, comme l'ont cru quelques auteurs, mais à Mesrobes, Traducteur de la Bible en la langue des Arméniens, & avec leurs caractères (h). Il n'y a eu que peu de savants qui aient étudié cette langue, & ces savants sont

(g) Dissertations de M. l'Abbé Renaudor, dans le second tome de l'Histoire de l'Académie des Belles Lettres.

(h) Moyse de Chorene dans son Histoire d'Arménie.

tous renfermés dans notre siècle : les principaux sont M. de la Croze, Bibliothécaire du Roi de Prusse, & Auteur d'une version latine de deux Epîtres Arméniennes des Corinthiens à S. Paul, & de Saint Paul aux Corinthiens : M. Schroëder, Professeur des langues orientales, à Marbourg, qui publia à Amsterdam en 1711 le trésor de la langue arménienne ; Jacques Villot, dont le Dictionnaire latin & arménien fut imprimé à Rome en 1714. MM. Wifthon, qui ont traduit en latin & publié à Londres en 1736 l'Histoire & l'Abregé de Géographie de Moyse de Chorene ; & M. Villefroï, qui a mis au jour une Notice des manuscrits arméniens de la Bibliothèque du Roi, choisis par M. Sevin & apportés de Constantinople en 1730. Le Pere Paul Piromalki, Dominicain, a fait deux Dictionnaires, l'un en Latin & en Persan, l'autre en Arménien & en Latin, auquel il a joint une Grammaire Arménienne. (*Touzon Hommes Illustres*).

**GRAM-
MAIRE,
LANGUES**

L'Histoire des temps fabuleux nous apprend que Cadmus, fils d'Agénor Roi de Phénicie, apporta en Grece l'invention de l'écriture environ 260 ans avant

12 ESSAIS SUR L'HISTOIRE

**GRAM-
MAIRE,
LANGUES**

Greque.

Dialectes.

Ionienne.

Eolique.

Dorique.

la prise de Troye. Cet alphabet, Phénicien d'origine, réduit alors à seize lettres, fut dans la suite augmenté de huit lettres, de quatre par Palamede, & de quatre par Simonide. Il est aisé de juger que Cadmus introduisit dans le même pays la Langue Phénicienne, laquelle venant à se mêler avec celle que parloient les descendants d'Hellen, forma enfin la langue grecque. C'est à peu près de cette manière que l'on vit naître dans la suite du temps les différentes Dialectes.

Plusieurs troupes de Grecs cherchant de nouvelles demeures, les Ioniens & les Eoliens passèrent en Asie, & s'établirent dans les deux contrées qui de leurs noms furent depuis appelées Ionie & Eolie (i); le langage de leurs descendants prit aisément une teinture de celui des anciens Asiatiques; & de là la Dialecte Ionienne, en laquelle ont écrit Hippocrate & Hérodote, & la Dialecte Eolique, qui a été suivie par Sapho & Alcée. La Dorique me paroît plus ancienne: elle vient sans doute des enfants de Dorus second fils d'Hellen. Cette

(i) *Vell. Paterc. Histor. lib. 1. cap. 4.*

Dialecte, qui fut en usage à Sparte & à Argos, puis dans l'Epire, dans la Sicile, à Rhode & en l'Isle de Crete, se retrouve dans les Ouvrages d'Archimede, de Théocrite & de Pindare.

GRAM-
MAIRE,
LANGUES.

La Dialecte Attique étoit usitée à Attique. Athenes: Thucidide s'en servit dans son Histoire: Aristophane, Platon, Isocrate, Xenophon, & Démosthene n'ont point employé d'autre Dialecte.

On se feroit une bien fausse idée de ces Dialectes, si on les prenoit pour des manieres de parler grossieres & corrompues, semblables à celles qui ont cours dans nos provinces; chaque Dialecte étoit un idiome parfait, qui avoit ses beautés particulieres. Avouons toutefois que la Dialecte Attique l'emporte infiniment sur les autres: pourquoi? Par Atticisme on entend un discours qui semble dicté par la Nature, où ce n'est que goût, qu'agrément; que graces légères; qui est assaisonné d'un certain sel qui se fait vivement sentir; en un mot, où tout est bien dit (k). Cette politesse propre à Athenes y étoit si généralement répandue, que Théophraste

(k) *Ut bene dicere, id sit atticè dicere. Cic. de claris Oratoribus.*

GRAM-
MAIRE,
LANGUES

qu'on loue avec raison pour la douceur du style (1) fut reconnu étranger par une simple fruitière à je ne sçais quoi, qui lui manquoit.

Nous ignorons quels furent les progrès de la langue greque : mais les Poëmes d'Homere, les plus anciens Ouvrages que nous ayons en cette langue, font foi que du temps de ce Poëte elle avoit acquis sa perfection; qu'elle avoit dès-lors tous les caracteres d'une langue riche, polie, réguliere, capable de se prêter à tous les genres d'écrire, & à laquelle il n'étoit pas possible de rien ajouter. Cette perfection du langage se conserva depuis Homere jusqu'à Théocrite, pendant plus de cinq cents ans. La Grammaire étoit aussi toute formée du temps de l'auteur de l'Iliade; il suivoit des regles fixées par l'usage; mais c'est dans Platon où l'on trouve les premiers vestiges de l'Art Grammatical. Il montre dans le Philebe la maniere d'enseigner la science des lettres; & il examine dans le Cratyle si la signification des mots est naturelle ou arbitraire. Platon avoit jeté les fondemens de la Grammaire: Aristote commença à élever l'é-

(1) *Id. de opt. gen. Orat. n. 13.*

disce par la distribution des mots en certaines classes, & par l'examen de leurs différents genres, & de leurs propriétés particulières (m). Epicure donna des leçons de cet Art (n) : & les Stoïciens l'enrichirent d'observations nouvelles. (o). Philétas enseigna la Grammaire à Ptolomée Philadelphie Roi d'Egypte, & Aristarque au fils de Ptolomée Philémator. Les Grecs envoyèrent les jeunes gens à Athenes chez des maîtres qui leur apprennent par principes leur propre langue, & qui leur en faisoient sentir la beauté, le nombre & la cadence.

**GRAM-
MAIRE,
LANGUES**

La langue grecque ne fut pas toujours renfermée dans la Grece. Carnéade, Critolaüs, & Diogene députés d'Athenes à Rome pour des affaires publiques, inspirèrent à la jeunesse romaine un ardent desir d'apprendre les Lettres Grecques; & d'un autre côté, Crates Ambassadeur d'Attale II. mit en honneur à Rome les sciences des Grecs alors très-florissantes à Pergame. Les Romains les plus illustres commencerent à s'attacher les plus savants hommes de la Gre-

(m) Poëtiq. ch. 20.

(n) Diog. Laër. in vitâ Epicuri.

(o) Quintil. Inst. Orat. lib. 6, cap. 6.

GRAM-
MAIRE,
LANGUES

ce, & à les tenir auprès d'eux. Scipion, Lælius & Furius leur en donnerent l'exemple (p); & la passion qu'on eut pour cette nouvelle littérature alla si loin, que le vieux Caton craignit que les jeunes gens ne quittassent la gloire des armes & de bien faire, pour l'honneur de savoir & de bien dire. (q)

Depuis le premier Africain jusqu'à Cicéron, c'est-à-dire, pendant près de quatre-vingts ans, les Romains donnèrent une forte application à l'étude de la langue greque. Ainsi la Grece assujettie aux Romains, s'assujettit à son tour ses propres vainqueurs (r); elle devint l'Ecole des beaux Arts, & conserva sa réputation assez avant sous les Empereurs.

Tyrannion, d'Amise dans le Pont, disciple de Denys de Thrace, ouvrit une École de Grammaire Greque dans la maison de Cicéron, & fit un traité de Prosodie. Denys le Thracien, disciple d'Aristote, enseigna à Rome le même

{p} Cic. de Oratore lib. 2. n. 155.

{q} Plutarq. Vie de Caton le Cens. de la version d'Amiot.

{r} *Græcia capta ferum victorem cepit. Horat. Ep. 1. Lib. 2.*

Art

Art du temps de Pompée, & y publia un ouvrage qui peut donner quelque idée de la méthode de ces Grammairiens.

GRAM-
MAIRE,
LANGUE

Sous les Empereurs parut d'abord Apion d'Alexandrie, & l'un des premiers de sa nation, homme vain & grand parleur. Tibere appelloit ce Grammairien le tambour du monde, parce que ses discours fastueux n'étoient que du vent (s). Le Médecin Galien, au rapport de Suidas, écrivit sur la langue greque, & Julius Pollux fit son *Onomasticon* sous l'empire de Commode. Telephe, & Hephestion montrèrent le Grec à Lucius Verus (t): l'Empereur Julien l'apprit par regles: il le parloit purement: sa Cour n'étoit composée que de Grammairiens Grecs: cependant leur langue avoit dégénéré; ceux qui l'enseignoient laissoient le solide pour courir après le frivole, & s'occupant de questions épineuses, ils ne cultivèrent à la fin qu'une érudition obscure. Le mauvais goût est contagieux; il avoit aussi gagné les Romains:

(s) Plin. *Præf. Hist. nat. Gell. Noct. Atti.*
lib. 5. cap. 14.

(t) *Capitolin. Vit. L. Veri,*
Tom. I.

GRAM-
MAIRE,
LANGUES

il ne faut donc pas s'étonner si sous l'empire d'Adrien on écouitoit un Ptolomée Chennus, & si l'on faisoit quelque cas d'un Léander Nicanor, d'un Diogénien & d'un Jason: les Princes les plus polis traitoient favorablement ces Grammairiens; ils avoient l'équité de ne pas rejeter les défauts de ceux-ci sur l'art qu'ils professoient; d'ailleurs l'étude de la langue greque étoit dès-lors le fondement de toutes les études, même pour les Princes.

A Constantinople & dans tout l'Orient, le mélange du latin, l'affoiblissement de l'empire, la décadence des Arts, firent un changement sensible dans la langue greque. Ce fut encore pis depuis le septieme siecle de notre Ere jusqu'à la prise de Constantinople. Il y eut néanmoins dans cet intervalle de temps d'assez bons Grammairiens, Hésichius, Suidas, les deux Tzetzes, & Eustathe Archevêque de Thessalonique, Commentateur d'Homere. Car depuis long-temps certains Grammairiens (on les appelle Philologues) s'attachoient à expliquer les anciens auteurs, à les corriger, à les mettre au jour. Tels furent Pisistrate, Aristarque & Zenodote, qui

donnerent au public les Poèmes d'Homere après les avoir revus (u). Tels furent encore Eratosthene, de Cyrene; Aristophane, de Byzance; Athénée, de Naucrète en Egypte, auteur du Banquet des savants; Jean Stobée & plusieurs autres. Il y avoit beaucoup à apprendre dans leurs écrits : ils conservoient la belle littérature. C'est ce qui leur fit prendre le nom d'amateurs des belles lettres (x); & ils portoient ce nom dès le temps d'Auguste, puisque Vitruve, qui vivoit sous le regne de ce Prince, met Homere à la tête de ces amateurs des belles lettres (y).

GRAM-
MAIRE,
LANGUES

Les Scholiastes, qui faisoient une classe séparée, avoient aussi leur utilité. Ils fixoient la tradition des anciens usages & des coutumes : ils jetoient de grandes lumières sur les textes, soit par les différentes leçons, soit par les citations de plusieurs auteurs qui sont périés depuis. On peut rapporter à ces derniers temps l'invention des accents si utiles

(u) Elien liv. 13 des diverses Histoires, ch. 14. Eustathe, Préf. de son Comm. sur Homere, pag. 5.

(x) C'est ce que signifie le nom de Philologues.

(y) *Omnis Philologiae Duxem.*

GRAM-
MAIRE,
LANGUES

pour bien entendre les Ecrivains Grecs & ceux qui voudroient les renvoyer à des temps plus reculés, seroient bientôt démentis par les Inscriptions & même par les anciens Manuscrits.

Nous voici insensiblement arrivés au renouvellement de la langue greque en Occident, où elle avoit été tout-à-fait inconnue pendant plusieurs siècles. Vers la fin du quatorzieme, Emmanuel Chrysolore ayant été envoyé par Jean Paleologue pour demander du secours aux Princes de l'Europe contre Bajazet qui assiégoit Constantinople, fixa son séjour en Italie après la mort de son maître, & professa la langue greque à Venise, puis à Florence, & ensuite à Pavie sous la protection du Duc Jean Gallas (z). Guarino (a) encore fort jeune avoit étudié cette langue à Constantinople sous Chrysolore, & l'avoit enseignée en Italie avant son maître (b). De l'école de ces deux savants sortirent François Philelphe Espagnol, Ambroise Moine de Colchestre en Angle-

(z) Thevet, Vies des hommes illustres, liv. 2. ch. 45.

(a) Il naquit en 1370. & mourut en 1460.

(b) *Maffei Verona illustrata*, part. 2.

terre, François Barbaro &c. Dans la
 suite, quand Mahomet II. prit Constantinople, tous les Grecs qui aimoient les beaux Arts se refugierent en Italie, & y furent reçus avec distinction par le célèbre Laurent de Medicis.

GRAM-
 MAIRE,
 LANGUES

En 1453.

Lascaris après avoir dressé la belle Bibliothèque de Florence, vint en France, & jeta à Fontainebleau les fondemens de la Bibliothèque du Roi, & à Paris ceux du Collège Royal. Budé son illustre disciple, qui avoit contribué à ces deux établissemens, communiqua aux François le goût de l'érudition grecque. Dès le commencement du seizième siècle, le Collège du Cardinal le Moine avoit d'habiles Professeurs de la langue grecque. Le plus célèbre fut Jean Evagre de Reims, sous lequel Jacques Amiot étudia cette langue: celui-ci de disciple devint bientôt maître: il eut une Chaire dans l'Université de Bourges, par le moyen de Marguerite Sœur du Roi de Navarre. Le coup d'essai d'Amiot fut la traduction de Grec en François du Roman de Theagene & de Chariclée, suivie peu de temps après de la version des Œuvres de Plutarque

GRAM-
MAIRE,
LANGUES

(b2) & ce goût fut cultivé par Danés, Tufan, Stragelle, Cheradame, Dorat, Lambin & Helie, qui furent successivement Professeurs en langue greque au College Royal (c). Il n'est pas croyable avec quelle rapidité, & avec quel succès cette nouvelle étude se répandit dans ce Royaume; elle fut bientôt mise en honneur, & les personnes les plus qualifiées en firent leurs délices. Henri de Mesmes (d) savoit non seulement le Grec; mais il récitoit tout Homere (e): on n'avoit point encore abandonné aux pédants une langue, seule capable d'inspirer la vraie politesse; cet injuste préjugé vint, à ce que je crois, de l'abus que firent de leur profession quelques-uns de ceux qui se mêloient d'instruire, gâtés peut-être par le mauvais exemple de ces Grammairiens dont nous avons parlé, & par la solitude de leur cabinet, qui les éloignant du commerce du monde, leur donnoit une certaine rusticité

(b2.) Mém. de M. le Bœuf pour l'Hist. d'Auxerre, tom. 1.

(c) Paquier, Recherches de la France, liv. 9. ch. 18.

(d) Il vivoit vers le milieu du seizieme siecle.

(e) Rollin, Maniere d'enseigner les Belles Lettres, tom. 1. liv. 1. ch. 2.

qui les rendoit méprisables. Cependant incapables de sentir des beautés qui avoient pour eux trop de finesse, ils n'ont pas laissé de travailler utilement pour ceux qui sont venus après eux; & ils leur ont épargné de longues recherches.

GRAM-
MAIRE,
LANGUE

Les uns ont donné d'excellentes éditions des bons auteurs, & publié des ouvrages auparavant inconnus; de ce nombre sont dans le seizieme siecle Jean Sambuc premier éditeur d'Aristenete, d'Eunape, d'Hesichius, &c. & Arnaud de Lens, qui au rapport de M. de Thou (f), tira de la poussiere les livres de Joseph contre Appion. Les autres ont éclairci par des notes les écrits des anciens, & en ont donné d'assez fideles traductions latines. Quelques-uns enfin ont composé des Grammaires avec beaucoup d'exactitude: tels sont Cle-
nard, Gretzer, Vossius, Weller, & quelques autres (g) qui composent le recueil de M. Havercamp (h).

Ne dissimulons pas toutefois que ces

(f) *Hist. sui temporis ad annum 1561.*

(g) Adolphe Mekkerchus, Théodore de Beze, Jacques Ceratius & Henri Etienne.

(h) Imprimé à Leyde en 1736.

**GRAM-
MAIRE,
LANGUES**

traductions ne peuvent jamais bien faire connoître les auteurs, ni en donner une juste idée, à cause de l'extrême différence qu'il y a souvent des expressions d'une Langue à celles d'un autre, pour le sens, pour la force, & pour la noblesse. C'est beaucoup si les traducteurs par leurs travaux facilitent l'intelligence des grands écrivains de la Grece à ceux qui ne savent pas leur langue.

Rendons justice à notre nation & à notre siècle; ceux de nos Savants qui se sont attachés à la Grammaire Greque, ont apporté à cette étude & plus de critique, & plus de goût: sans se borner à la lettre de leurs auteurs, ils en ont pénétré l'esprit, ils en ont saisi le beau & le solide; pensées fortes ou sublimes, tours naïfs ou délicats, rien ne leur a échappé (i). Ils ont même étendu leurs soins sur le Grec du moyen & du dernier âge; & par un travail aussi pénible qu'utile, ils n'ont pas négligé ce latin informe que la barbarie de nos peres avoit substitué à la langue des anciens Romains (k). Arrêtons-

(i) M. & Mme. Dacier, MM. Coivin, Tourel, &c.

(k) M. du Cange dans ses deux Glossaires.

nous à celle-ci, & considérons-la dans toute sa pureté.

GRAM-
MAIRE,
LANGUES

Latine.

La langue latine, grossière dans ses commencements, ainsi que toutes les autres langues, fut d'abord négligée par les Romains occupés du soin d'étendre leurs conquêtes, & de les assurer par la voie des armes. Dans la suite du temps, cette Langue se développa peu à peu par des accroissements insensibles, & se forma lentement pendant plusieurs siècles. Un grand nombre de mots Grecs devenus comme naturels, enrichit la langue latine; enfin le commerce plus fréquent avec la Grèce épurant l'Eloquence & la Poésie, épura aussi le langage, qui arriva à sa perfection du temps de Scipion & de Lælius.

Térence en maniant & remaniant Ménandre, osa le premier faire entrer toutes les graces grecques dans le langage Romain. Cicéron lui donna plus de nombre & d'harmonie, & les Poètes qui fleurirent sous Auguste acheverent de l'enrichir des dépouilles de Pindare & d'Homere. C'est dans cet intervalle que l'on doit renfermer l'urbanité romaine, cette fleur d'expression & de politesse aussi particulière à la ville de Rome,

GRAM-
MAIRE,
LANGUES

que l'Atticisme l'étoit à celle d'Athènes, qui distinguoit le citoyen de l'étranger, où Cicéron a excellé; mais qui a manqué à Tite-Live, à qui on a reproché un certain air provincial (1).

Dans ces beaux jours parurent des Grammairiens illustres, Nicia intime ami de Cicéron, Pompilius Andronicus, Syrien de nation, & Epicurien de Secte, Orbilius Pupillus, homme sévère à ou-
trance, qui montra à Horace les Let-
tres; Marc - Antoine Gniphon, qui eut pour élève Cicéron pendant sa Préture; Atteïus, qui compta parmi ses disciples Salluste & Pollion; Valere Caton excellent Grammairien & bon Poète, admirable sur tout pour former à la Poésie. Aurelius Opilius, Professeur de Philosophie, ensuite de Rhétorique, puis de Grammaire, publia des mélanges de Littérature, *Varia eruditionis . . . volumina*, & les distribua en neuf livres à l'honneur & sous le nom des neuf Muses.

Cornelius Epigadus, Affranchi de Sylla, donna la suite des Mémoires de ce Dictateur. Le désintéressement de Laberius rendit ce Grammairien plus célèbre, que l'honneur d'avoir eu Bru-

(1) *Quintil. inst. Orat. lib. 3, c. 1.*

tus & Cassius pour disciples. Lenceus ouvrit son école après avoir suivi Pompée dans toutes ses expéditions militaires. Cæcilius s'éloigna de la conduite de ses confreres, qui n'expliquoient que les Poètes du bon vieux temps, & il fut le premier qui lut dans son école Virgile & les nouveaux Poètes. Verrius Flaccus, Précepteur des petits-fils d'Auguste, alluma parmi ses disciples une émulation louable, en donnant des prix à ceux qui avoient le mieux traité les sujets proposés. C. Jul. Hyginus, Garde de la Bibliotheque Palatine, eut le Poète Horace pour ami & l'Historien Licinius pour protecteur. Caius Melissus contemporain d'Hygin dressa par l'ordre d'Auguste les Bibliotheques dont ce Prince voulut enrichir le Portique d'Octavie. M. Pomponius Marcellus fut si zélé pour la pureté de la langue latine, qu'il osa reprendre l'Empereur Tibere, & lui représenter qu'il pouvoit donner le droit de Bourgeoisie aux hommes, non aux mots. Valerius Probus marcha sur les pas de Marcellus, & dans la vue d'arrêter le cours d'une foule de mots nouveaux qu'on s'efforçoit d'introduire, il s'attacha à faire des observations sur

GRAM-
MAIRE,
LANGUES

**GRAM-
MAIRE,
LANGUES**

l'ancien langage, pour y ramener son siècle (m).

Les Romains, ainsi que les Grecs, avoient leurs Philologues. Varron, le plus docte des Romains, se fit un grand nom par les cinq cents volumes qu'il composa sur différentes matieres (n).

Dès le regne de Tibere, la langue latine commença à se corrompre: elle perdit cet air simple & naturel qui faisoit sa beauté, pour prendre je ne fais quoi d'affecté & de puérile: on voulut avoir trop d'esprit; & parce que le goût avoit baillé, on crut faire beaucoup que d'orner la diction de figures, & de l'hérissier de pointes; c'étoit les jeunes gens qui avoient donné cours à cette sorte de mode: mais les plus habiles estimoient le langage des anciens, & les Grammairiens s'attachèrent à les expliquer.

Du temps de Claude, (de Néron & de Vespasien, selon quelques - uns) Asconius Pedianus se rendit célèbre par ses Commentaires sur Cicéron: il servit de modele aux critiques & aux Scholiastes latins qui le suivirent. Sulpice Apollinaire qu'on place sous Antonin

(m) *Suetonius de Illustribus Grammaticis.*

(n) *Agell. Not. Attic. lib. 3. cap. 10.*

Pie, éclaircit Térence (o). Evantius travailla sur le même Poëte (p). Donat & Servius illustrerent Virgile par leurs savantes notes (q). D'autres pour mettre à profit leurs lectures, se contentèrent de faire des extraits de bons auteurs, & d'en donner des compilations; telles sont les nuits attiques d'Aulu-Gelle (r), laborieux recueil de ce qu'il avoit appris de plus beau par la lecture des auteurs, ou par la conversation des Savants, & auquel il ne manque qu'un choix plus judicieux des matieres, & qu'un style moins dur & moins barbare. Telles sont encore les Saturnales de Macrobe (s), curieuse compilation de tout ce qu'il savoit sur les antiquités, rapporté dans les propres termes des auteurs, parce qu'il cherchoit moins à briller qu'à instruire. Enfin il y eut des Grammairiens qui se tenant dans les bornes de leur profession d'une manière plus précise, écrivirent sur les différentes parties de la Grammaire latine.

GRAM-
MAIRE,
LANGUES

(o) *Calvis, Chronol. an. 163.*

(p) *Baillet, Gramm. ch. 622.*

(q) On met le premier sous Constance, & le second sous Honorius.

(r) Il vivoit sous Marc-Aurele.

(s) Il florissoit sous Théodose & ses enfants.

**GRAM-
MAIRE,
LANGUES**

Cenforin, l'homme le plus docte de son siècle, fit un livre des accents que Priscien cite: Nonius Marcellus en fit un sur la propriété des mots: Festus contemporain du dernier, après avoir abrégé Verrius Flaccus (t), a été abrégé lui-même par Paul Diacre: ainsi le mérite de ces écrivains ne consistoit bien souvent qu'à se copier les uns les autres; ce qui les a tellement confondus, que le nom de l'auteur des instructions sur la Grammaire est aujourd'hui un problème pour les savants; les uns attribuent ces cinq livres à Charisius, les autres à Diomede.

Les Clercs & les Moines étudièrent toujours la langue latine: mais cette langue avoit perdu sa pureté & sa noblesse. Ce ne fut que dans le quatorzième siècle que quelques génies plus heureux s'appliquèrent à lire Cicéron & Salluste, qui avoient été fort négligés, & cette lecture rendit le style plus poli & plus élégant. Laurent Valle fit remarquer la barbarie des siècles précédents, & Domitio Calderini fit connoître la méthode d'expliquer les anciens

(t) Auteur d'un Traité de la signification des mots,

en joignant le secours de l'érudition à celui de la Grammaire.

GRAM-
MAIRE,
LANGUES

Quand le latin cessa d'être une langue vulgaire, on se mit à chercher divers moyens de l'enseigner, sur tout dans les deux derniers siècles; quelques-uns le montrèrent par l'usage: c'est la conduite qu'on tint envers Montagne (v), & qui de nos jours a été renouvelée avec succès à la vue de tout Paris.

On crut pendant long-temps qu'il n'y avoit rien de mieux que d'employer tous les mots latins dans un discours suivi: ce fut sur ce plan que Comenius fit son *Janua Linguarum*, livre qui après avoir fait les délices de toute l'Europe, n'a pu conserver sa réputation: d'autres en introduisant les Tables, s'imaginèrent abréger une étude, qu'ils rendirent par-là beaucoup plus difficile: enfin le plus grand nombre se déclara pour les Méthodes, où les préceptes furent d'abord exposés en Latin, & ensuite en langue vulgaire.

Les Dictionnaires, autre secours pour l'intelligence des langues mortes, parurent dès le quinzième siècle. On vit
(v) *Essais*, liv. 1, ch. 25.

GRAM-
MAIRE,
LANGUES

d'abord le Lexique de Jean le Begue, Genoïs, composé en 1286, & imprimé en 1460. sous le titre de *Catholicon Joannis de Janua*.

Le Vocabulaire de Papias vint ensuite, rédigé en 1053, & publié en 1476; puis, les Dictionnaires Latins de Junianus Maius & de Jean Tortellius, imprimés pour la première fois l'un en 1475, l'autre en 1477; le *Breviloquum* de Capnion en 1480; les *Synonyma & Æquivoca* de Jean de Garlande en 1490, & la Corne d'abondance [*Cornu-Copia*] de Nicolas Perotti, Archevêque de Siponte, ou Manfredonia, au Royaume de Naples, en 1492. C'est ici la source où puisèrent les Lxicographes latins du seizième siècle. Le premier fut Ambroise Calepin dont le Dictionnaire publié en 1502 eut un succès étonnant. Marius Nizolius, qui vint ensuite, mit par ordre Alphabétique ses observations sur Cicéron en 1530. Robert Etienne le suivit de près, & mit au jour en 1531 son Trésor de la langue latine. Cœlius Secundus Curio, fit imprimer à Basle par Froben en 1576 son *Firum Romanum*. Curion avoit été précédé en 1536, & 1538 de deux misérables plagiaires d'Etienne

d'Etienne, Théodose Trebellius & Etienne Dolet, auteur d'un promptuaire, & d'un Commentaire sur la langue latine; & en 1541, de Thomas Elliot, qui publia à Londres un Dictionnaire Latin-Anglois (x).

**GRAM-
MAIRE,
LANGUES**

La connoissance des langues mortes n'a pour but que l'intelligence des auteurs qui ont écrit en cette langue; mais plus ces auteurs sont anciens, plus il est mal-aisé de les bien entendre: il faut concilier un écrivain, ajuster les principes, tirer les conclusions: il faut le regarder dans les circonstances du temps & du lieu où il vivoit; faire attention aux mœurs & aux coutumes qui étoient alors en usage; remarquer les allusions fondées sur certains faits peu connus. Dans cette vue les Grammairiens du seizieme siecle s'appliquerent à éclaircir les auteurs latins, les uns par de longs commentaires, les autres par de courtes notes. En Italie, Corrado, Curion, Alde-Manuce, Ursin & Ricoboni se signalerent dans ce genre de doctrine. Les Allemands s'y distinguerent aussi, entr'autres Amerbach us, Betulée, Rhe-

(x) Préf. de la nouvelle édit. du Thésor de R. Etienne en 1736.

Tome I.

C

nanus, Ghelen, Glarean & Fabrice. Les François ne furent pas les derniers à saisir cette sorte d'étude, & l'on peut dire, sans trop donner à la prévention, que Turnebe, Lambin, Joseph Scaliger & Muret allèrent plus loin que les étrangers. Il est vrai que Scaliger avoit trop d'esprit & trop de science pour faire un bon commentaire; car à force d'avoir de l'esprit, il trouvoit dans les auteurs qu'il commentoit plus de finesse & plus de génie, qu'ils n'en avoient effectivement; & sa profonde littérature étoit cause qu'il voyoit mille rapports entre les pensées d'un auteur, & quelque point rare d'antiquité (y). On peut dire le même du célèbre Casaubon: son érudition immense lui faisoit tirer de son propre fonds pour l'explication des auteurs, ce qui n'étoit jamais tombé dans l'esprit des autres interprètes, & qui étoit peut-être étranger aux auteurs qu'il s'étoit proposé d'éclaircir. M. le Président Bouhier [pour me borner à un seul exemple] aussi sçavant, mais plus judicieux que Scaliger & que Casaubon, fait dans ses remarques ou des restitu-

(y) Nouvelles de la Rép. des Lettres, Juin 1684, art. 4.

tions heureuses de passages quelquefois entièrement désespérés, ou des conjectures très-probables, & modestement proposées pour la correction de quantité d'autres, ou un choix de *Variantes* toujours dirigé par un discernement sûr, & éclairé par une lumière qui se refuse au commun des commentateurs.

GRAM-
MAIRE,
LANGUES

Car les *Variantes* sont l'écueil où ils viennent échouer. Ces abrégiateurs d'Interprètes coupent leurs pensées de telle sorte, qu'ils suppriment une partie des passages, en retenant l'autre : ainsi, loin d'éclairer les auteurs, ils les couvrent d'une obscurité ténébreuse (z). De plus s'ils manquent d'habileté, ou d'attention, ils resserrent ce qui demande de l'étendue, ils remplissent leurs Notes de collections étrangères, qui sont pour l'ordinaire de pénibles bagatelles.

Les antiquaires dont la tâche étoit plus forte, firent une classe à part, & se partagerent en quelque façon le travail. Nicolas de Grouchi traita des Comices des Romains, de même que Charles Sigonio ; & d'un point de Littérature ils en firent une querelle personnelle.

(z) Id, Mai 1684, art. 6.

GRAM-
MAIRE,
LANGUES

Pierre Ciacon écrivit sur les poids & sur les mesures & expliqua le *Triclinium* des Anciens. Hubert Goltz , Antoine Augustin , & Fulvius Ursinus travaillerent sur les Médailles , d'autres sur les Inscriptions , d'autres sur la Mithologie.

L'ignorance des siècles précédents avoit rendu ces études nécessaires ; mais quelques - uns s'y arrêterent trop : ils se bornerent à s'exprimer en latin le plus purement qu'il étoit possible , & à lire tous les auteurs , pour montrer qu'ils avoient beaucoup lu ; & ils consommerent à la recherche des mots un temps qu'ils auroient employé plus utilement à la recherche des choses. De tels Savants , loin de se former le goût sur de si parfaits modèles , connurent tout dans les anciens , hors la grace & la finesse.

Nous serions néanmoins injustes , si nous refusions de leur savoir gré des travaux qu'ils nous ont épargnés. Reconnoissons sur tout le soin qu'ils ont apporté pour déterrer les meilleurs manuscrits , pour rechercher les plus anciens , pour en comparer plusieurs ensemble , & pour donner d'excellentes éditions. En voulez-vous un exemple ? Jetez les yeux sur le Térencia de Faërne.

Les successeurs de ces Grammairiens hériterent de leurs bonnes & mauvaises qualités, & jusques vers le milieu du dernier siècle, à une vaste érudition Sauvaïse joignit beaucoup de vanité & de basse jalousie.

GRAM-
MAIRE,
LANGUES

A mesure qu'on approche de notre temps, on voit des savants enchérir sur leurs maîtres, & faire de nouvelles découvertes. Je ne parle pas des éditions qu'on appelle à la Dauphine : elles n'ont pas enlevé tous les suffrages. Je parle de ces belles éditions qui depuis quelques années paroissent en France & dans les pays étrangers, où, en conservant les variantes & les notes des premiers commentateurs, on a retranché tout ce qui étoit superficiel, & chargé d'une érudition vaine & fastueuse. Je parle du Phèdre que M. Pithou a ressuscité; du Tite-Live que MM. Gronovius ont restauré (a), & que M. Crevier a retabli dans sa première pureté (b). Je parle du Saluste & du Pline que MM. Corte & Longœuil nous ont donné (c), & ce qui est plus important, de tant d'ou-

(a) En 1665 & 1679.

(b) En 1735 & suiv.

(c) En 1724 & 1734.

GRAM-
MAIRE,
LANGUES

vrages auparavant inconnus des Peres del'Eglise, que Jerôme Vignier & François de Combefix ont publié pour la premiere fois.

D'un autre côté, des savants ont tenu avec moins de succès que de zele de réparer les breches que le temps avoit faites à quelques auteurs. Freinshemius plus fidele à l'histoire qu'à l'historien, a entrepris dans ses suppléments de compléter Tite-Live & Quinte-Curce, S'il mérite des louanges pour son travail, le faux Pétrone n'est digne que de blâme pour son imposture, & pour le choix d'un auteur si obscene. La difficulté d'imiter le style inimitable de Velleius Paterculus a empêché de remplir ses lacunes : M. Doujat l'a fait en François; mais il s'est trop écarté de son original. La beauté de nos traductions a fait croire à un homme d'esprit [M. de S. Evremont] que notre langue pouvoit s'élever à la majesté de l'histoire : en effet, si Quinte-Curce & Tacite avoient écrit en François, l'auroient-ils fait autrement que Vaugelas & d'Ablancourt ?

Les critiques ferment la carrière : on fait que leur art consiste à bien juger

des auteurs & de leurs écrits: Erasme & l'Abbé de Billy ont travaillé utilement en ce genre: Pamelius & Rhénanus n'ont pas si bien réussi.

GRAM-
MAIRE
LANGUES

Le bon goût de notre siècle n'a point permis de négliger la langue françoise en cultivant la latine. Comme il nous importe de bien connoître la première, remontons à sa source, & suivons-la dans ses progrès.

Françoise.

Les Francs en s'établissant dans les Gaules, laisserent aux naturels du pays leurs usages & leurs coutumes particulières, & pendant la première Race de nos Rois, on vit en France deux peuples qui parloient deux langues différentes, le latin & le tudesque: cependant ces deux peuples se rapprochoient peu à peu. Soit nécessité, soit complaisance, les Romains s'accommodoient aux manières des François, qu'ils ne trouvoient plus si barbares, & ils quitoient leurs mœurs, pour prendre en partie celles de leurs maîtres; ceux-ci d'un autre côté admiroient la politesse de leurs nouveaux sujets, & goûtoient fort leur manière de vivre: enfin chacun y mettant du sien, il n'y eut plus qu'un seul peuple, & un seul langage

GRAM-
MAIRE,
LANGUES

mais un langage composé des deux qui venoient de s'abolir, latin pour les mots, tudesque pour la construction du discours.

Il faut néanmoins remarquer que le génie de cette langue tenoit moins du romain que du germanique: elle fut bien-tôt assujettie aux articles & aux verbes auxiliaires: ses termes qui se corrompoient en s'éloignant de leur origine, prirent une nouvelle terminaison, & se confondirent avec plusieurs termes de tous les peuples du Nord, qui en divers temps avoient fait irruption dans les Gaules.

On commença au milieu du douzième siècle à écrire en Roman, c'est-à-dire, en François du temps; mais ce n'étoit guere que des chansons traitant d'armes ou d'amours, pour le divertissement de la noblesse; & delà est venu le nom de romans aux fables amoureuses. Le premier ouvrage sérieux en cette langue est l'histoire des Ducs de Normandie écrite en l'année 1160, par un Clerc de Caën nommé Me. Vace. Dans la suite, Geoffroi de Villehardouin écrivit en prose l'histoire de la conquête de Constantinople.

Cette langue nommée Romance, après avoir banni la Tudesque, qui étoit dans la bouche de nos premiers Rois, se trouva toute formée sous le regne de Louis le jeune. Fauchet (d) en donne la preuve: cet auteur si savant dans nos antiquités, dit que dès lors on commença à écrire: or un langage est fait, lorsque sortant des bornes du discours familier, il est capable de style. Un bel esprit (e) a cru avec assez de vraisemblance que dans les voyages d'outremer qui précéderent & suivirent cette époque, les François voulurent imiter en quelque chose l'économie de la langue greque.

Les Poètes qui inonderent ensuite les Cours des Princes sous le nom de Trouveres donnerent un tour nouveau à notre langue, à laquelle Jean de Meun (f), puis Alain Chartier (g) ajouterent de nouvelles graces. Amiot, Marot, & leurs contemporains l'enrichirent de quelques locutions étrangères, à l'occasion des affaires que nous eumes à dé-

(d) De la langue françoise.

(e) Le Pere Bouhours, Entret. sur la langue françoise.

(f) Continuateur du Roman de la Rose.

(g) Secrétaire de Charles VII.

GRAM-
MAIRE,
LANGUES

mêler au delà des Monts. Les guerres civiles qui affligèrent la France, arrê-
terent un peu les progrès de nos Ecri-
vains, & notre langue demeura fort
imparfaite sous ces quatre regnes: la
gloire d'achever de la polir étoit re-
servée à Malherbe & à Balzac; ils y fi-
rent entrer une cadence & une harmo-
nie dont on n'avoit eu jusqu'alors nulle
idée; pour tout dire en un mot, ils
la rendirent capable d'exprimer toutes
les beautés de la poésie & de l'éloquen-
ce. Un changement si inespéré fit re-
garder Balzac non seulement comme
le plus éloquent homme de son siècle,
mais comme le seul éloquent: il sut
saisir dans sa langue le point de solidi-
té & de perfection, qui étoit nécessaire
pour la faire durer; il entendit parfai-
tement la propriété des mots, & la jus-
te mesure des périodes; & rien ne man-
queroit à sa gloire, s'il avoit eu autant
de soin de fuir l'affectation & l'enflure,
que de rechercher la pureté & l'élégan-
ce (h).

La langue françoise uniforme dans
ses constructions met presque tous les
mots à leur place naturelle; & ordinai-

(h) Despreaux, réflexion VII. sur Longin.

rement cela tient lieu de nombre. Ennemie de toute contrainte, elle ne goûte pas les périodes si concertées des Grecs & des Romains (i). Du reste cette uniformité que de beaux esprits (k) trop prévenus en faveur des anciens, ont reprochée à notre langue, a un avantage bien considérable: l'arrangement des mots, en suivant l'ordre des idées, jette dans le discours une clarté qui se refuse souvent aux langues savantes. Nul n'a mieux connu cet arrangement que M. d'Ablancourt: un mot de plus ou de moins ruineroit dans les périodes de cet excellent traducteur une certaine harmonie, qui plaît autant à l'oreille que celle des vers (l).

Ne prétendons pas néanmoins que la langue françoise soit aussi riche que la greque & que la latine: la richesse d'une langue est toujours proportionnée à la mesure d'esprit du peuple qui la parle: savons-nous si sur ce point-là nous valons les Grecs & les Romains? Ils étoient du moins très-exacts à garder la même

(i) Lettres de M. de Maucroix.

(k) M. de Fenelon, Archevêque de Cambrai: & le Pere du Cerceau, Jésuite.

(l) S. Eyremont, Discours sur les Traduct.

maniere d'écrire; & par nos innovations dans l'Ortographie nous effaçons la trace de toute Et.mologie. La manie- réformer l'ortographie françoise a été plusieurs écrivains depuis environ deux siècles. Geoffroi Tory en 1529, & Jacques Dubois en 1531, furent les premiers réformateurs. Louis Maygret marcha sur les pas de Dubois, & il fit part au public en 1545 de son système d'ortographie. Pelletier, ami de Maygret, tendit au même but, mais par une voie un peu différente. Il fut suivi de Laurent Joubert, de Pierre Ramus, & d'Honorat Rambeau, Maître d'Ecole à Marseille. Et dans le cours du dernier siècle on vit Claude Expilly en 1618, Jacques Gevry & Louis de Lesclache en 1668; Lartigault en 1670, & vers le même temps M. de Mauconduit plus judicieux & plus circonspect sur cette matiere que les auteurs qui l'avoient précédé. Cette corruption de goût s'est glissée dans un siècle aussi éclairé que le nôtre; elle a eu plusieurs Appologistes, les plus célèbres sont: le Pere Vandelin, Augustin réformé en 1713; les Abbés de Saint Pierre, en 1730, & de Courcillon de Dangeau, en 1711, &

M. Dumas Ce principe de corruption doit faire craindre qu'elle ne se glisse insensiblement dans la langue même; car toute langue vivante est sujette au changement; elle se perfectionne, ou elle dégénère; elle suit le goût bon ou mauvais de la nation.

GRAM-
MAIRE,
LANGUES

C'est pour épurer le goût de plus en plus, & pour mettre la langue au point de perfection qui lui est propre, que le Cardinal de Richelieu en 1635 fonda l'Académie françoise, laquelle sous la protection de nos Rois a porté les Belles Lettres au degré d'élevation où nous les voyons aujourd'hui. Cette illustre Compagnie se proposa d'abord de déclarer le bel usage, & de fixer les règles fondamentales de notre langue; c'étoit promettre un Dictionnaire, & une Grammaire.

Elle satisfit à son premier engagement en l'année 1694; & après avoir revu exactement son travail, elle donna au public une nouvelle édition de son Dictionnaire, où, si l'on veut, un Dictionnaire tout nouveau. Dans la vue d'être utile à tous, l'Académie a voulu s'accommoder aux différents goûts. Des deux méthodes qu'elle a suivies, la pre-

1718.

**GRAM-
MAIRE,
LANGUES**

miere qui dispose les mots par racines ; convient mieux aux favants ; la deuxième qui range dans leur ordre alphabétique tous les mots, soit simples, soit composés, est plus à la portée du commun des Lecteurs.

L'Académie avoit travaillé en corps à ce double ouvrage ; elle pensoit en même temps à sa Grammaire ; pour s'y préparer , elle avoit fait des observations sur les remarques de Vaugelas : „ Mais cette Compagnie , dit un célèbre Académicien (m) , „ dans l'examen des „ doutes sur la langue , jugea bientôt „ qu'un ouvrage de système, tel qu'une „ Grammaire, ne pouvoit être conduit „ que par une personne seule, & elle „ en donna le soin à l'Abbé Regnier, „ qui y employa tout ce qu'il avoit acquis „ de lumieres par 50 ans de réflexions. Ce n'est pas que notre langue manquât absolument de Grammaire ; mais toutes celles qui avoient paru étoient fort défectueuses. Dès l'année 1572 Pierre Ramus avoit publié une Grammaire françoise, où il tâchoit de fixer les déclinaisons des noms, & les con-

(m) M. l'Abbé d'Olivet, Hist. de l'Acad. Franç. tom. 2. pag. 63.

DES BELLES LETTRES, &c. 47

jugaifons des verbes , & de régler l'ordre des mots par la syntaxe : mais comme son érudition grammaticale se bornoit à la langue des anciens Romains , ce qu'il fit pour la nôtre fut trop imparfait , pour être utile même à ses contemporains.

**GRAM-
MAIRE,
LANGUE**

En 1604 , Jean - Baptiste Duval & Charles Maupas mirent au jour leurs Grammaires avec un succès inégal : dans Duval regnent également la précision , la clarté , & la pureté de style : dans Maupas tout est confusion , négligence , & barbarie.

Vers le même temps , Jean Masset fit une courte introduction à la langue françoise , & ce petit ouvrage fut extrêmement recherché par les étrangers. Maupas avoit copié Ramus : Oudin perfectionna Maupas , & d'une mauvaise composition il en fit une bonne , que du Ryer , Baro , & quelques autres estimoient beaucoup. On ne fit pas à du Tertre un accueil aussi favorable. La Grammaire du Pere Chifflet , Jésuite , exacte quant aux regles , ne respira pas un air françois , & sentit trop son Franco-Comtois : des connoisseurs n'hésitent pas à préférer à Chifflet Irson & Filz.

1632.

48 ESSAIS SUR L'HISTOIRE

GRAM-
MAIRE,
LANGUES

1672.

Alcide de S. Maurice ne s'attacha qu'à éclaircir les principales difficultés de notre langue. René Milleran ne donna rien de nouveau dans sa *Nouvelle Grammaire* : il ne fit que compiler ceux qui l'avoient précédé.

1664.

Cet ouvrage & tous les autres de ce genre cédèrent à celui de Claude Lancelot, du moins du côté des principes, quoiqu'à proprement parler, ils ne soient pas particuliers à notre langue. C'est un grand ouvrage qu'une bonne Grammaire, & plus difficile qu'on ne pense. Le Pere Buffier censura vivement M. l'Abbé Regnier : mais il justifia en quelque façon sa critique par une Grammaire qui reçut de grands éloges, dès qu'elle vit le jour en 1708, & qui parut en 1732. dans un état plus parfait. Ce docte Jésuite avoit repris les défauts de la Grammaire embrouillée de Mau-
ger : il épargna celle du Sr. D. V. d'Al-
lais, parce qu'elle est fort exacte : &
s'il négligea M. Malherbe, c'est que
ce Grammairien suit la route battue,
& ne fait presque que répéter ce qui a
été dit avant lui. Ce n'est pas sans fon-
dement que le célèbre M. Rollin don-
ne la préférence sur les autres Grammai-
res

res

res à celle de M. Restaut : il y a beaucoup de méthode & de justesse dans la Grammaire de cet Avocat, & peu de défauts importants. Et si l'on joint à cet ouvrage les réflexions solides de M. Rollin sur l'étude de notre langue (n), on verra disparaître ce qu'on y trouve de plus épineux (o).

GRAM-
MAIRE,
LANGUES

Il y avoit aussi des Dictionnaires avant celui de l'Académie. Jean Nicot publia le sien en 1606 : mais il n'est utile que pour connoître le mauvais goût qui régnoit alors, & quelle étoit en ce temps-là la pauvreté de notre langue. Le Dictionnaire de Pierre Richelet, malgré ses différentes éditions, n'a paru avec éclat que depuis l'année 1732 : cependant nous apprenons avec plaisir que les Freres Duplain, Libraires de Lyon, en préparent une édition nouvelle entièrement refondue par M. l'Abbé Goujet. Elle sera en trois volumes in-folio qui paroîtront cette année 1757.

Celui de Rochefort promet beaucoup plus qu'il ne donne. Le Dictionnaire

1685,

(n) Dans le 2. tome de la Maniere d'enseigner & d'étudier les Belles Lettres.

(o) Bibliothèque françoise de M. l'Abbé Goujet, tom. 1.

Tom. I.

D

1

GRAM-
MAIRE,
LANGUES

1690.

de M. l'Abbé Furetiere, au jugement du judicieux auteur de la Bibliotheque françoise, est un riche trésor où l'on trouve presque tout ce que l'on peut désirer pour l'intelligence de notre langue : on y démêle les différentes propriétés, & les diverses significations des mots ; tout y paroît développé avec tant d'ordre & de clarté, que cet ouvrage est très-propre à instruire ceux qui savent le moins, & à satisfaire les savants même. Ce Dictionnaire semble avoir donné la naissance à celui de Trevoux : c'est du moins le fond sur lequel les RR. PP. Jesuites ont travaillé ; mais ils l'ont rendu plus complet. Il seroit seulement à souhaiter, dit l'illustre critique que je viens de citer, qu'il y eût moins de faits historiques, moins de controverses théologiques, & qu'on eût retranché les exemples licencieux. Il ne manque à ces Dictionnaires que l'autorité, & elle ne se trouve que dans le Dictionnaire de l'Académie françoise, à qui il étoit réservé de déclarer ses propres sentiments sur les difficultés de la langue, & sur le bel usage.

N'oublions pas le Dictionnaire Etymologique de M. Ménage ; chacun sait

DES BELLES LETTRES, &c. §1

de quelle utilité sont ces sortes de recherches pour entendre la force des mots, & l'orthographe ; & elles ne sont pas sans agrément : mais il seroit bon qu'on en fit aussi pour les différents idiomes de nos Provinces : ils sont fort anciens ; & s'ils étoient bien éclaircis, ils jetteroient un grand jour sur les noms propres d'une infinité de lieux : un savant de ce siècle (p) cite à ce sujet la langue biscayenne, & il fait voir sa conformité non seulement avec celle d'une partie de la France, mais encore avec l'Espagnol & l'Irlandois.

GRAM-
MAIRE
LANGUES

Cette discussion des vieux mots de notre langue n'a occupé jusqu'ici qu'un petit nombre de savants, Borel, Nicot, Duchesne & Ducange. Cependant l'intelligence de Villehardouin, ou du Sire de Joinville devroit nous intéresser autant que celle d'Hérodote, ou de Suetone ; & si nous étions sages, nous ferions sur nos anciens écrivains ce que les Vossius & les Scaligers ont fait sur des auteurs grecs, ou latins. M. Murais dans sa lettre du 14 Mars 1701 souhaite qu'on donne l'explication des vieux

(p) M. Leibnitz dans sa Lettre à M. Chamberlayne du 28. Avril 1714.

**GRAM-
MAIRE,
LANGUES**

mots qui se trouvent dans les livres françois du seizieme siecle ; & M. Falconnet dans les Mémoires de l'Académie des Belles Lettres (q) croit qu'un Glossaire françois seroit infiniment utile pour la perfection de notre Histoire.

Il manquoit à notre langue un bon traité de Prosodie : car ses principes sont essentiels à toutes les langues. La Prosodie est la maniere de prononcer chaque syllabe selon ses trois propriétés, l'accent, l'aspiration, & la quantité. Les accents sont les diverses inflexions de voix, qui dans la prononciation haussent ou baissent le ton de chaque syllabe. L'aspiration fait prononcer avec plus de rudesse certaines syllabes, indépendamment de l'élevation ou de l'abaissement de la voix. La quantité consiste dans le plus ou le moins de temps qu'on emploie à prononcer chaque syllabe ; ce qui rend les unes longues, & les autres breves. Comme la Prosodie françoise étoit peu connue, M. l'Abbé d'Olivet nous en a donné un excellent traité, imprimé à Paris chez Gandoin en 1736.

Les préceptes servent peu, si on ne
(q) Tome VII.

les soutient par les exemples; l'Académie donne des regles & des modeles en tout genre d'écrire; la Fontaine & Benferade sont de bons guides dans le style simple, Bossuet & Patru dans le style soutenu, d'Ablancourt dans le médiocre; MM. de Buffly & de la Rochefoucault ont un certain air de qualité à dire les choses, qui ne s'acquiert point par l'étude.

GRAM-
MAIRE,
LANGUES

Cette maniere d'écrire aisée, naturelle, & comme négligée est, à mon avis, une partie bien considérable de l'urbanité françoise: elle paroît principalement dans les femmes de la Cour qui ont un esprit cultivé; & s'il m'est permis de dire ma pensée, c'est dans cet heureux talent que consiste la perfection du langage.

Tout écrivain doit former son style sur les meilleurs modeles. Dans cette vue M. Despréaux souhaitoit que l'on choisît un certain nombre de livres, déclarés exempts de fautes quant au langage, par l'Académie. En attendant que cette illustre Compagnie soit en état de rendre au public un service si important, un de ses principaux membres [r] a bien

(r) M. l'Abbé d'Olivet.

**GRAM-
MAIRE,
LANGUES**

voulu se charger d'examiner grammaticalement par préférence ceux de nos ouvrages françois originaux, dont le mérite depuis plusieurs années est avoué de tout le monde. Il a commencé cet examen [s] par les Poésies de Racine, pour le continuer sur celles de Despréaux. „ En effet, dit ce savant Gram-
„ mairien, nous n'avons rien en fran-
„ çois de plus châtié pour le style que
„ ces poésies; & si l'on avoit indiqué le
„ très-petit nombre de fautes qui ont
„ échappé à ces deux Poètes, ils méri-
„ teroient d'être placés à la tête de nos
„ auteurs classiques,„

Ce qui dégoûte de l'étude, ce qui favorise l'ignorance, est en partie l'idée des épines qui se trouvent dans les premiers éléments des Lettres. Pour prévenir cet inconvenient, M. Dumas a inventé une nouvelle méthode de montrer aux enfans ces éléments: elle est développée dans la *Bibliothèque des enfans*, imprimée à Paris en 1734, & dans le *Bureau Typographique*. Des personnes intelligentes ont jugé ce système très-ingénieux, & fort propre à avancer la

(s) Fn 1738,

jeunesse : on a fait usage de cette méthode pour Monseigneur LE DAUPHIN, & pour les Enfants de France.

GRAM-
MAIRE,
LANGUES

Le caractère de simplicité & de noblesse, qui est propre à la langue françoise, ne se trouve guere dans les autres langues : l'Italienne a je ne sais quoi d'enjoué, de badin & de folâtre ; l'Espagnole donne dans l'excès opposé : la pompe, l'ostentation, l'enflure font son caractère : l'une & l'autre a dégénéré de sa première pureté. Pour voir ces deux langues dans leur beauté, on doit les considérer dans le berceau : en effet Guevarre, Mariana, & Louis de Grenade ont une netteté qu'on chercheroit inutilement dans les Espagnols de nos jours. Quant aux Italiens, Boccace & Pétrarque n'ont été que foiblement imités par le Bembe, & par le Tasse ; & l'on peut dire que le Cardinal Bentivoglio, le Guarini, & le Cavalier Marin sont comme les derniers débris de cette langue. Elle n'a pas manqué toutefois de bons Ecrivains, qui ont tâché de ramener ses beaux jours. Ferrante, Longobardi, Matthei, Ruscelli, Pergamini, &c. se sont fortement élevés contre les abus ; & les utiles travaux des

Italienne
& Espa-
gnole.

Académies [t], joints aux écrits de quelques beaux esprits de ce siècle, forment un préjugé bien fondé du rétablissement de cette langue.

On croit qu'elle vient d'un mélange du Latin avec la langue des Barbares; mais il est clair que la langue italienne se forma par le retranchement des consonnes finales des mots latins, ce qui en rendit la prononciation plus douce; & il n'est pas moins évident que les Barbares y auroient plutôt ajouté de nouvelles consonnes, selon le génie de la langue germanique, qu'ils parloient tous [u].

La langue italienne vit bientôt sortir de son sein trois Dialectes différentes, la Romaine, la Florentine, & la Siénoise: de ces idiomes le Toscan est le meilleur, & des deux villes de Toscane, Florence est celle qui a conservé plus soigneusement la pureté de sa langue. Quant à la prononciation, les Romains l'ont lente, & les Toscans précipitée, mais entière.

On apprend par principes la langue italienne dans les Grammaires de Fer-

(t) Entr'autres de l'Académie *della Crusca*, dont le Dictionnaire est très - connu.

(u) *Maffei Verona illustrat*

reti & de Venéroni, l'Espagnole dans celle d'Oudin, l'une & l'autre dans celles de Lancelot, l'Allemande dans celles de Dupont & de Spattenbach, & l'Angloise dans la Grammaire qui fut imprimée à Rouen en 1639, & dans celle que M. Pell a publiée à Londres en 1735, à laquelle il a joint un Vocabulaire Anglois, Flamand, François & Latin. Du reste, les gens de qualité apprennent l'allemand plus pour la commodité des voyages, que pour la lecture: les Savants au contraire s'appliquent à l'Anglois, à cause des excellents livres, qui depuis quelque temps paroissent en cette langue: les autres sont négligées; & constamment elles méritent de l'être.

GRAMMAIRE;
LANGUES

Allemande

Cependant aujourd'hui que les Turcs se dépouillant de leur ancienne barbarie commencent à cultiver les Lettres, leur langue devient moins indifférente; il y a même plus d'un siècle qu'on l'étudie, & il faut avouer que les secours ne manquent pas. Guillaume Mégiser, Historiographe de l'Electeur de Saxe, publia en 1612 une Grammaire Turque; c'est la première qui ait paru; elle fut suivie de celle qu'André du Ryer, sieur de Ma-

Turque;

l'ézair, fit imprimer à Paris chez Vitré en 1631. Au bout de quelques dix à douze ans, Jean Molino, & François-Marie Maggio, Clerc Régulier de Palerme, mirent au jour, l'un ses Rudiments en 1640, l'autre ses Institutions en 1643. Dans la suite, on vit quelque chose de plus complet en ce genre, la Grammaire Turque de Guillaume Seaman imprimée à Oxford en 1670, & celle de Meniski publiée à Vienne en Autriche en 1680. Toutes ces Grammaires sont latines, hormis celle de Molino qui fut composée en italien; maintenant nous en avons une écrite en françois par le Pere Holderman Jésuite, & ce qui est à remarquer, imprimée à Constantinople [x].

La langue turque a souffert divers changements, selon les différentes Régions occupées par les Turcs. Car lorsqu'ils habitoient les environs de la Mer Caspienne, & les extrémités septentrionales de l'Inde Mogole, entre l'Iran & le Touran, ils parloient la langue scythique, ou tartare: entrés dans l'Iran ils adoucirent leur langue naturelle par

(x) Journal des Savants, Mai 1742.

l'addition de quelques mots persans, & ils lui donnerent de la force en y ajoutant quelques mots Arabes.

**GRAM-
MAIRE,
LANGUES**

La langue tartare a éprouvé des altérations encore plus grandes que la langue turque, causées par les révolutions qui sont arrivées dans les pays immenses du Touran; & l'effet de ces révolutions a été, que les Tartares qui du temps du fameux Genghiscan ne parloient qu'une langue, parlent aujourd'hui les uns Turc, les autres Persan, les autres Moscovite, d'autres Chinois, & d'autres enfin des langues inconnues aux autres nations, quoique probablement dérivées de l'ancien Scythe.

Tartare,

La Langue Persane reçut une infinité de mots Arabes, quand la Perse toujours exposée aux incursions des Arabes, devint la conquête de ces peuples. Mais cette langue s'appropriâ de telle sorte ces locutions étrangères, que dans le sens qu'elles adopterent elles eurent fort peu de rapport à leur signification primitive. L'ouvrage le plus utile pour l'intelligence de cette langue est le Dictionnaire du Pere la Brosse publié à Amsterdam en 1684.

Persane,

La Langue Arabe est si riche, & si

Arabe,

GRAM-
MAIRE,
LANGUES

variée, qu'elle a presque autant de Dialectes, qu'il y a de Provinces où on la parle: car sans compter les langues syriacque & éthiopienne, les Maures de Syrie, d'Egypte, de Barbarie, de Mauritanie & de l'Yémen, ont bien de la peine à s'entendre les uns les autres, quoiqu'ils parlent tous la langue arabe. Meninski, Secrétaire Interprete de S. M. I. a fait un excellent Dictionnaire intitulé, *Latino - Arabico - Turcico - Persicum*, où les langues dont nous venons de parler se trouvent réunies. Raphelengius avoit donné un Lexique, Postel & Erpenius des Grammaires pour la seule langue arabe.

Le celebre Samuel Bochart, auteur du *Phaleg* & du *Chanaan*, eut pour Maître Thomas Erpenius dans l'étude de la langue arabe. Plusieurs s'y sont appliqués avec succès. Mais Bochart & Herbelot sont ceux qui sont allés le plus loin dans cette pénible carrière. Herbelot exerça avec honneur à Paris la charge de Professeur Royal en langue syriacque.

Chinoise. La Chinoise mérite une attention toute particuliere, non seulement parce que c'est la langue d'un peuple très-

poli, mais encore parce qu'elle a des singularités qui la distinguent de toutes les autres langues. Les caractères chinois ne forment par leurs combinaisons ni syllabes, ni mots : ils ne font que peindre les objets qu'ils désignent ; on en compte jusqu'à quatre-vingt mille, en y comprenant les quatre cents Radicaux, d'où dérivent tous les autres. A la vérité, il n'est pas absolument nécessaire de connoître tous ces caractères : seize cents monosyllabes suffisent à qui se contente de parler cette langue, & sept mille caractères à qui se borne aux livres d'un usage commun : mais si l'on veut s'engager dans les livres de sciences, il faut connoître quinze mille caractères, & même, selon quelques-uns jusqu'à 70000 ou 80000 ; ils sont rangés par colonnes de haut en bas, disposés de droite à gauche. Au reste on a pour l'intelligence de cette langue plus de Lexiques que de Grammaires ; car outre les Lexiques dressés par les Chinois, nous avons ceux de François Dias, de Chrétien Hertric, des Peres Catanée, Trigault, & Semedo, Jésuites, & de M. Bayer : mais tous ces Dictionnaires s'éclipse-

**GRAM-
MAIRE,
LANGUES**

Langue
des Hu-
rons.

ront bientôt à la vue du Dictionnaire Universel de MM. Freret & Fourmont (y); & la Grammaire de ces deux savants Académiciens suppléera ce qui manque à cet égard. Nous n'avons présentement que les Grammaires Chinoises du Pere Varo Dominicain, écrite en Espagnol, & du Pere Castorano, Cordelier, qu'un séjour de plus de trente années à la Chine a mis au fait de la langue du pays. Je ne parle pas de la Grammaire de M. Bayer, parce qu'elle est défectueuse, ni de celle du Pere Prémare, Jésuite, parce qu'elle n'est pas imprimée.

Nos Colonies ne nous rendent pas indifférents sur la langue de l'Amérique Septentrionale. C'est la langue des Hurons, commune à peu de chose près, à tous les Sauvages de ces vastes contrées: car quand on la possède bien, on se fait entendre en peu de temps aux cinq Nations Iroquoises, qui ont chacune leur langage à part. La langue maîtresse des Hurons, majestueuse & énergique, est très difficile, à cause de leurs lettres gutturales, &

(y) Celui-ci en a composé six, qui sont manuscrits dans son Cabinet.

DES BELLES LETTRES, &c. 63

de la diversité des accents : le Pere Chaumont, Jésuite en a fait la Grammaire. Si l'on peut s'en rapporter au témoignage des Peres Grillet & Béchamel, les habitants de la Guiane parlent une langue, qui est entendue non seulement de toutes les Nations que les Espagnols & les Portugais obligerent à se retirer dans la Terre-ferme, mais aussi des Carraïbes, qui sont les Natures des Antilles : & cette langue s'étend plus de 400 lieues le long des côtes, & 120 dans les terres (z).

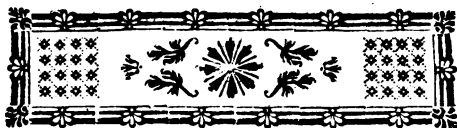
GRAM-
MAIRE,
LANGUES

La langue des Groelandois n'a aucun rapport avec celles qui nous sont connues. Nous avons de cette langue une Grammaire & un Dictionnaire. L'un & l'autre est le fruit du long séjour que M. Egede, Ministre Lutherien, fit en ce pays pour y annoncer l'Evangile.

Groelandoise,

L'Editeur de l'Histoire naturelle de l'Islande, &c. par M. Anderfon, a fait imprimer ces deux ouvrages à la fin du second volume de cette Histoire.

(z) Voyage de la Guiane.



P O É S I E .

A Poésie, selon la pensée d'un Auteur fort judicieux (a), est aussi ancienne que le Monde. Elle naît, pour ainsi dire, avec la parole, & prend sa source dans le fond de la nature. L'Homme récemment sorti des mains de Dieu admire l'étonnant spectacle de l'Univers, qui annonce la bonté & la magnificence de celui qui l'a créé (b). La vue de tant de merveilles l'élève à la contemplation de l'Etre suprême; fortement occupé de l'objet seul digne d'être aimé, il publie la grandeur de ce Dieu si parfait, si puissant, & si sage; il emprunte le secours de la voix, qui ne forme d'abord que des sons inarticulés, auxquels dans la suite il attache des idées nettes &

(a) M. Rollin, Maniere d'enseigner les Belles Lettres, tom. I. p. 79.

(b) Psal. 18. v. 1.

distinctes

distinctes des sentiments dont il se sent pénétré.

POÉSIE.

Un langage commun & vulgaire répondroit mal à ce doux épanchement du cœur : il faut à l'homme du grand & du sublime. Il parcourt la nature, & il forme ses images les plus vives, ses expressions les plus hardies, des diverses richesses que la nature enferme dans son sein. Il observe qu'entre les différents sons que rendent les paroles, les uns ont plus de douceur, d'autres plus de rudesse ; & il cherche à imprimer aux termes dont il se sert un certain nombre & une certaine cadence.

Telle est la nature de l'ancienne Poésie : son unique tâche étoit de publier les louanges de Dieu. Telle est son origine ; tel enfin l'usage qu'en firent les Hébreux. Voulez-vous de la Poésie ? dit un Ancien (c), vous avez les Prophètes, Job, les Proverbes, où vous trouverez plus d'esprit que dans tous les Poètes. Mais les nations que Dieu avoit laissé marcher dans leurs voies, transportèrent bientôt à la créature un tri-

Origine
de la Poé-
sie, & usa-
ge qu'en
firent les
Hébreux.

(c) L'Auteur des Constitutions Apostoliques, 1. 6.

Tome I.

E

POÉSIE. but qui n'étoit dû qu'au Créateur : ainsi la Poésie dégénérant de sa première pureté, fut employée à célébrer les fausses Divinités du Paganisme ; & venant peu à peu à s'altérer, elle descendit aux enfants des Dieux, aux Fondateurs des Empires, aux Conquérants, à tous ceux qui s'étoient fait un grand nom. Enfin par un aveuglement déplorable, elle servit à louer les vices les plus honteux, & à rendre aimables les passions les plus infames, funestes suites de la dépravation du genre humain, qui avoit déifié ses passions & ses vices.

C'est l'abus que firent les Grecs, & les Romains après eux, d'un art si noble & si saint dans sa naissance. Ils conserverent néanmoins une notion claire & distincte du vrai caractère de la Poésie ; ils exigèrent des Poètes la fécondité de l'invention, la noblesse des sentiments, la grandeur des expressions, & sur tout un enthousiasme qui approchât de l'inspiration divine. Il est rare que tant de qualités se trouvent dans le même sujet ; l'art ne donne nullement l'élévation de génie, le grand sens, & la vivacité ; delà, cette maxime généralement reçue, qu'il faut apporter en nais-

fant ces heureux dons du Ciel ; delà , POÉSIE.
 le petit nombre de ceux qui excellent
 dans la Poésie.

Ce qui me paroît le plus surprenant,
 c'est cette différence infinie qui se re-
 marque de siècle à siècle chez les peu-
 ples les plus polis.

Des cendres d'Homere il devoit naître
 sans doute une infinité de bons Poètes : Greque,
 cependant la Poésie Greque se resserra
 dans ce petit espace de temps qui s'écoula
 depuis la journée de Marathon jusqu'à
 la guerre *Sociale*.

Un même âge donna le dernier éclat Latine,
 à la Poésie latine sous le regne d'Au-
 guste : portée alors à un haut degré de
 perfection, elle effaça les vers iambi-
 ques de Ciceron (d), & de Caton d'U-
 tique (e) : languissante sous Tibere,
 Caius & Claude , elle fit ses derniers
 efforts soutenue par Perse & Juvenal ;
 & quelque temps après, elle sembla
 expirer avec Martial. Les soins que pri-
 rent les Empereurs Romains pour lui
 redonner la vie furent tous infructueux.
 Balbin, Gordien le Jeune, Numérien,
 & Valentinien I. cultiverent la poésie,

(d) Poème intitulé, *Pontius Glaucus*.

(e) Contre Metellus.

POÉSIE. bons Versificateurs, mauvais Poètes si la poésie est inséparable de cet entousiasme qui élève l'âme, la ravit, la transporte. Le commerce des Romains avec les peuples qu'ils avoient réduit sous leur puissance, Grecs, Syriens, Espagnols, Gaulois corrompoit la poésie, qui n'étoit plus qu'un amas de pointes toujours recherchées, souvent obscenes. Les Chrétiens n'oublioient rien pour la décrier, comme sentant trop le Paganisme; & après la chute de l'Empire, l'épouvante qu'Alaric & les autres Barbares porterent dans toute l'Italie pendant le quatrième siècle, fit taire les Muses. En ce temps-là Ausone gâta l'heureux talent qu'il avoit pour la poésie par la singularité vicieuse de sa versification: il affecta de finir ses vers ou par un monosyllabe, ou par un mot de cinq syllabes. Enfin la décadence des études transforma les Poètes en Histrions, ou Farceurs, pros crits par les Conciles, & déclarés infarnes par Charlemagne.

Françoise. La Poésie Françoise foible dans sa naissance, prit de lents accroissements: parvenue enfin à un âge parfait, elle jeta un grand éclat, qui n'a duré tou-

tefois que pendant le siècle de Corneille.

POÉSIE,
Italienne.

La Poésie Italienne passa par ces différents degrés : le Dante en fut le pere : il fit de mauvais imitateurs : Gorelli n'eut en partage que l'obscurité & la rudesse : les grands Poètes furent tous contemporains du Tasse.

En Espagne la poésie introduite par les Arabes , après que Musca Général des armées du Caliphe de Syrie eut subjugué ce Royaume, ne parut dans tout son lustre que dans le siècle de Lopé de Vega, mais avec le caractère qui lui est propre , l'enflure , la fausse grandeur.

Espagnole

En Angleterre la poésie ne commença à se rendre digne d'attention que dans le quatorzième siècle : Chaucer qui vivoit alors, est inimitable dans ses descriptions, & en général fort ingénieux. Mais dans tous les temps, la poésie angloise revêtue d'un dehors pompeux, souvent harmonieux, ne fait aucune image, & ne présente à l'esprit qu'un sens trivial, ou un simple jeu de mots (f). Mais d'où vient cette extrême différence ? N'en cherchons pas la cause,

Angloise.

(f) Spectateur Anglois du 14 Avril 1711.

E 3

POÉSIE. nous nous écarterions de notre sujet; & que pourroit-on d'ailleurs ajouter aux solides réflexions de l'habile critique, qui paroît avoir épuisé cette matière (g).

Pour nous mettre bien au fait de la poésie angloise, comparons-la avec la poésie italienne, ou plutôt comparons le génie anglois avec le génie italien. „ Celui-ci, dit un bel esprit (h), emporté „ par le feu & par la vivacité de son imagination, s'évapore, pour ainsi dire & „ nous donne comme la fleur de son „ esprit : celui là rentre en lui-même, „ & tire tout de la profondeur de son „ génie. Les pensées du premier ne paroissent qu'ingénieuses : celles du second ne paroissent que solides. Les „ unes perdent à l'examen ; les autres „ y gagnent communement. L'Italien & „ l'Anglois tombent souvent dans le „ bas & dans le puéril : mais vous diriez que l'Italien s'y laisse aller par „ légèreté, & l'Anglois par réflexion. „ L'Italien ne peut s'empêcher de mêler „ quelque chose de comique dans son

(g) M. l'Abbé du Bos dans ses *Réflexions critiques sur la Poésie*, &c. part. 2. sect. 14. & suiv.

(h) M. l'Abbé du Resnel, *Préf. des principes de la morale & du goût*.

„ sérieux: l'Anglois au contraire con-
 „ serve toujours un certain air sérieux **POÉSIE.**
 „ jusques dans son comique. Le pre-
 „ mier vous éblouit d'abord; mais lors-
 „ qu'on le regarde de près, on n'y trou-
 „ ve souvent que du clinquant: le se-
 „ cond vous donne réellement de l'or,
 „ mais de l'or tel qu'il sort de la mine,
 „ sans couleur, sans éclat, & mêlé de
 „ beaucoup de matieres étrangères. En-
 „ fin, l'Italien réjouit & amuse: mais
 „ il est rare qu'il instruisse: l'Anglois
 „ veut toujours instruire; il y réussit
 „ assez souvent, mais il occupe & fati-
 „ gue l'esprit „.

Le Danemarc nous donne pour tout Danoise.
 Poète le seul André Bordingius (i). La
 poésie arménienne a varié selon ses dif- Armenien-
 férents âges: dans le premier elle étoit ne.
 tout-à-fait dans le goût de celle des
 Hébreux: elle empruntoit ses graces
 d'une cadence nombreuse dont l'usage
 est propre à la langue du pays: dans le
 second âge, cette poésie dénuée de ses
 expressions nobles, de ses images vives
 & touchantes, de ses idées sublimes, se
 contenta de tirer des Arabes les regles

(i) Ses Oeuvres ont été imprimées à Copen-
 hague en 1736.

POÉSIE. des vers, & ne se rendit considérable que par le grand nombre de ceux qui la cultivèrent, entre lesquels on compte des Rois (k), & des Patriarches. La poésie n'a pas toujours été inconnue aux Indiens. Mais quelle poésie ! Il y a dix-huit cents ans qu'ils avoient un Poète (l). Enfin on trouve dans la poésie chinoise, au jugement du Pere du Halde, de l'entousiasme, de l'imagination, de l'allégorie, des figures qui rendent le style plus animé : mais y trouve-t-on de la majesté, de la régularité, de la bienséance ?

Indienne.

Chinoise.

S'il y a eu des pays & des temps où l'on ait vu fleurir la poésie, & d'autres qui n'aient point produit de Poètes, la poésie a paru sous diverses formes en des temps fort différents suivant le différent caractère des Langues.

Chez les Grecs & les Romains on la voit marcher par cadence à l'aide d'une certaine mesure de quelques syllabes : ces syllabes diversement combinées forment une grande variété de vers, & ces

(k) Haïton, Roi de la petite Arménie, l'an de J. C. 1244.

(l) Lettre du Pere Calmette, Jésuite, du 28. Sept. 1730.

vers différemment assemblés forment différentes espèces de poëmes ; par là il est évident que les Anciens mirent tout l'agrément de leur versification dans cette délicate & sonore variété de pieds.

POÉSIE

Les Barbares qui envahirent l'Empire Romain , ne purent donner à leurs poésies une beauté dont leurs Langues n'étoient pas susceptibles. Désespérant de les manier suivant les regles du mètre , ils crurent qu'il y auroit de la grace à terminer par le même son deux parties du discours égales & consécutives (m). Voilà l'origine de la Rime qu'ont adopté tous les peuples qui ont succédé à la puissance des Romains. A peine eurent-ils pris ce goût , qu'ils voulurent introduire les rimes dans la poësie Latine : mais une versification aussi insipide ne s'est conservée que dans quelques Hymnes & Proses de l'Office de l'Eglise , que leur antiquité & leur destination ont fait respecter. En cette matiere ce qui fait beauté dans une langue est souvent insupportable dans une autre ; l'essai qu'on a fait de nos jours d'assujettir notre poësie au mètre des Anciens , a eu un succès

Origine de la Rime.

(m) M. Rollin , maniere d'enseigner les Belles Lettres , tom. I.

~~POESIE.~~ aussi malheureux que l'invention des
POESIE. vers Léonins au temps de nos peres.

POEME LYRIQUE.

Origine
du Poème
Lyrique ,
chez le
Peuple de
Dieu.

C'Est parmi le Peuple de Dieu que la Poésie Lyrique a pris naissance. Conduite par l'Esprit Saint, elle a été parfaite dès son origine ; & elle étoit inséparable de la Musique , parce qu'elle devoit servir à l'instruction de la postérité , & que l'on retient mieux les paroles mises en chant.

Enos fils de Seth , & petit fils d'Adam , commença d'invoquer le nom du Seigneur , dit l'Ecriture (n) , c'est-à-dire , par des Cantiques : car Adam l'avoit invoqué par un culte intérieur , & Abel par des Holocaustes. Nous n'avons ensuite rien de plus ancien en ce genre que les Oracles de Jacob sur la destinée de ses enfants (o) : le style en est figuré & métaphorique , les pensées fortes & sublimes. Les deux Cantiques de Moïse ont le même caractère : dans le premier ce grand

(n) *Gen. cap. 4. v. 26.*

(o) *Ibid cap. 49. v. 3. & seq.*

homme met devant les yeux le passage triomphant des Israélites au milieu de la Mer Rouge, les Egyptiens ensevelis dans les flots, les habitants de Canaan saisis d'effroi, & plongés dans une douleur amère (p) : quelle noblesse, quelle vivacité dans cette peinture ! Mais quand Moïse est prêt à quitter ce peuple rebelle, il élève sa voix, il commande à la terre & aux Cieux d'être attentifs à ses paroles : il confond l'ingratitude du peuple, en leur rappelant les bontés & les merveilles de Dieu ; & il leur prédit les maux qui les doivent accabler, s'ils abandonnent le Seigneur pour adorer les Divinités étrangères (q).

Le pieux usage de publier les œuvres du Tout-puissant se perpétue chez les Israélites. Debora chante sur les instruments la défaite des ennemis (r) : la mère de Samuel remercie le Seigneur de la grace qu'il lui a fait de lui donner un fils (s) : & Ezechias guéri d'une manière toute miraculeuse, se répand en actions de grâces (t) ; car les Hébreux avoient grand

(p) Exod. cap. 15.

(q) Deut. cap. 32.

(r) Judic. cap. 5.

(s) Reg. lib. 1. cap. 2.

(t) Isai. cap. 38. v. 10. &c.

POÉSIE.

soin de composer des Cantiques sur ce qui leur arrivoit de considérable : on le voit clairement dans les Pseaumes de David ; que l'on peut appeller l'Histoire allégorique de ce Prince , & [ce qui est leur principal objet] l'Histoire du Messie.

La Poésie Lyrique étendoit ses droits sur la Morale : elle donnoit des maximes admirables pour la conduite de la vie sous des images agréables. Salomon avoit écrit mille cinq Cantiques (u), c'est-à-dire , des Paraboles , ou Proverbes exprimés en vers faits pour chanter. Le même Poème , mais d'un ton plus lugubre , déplorait la mort des personnes illustres , quand elle avoit été malheureuse : c'étoit une espèce d'Oraison funebre. Tels furent les Cantiques que David fit pour Saül (x), & Jérémie pour Josias (y).

Dans les derniers temps , les Juifs nommés Therapeutes composoient des Cantiques & des Hymnes de diverses mesures , & sur divers chants (z) ; c'étoit au commencement & à la fin de leurs festins sacrés qu'ils chantoient ces Cantiques à

(u) *Reg. lib. 3. cap. 4. v. 32.*

(x) *Reg. lib. 2. cap. 17.*

(y) *Paral. lib. 2. cap. 35. v. 25.*

(z) *Philo de vita contemp. Pag. 893.*

deux chœurs ; & ces concerts étoient toujours suivis de danses (a). **POESIE.**

N'en doutons nullement : la Poésie régnoit en Grece avant Homere , & c'étoit la Lyrique , c'est-à-dire , les Hymnes & les Odes , employées à louer la Divinité (b). Plus les Poètes Grecs sont anciens , plus leur Poésie ressemble à celle des Hébreux : c'est tout ce qu'on peut dire de ces premiers Poètes : quoique les noms de Linus , d'Orphée (c) , d'Amphion soient célèbres leur Histoire est envelopée de fables ; si l'on veut s'appuyer sur quelque chose de certain , il faut descendre plus bas , & s'arrêter aux neuf fameux Lyriques de la Grece. **Les Grecs.**

Stésichore , que le Pere Perau place à l'an du monde 3372. vers la 38. Olympiade , me paroît le plus ancien. Il chanta des guerres considérables , & d'illustres Héros , & il soutint sur la Lyre la noblesse & l'élévation du Poème Epique [d]. Mais il déshonora la Poésie en diffamant Hélène dans ses vers [e] : il en fut puni ,

(a) *Ibid.* pag. 899.

(b) *Plat. leg.* 7.

(c) Compagnon des Argonautes 55. ans avant la ruine de Troie.

(d) *Quintil. Inst. Orat. lib. 10. cap. 1.*

(e) *Horat. Epod. 15.*

POESIE. si l'on en croit un ancien [f], par la perte de la vue , qu'il ne recouvra qu'après avoir chanté la palinodie.

Alcman , contemporain de Stésichore , fut l'auteur des vers tendres.

Sapho [g] qui vivoit en même temps , montra dans ses Odes beaucoup de douceur & de finesse ; on lui doit l'invention de ce vers si coulant , & si convenable aux sujets qui demandent le plus d'agrément [h]. Sapho avoit fait neuf livres d'Odes : il ne nous en reste qu'une , qui n'est pas même dans son entier , mais où l'on trouve la beauté , le nombre , l'harmonie , & les graces infinies que l'antiquité donne aux autres. Les Hymnes , & les Epithalamès qu'on attribue à cette dixieme Muse , faisoient peut-être partie de ses Odes. L'Hymne à Venus est la seule de ses Hymnes qui ait échappé aux injures du temps. Demetrius de Phalere , Denis d'Halicarnasse , & Longin ont comblé de louanges cette illustre fille : j'y souscrirois volontiers , si la

(f) *Pausanias in Laconicis.*

(g) Lesbienne. Il y a deux Sapho de l'Isle de Lesbos , l'une d'Erefe , l'autre de Mitylene : M. wolph prétend que ces deux ne sont qu'une qui a habité successivement ces deux villes.

(h) Le Vers Saphique.

pureté de ses mœurs répondoit à la beauté de son génie : il a plu à quelques anciens auteurs (i) de les représenter sans tache : mais leur témoignage est démenti par des traces des vices les plus grossiers qu'on apperçoit dans les fragments des Œuvres en vers de cette Poëtesse (k), Sapho inspira son goût pour le Lyrique à de jeunes personnes de son sexe, à Anagore de Milet, à Eunique de Salamine, & à Gongyle de Colophon (l).

Alcée plein de force & de majesté, le prit sur un ton plus haut : il attaqua les Tyrans ; quoique très-propre aux grandes choses, il s'amusa quelquefois aux petites, & aux plaisirs de la table, qu'il auroit dû négliger : du reste, son style ferré, magnifique, châtié, avoit souvent assez de rapport avec le style d'Homère (m). C'est d'Alcée que le vers Alcäïque a tiré son nom.

Simonide touchant & pathétique, excella dans les descriptions tristes & lugubres. Une douceur charmante, un savoir immense, une sagesse éprouvée faisoient

(i) Athénée, Plutarque, Aristote, &c.

(k) Imprimées à Londres en 1733.

(l) Jo. Christ. Wolph. *Sapph. Frag. in Præf.*

(m) Quintil. *list. Orat. lib. 10, cap. 1.*

P O E S I E. le caractère de ce Poète (n) : sa conversation adoucit l'humeur dure & sauvage d'Hiéron, tyran de Syracuse ; & ses entretiens avec Socrate donnent encore aujourd'hui aux Princes de bonnes instructions sur les devoirs de la royauté (o) :

Pindare surpassa tous les Lyriques dans la grandeur du dessein, dans la variété des pensées, dans la hardiesse des figures, dans le tour heureux des expressions : affranchi des liaisons ordinaires du discours, il émeut, il étonne par des cadences nombreuses, qui en augmentent la force : tantôt il s'élève d'un vol soutenu ; on le perd de vue : tantôt il s'élance par bonds ; il marche avec rapidité, & par d'impétueuses saillies il se précipite dans l'immense profondeur de ses idées (p). Nous n'avons de Pindare que les quatre livres que les anciens ont appelé les livres de la Période ; il y célèbre les victoires remportées aux différents jeux de la Grèce : le reste est perdu, à quelques fragments près, qui sont épars dans les auteurs : mais ce qui a échappé

(n) *Cic. de Natura Deorum, lib. 1. n. 60.*

(o) Voyez le Dialogue de Xenophon intitulé, *Hiéron.*

(p) *Horat. lib. 4. Od. 2.*

à l'injure des temps suffit pour bien faire
connoître le mérite de ce grand Poète. **POÉSIE.**
En effet , l'Ode (q) en l'honneur de
Théron , Roi d'Agrigente , vainqueur à
la course des chars , est un chef-d'œu-
vre de l'art : Quelle sublimité dans l'ex-
pression ! Quelle noblesse dans les senti-
ments ! Quelle pureté dans la morale !

Simonide & Pindare avoient pour ri-
vaux à la cour de Syracuse , & à celle
d'Agrigente deux fameux Lyriques , Ba-
chilide & Epicharme : ils tâchoient de se
détruire réciproquement : ils vouloient
tous la première place dans l'estime
d'Hiéron & de Théron : car les grands
talents ne sont pas exempts d'envie ni de
basse jalousie : la modestie n'étoit pas la
vertu de ces *Sages*.

Anacréon (r) d'un style aisé , gracieux
& délicat , peignit dans ses Odes les
amours , les jeux & les ris ; ou pour
mieux dire , il y peignit les mouvements
de son cœur un peu trop passionné. Notre
siècle abonde en critiques sévères à ou

(q) Traduite par M. Massi en , & qu'on lit
dans le sixième tome des Mémoires de l'Acadé-
mie des Belles Lettres.

(r) De Téos , ville d'Ionie , vivoit dans la
72. Olympiade.

Tome I.

F

POÉSIE. ~~Un~~ ^{trance.} Un savant de ce caractère (s), malgré sa qualité d'éditeur (t), s'est avisé d'enlever au Poète de Téos cette poésie anacréontique que lui donnoit une longue suite de siècles. C'est, dit-il, un ^{amas} de pièces qui viennent de différentes mains. Il étale pour le prouver assez d'érudition : mais un peu moins de doctrine, & un peu plus de goût fait aisément sentir qu'une si parfaite uniformité de style ne sauroit être l'ouvrage de plusieurs.

Archiloque (u) fit des Epodes, poëme licencieux où il déchira impitoyablement Lycambe & sa famille. Il étoit plus ancien que les Lyriques précédents : ses Hymnes lui firent beaucoup d'honneur ; & celle où il chanta les louanges d'Hercule, lui valut une couronne aux jeux olympiques [x]. S'il est digne de louange d'avoir porté tout-à-coup à une très grande perfection le genre de poésie qu'il avoit inventé [y], il est inexcusable de

(s) M. Paurv.

(t) Cette nouvelle édition des Odes d'Anacréon fut imprimée à Utrecht en 1732.

(u) Fils de Télésicle de l'Isle de Paros, contemporain de Gyges, Roi de Lydie.

(x) Recherches de M. l'Abbé Sévin sur Archiloque.

(y) Le vers iambe, selon Velleius Paterculus, liv. 1. ch. 10.

ne devoir cette invention qu'au dépit, & qu'à la rage [z]. Au jugement de Quintilien [a], Archiloque avoit une force d'expression extraordinaire, des pensées hardies, des traits vifs & perçants, un style plein de force & de nerfs.

Terpandre, Timocréon, & la savante Praxile se signalèrent par leurs *Scolies*. C'est le nom que les Grecs donnoient aux chansons de table, quand la voix étoit accompagnée des sons de la lyre. Et sans s'arrêter à des sujets communs & ordinaires, ils firent rouler leurs Scolies, ou sur la Morale, ou sur l'Histoire [b].

La majesté de l'Ode s'accorde avec la gravité du Cothurne. Euripide fameux Poète tragique, célébra les victoires olympiques d'Alcibiade par une Ode, dont Plutarque nous a conservé un fragment [c]. Le Poème lyrique déridoit même le front des Philosophes les plus austères. Empédocle fit une hymne en l'honneur d'Apollon [d]. Socrate la

(z) *Horatius de Arte Poëtica.*

(a) *Instit. Orat. lib. 10. cap. 1.*

(b) Mémoires de M. de la Nauze sur les chansons de l'ancienne Grece, tom. 9. de l'Histoire de l'Académie des Belles Lettres.

(c) *In Alcib.*

(d) M. Bonamy, Recherches sur Empédocle.

POÉSIE.

veille de sa mort en fit une autre pour les enfants de Latone ; & Aristote avec les accords de sa lyre déplora la mort d'Hermias , Roi ou Tyran d'Atarne.

Long-temps après , & sous le regne de Ptolomée Philadelphie , parut le Poète Callimaque : il a beaucoup écrit , quoiqu'il n'y ait que quelques hymnes qui soient venues jusqu'à nous. Timothée se distingua aussi dans le genre lyrique. Ce Poète est peu connu : nous savons seulement que le Musicien Pylade chanta aux jeux Néméens , célébrés l'an 205. avant J. C. *les Perses* de Timothée [e]. Rien ne prouve mieux l'avilissement où tomba dans les derniers temps la Lyre des Grecs , que l'abus qu'en fit Mésomede en célébrant l'infame Antinoüs : sa Muse follement récompensée par Adrien , & par Caracalla , s'attira le mépris & la juste indignation du premier & du plus sage des Antonins.

Les Chrétiens releverent la poésie lyrique de cet état de bassesse , & la firent servir à célébrer les louanges du Tout-Puissant , même par des chansons de table : mais c'étoient des cantiques spi-

(e) *Plutar. in Philopæm.*

DES BELLES LETTRES, &c. 85

rituels. „ Les Fideles; dit S. Clement ¶ POÉSIE.
 „ Alexandrin , chantoient dans leurs re-
 „ pas , en buvant les uns aux autres ,
 „ pour charmer leurs passions , & pour
 „ louer Dieu des biens qu'il leur donnoit
 „ si abondamment „ [f].

Latins.

Les Romains s'appliquerent fort tard à la poésie lyrique : Horace ; qui le premier leur en fit connoître les beautés , ne trouva personne qu'il pût imiter parmi les Latins ; il chercha ses modeles chez les Grecs , & s'attachant à Anacréon & à Pindare , il réunit la force de l'un & la douceur de l'autre ; ainsi il se fit un caractère tout nouveau : il s'éleva avec dignité , sans rien perdre de ses graces , & heureusement hardi dans la variété de ses figures , il charma l'oreille par la douceur de ses sons , & remplit l'imagination par la vivacité de ses images : son jugement étoit sain , sa morale sans verbiage , sa poésie sans fade encens (g) ; & les charmes innocents de cette délicieuse poésie faisoient souvent goûter les préceptes les plus importants , & les regles les plus solides d'une sublime Philosophie.

¶ Il vivoit dans le deuxieme siecle.

{ f) Stromat. lib. 6.

{ g) La Chartreuse.

POÉSIE. Horace ne laissa point de successeur dans le genre lyrique : Cœsius Bassus du temps de Néron fit de vains efforts pour le rétablir ; les esprits étoient alors rempans , abbatus , & comme domtés par la servitude ; & ce poëme veut du grand , du merveilleux , & du sublime.

Quand l'amour des Lettres , qu'on peut appeller la passion dominante du seizieme siecle , eut entièrement banni l'ignorance des siecles précédents , le Latin fut dans toute l'Europe la langue commune des savants : c'est en cette langue qu'ils cultiverent la poésie ; ils s'étoient sans doute persuadés que pour bien imiter les anciens , ils devoient emprunter leurs propres paroles , sans s'apercevoir que cet attachement servile à la latinité éteignoit en eux ce beau feu qui fait les Poëtes. C'est ce qu'un habile critique [h] reprend avec beaucoup de raison dans Vida , qui manque d'élévation dans ses hymnes , au jugement de Scaliger [i].

George Fabrice , quoique couronné , suivant la coutume , par l'Empereur Maximilien II. n'est pourtant louable que

(h) Rapin , *Réflexions sur la Poétique.*

(i) *Poetic. lib. VI.*

par l'usage qu'il fit de la poésie, qu'il n'employa qu'à des choses saintes.

POÉSIE.

Torrentin, Flamand, fut fort estimé dans son pays, & il passa autrefois pour le premier des Lyriques modernes.

Bucanan a des Odes dignes de l'antiquité : elles seroient parfaites, si la bigarrure de son style, qui n'est point assez uni, n'y causoit de grandes inégalités [k]. Un de nos Poètes [l] préféreroit, dit-on, à l'Archevêché de Paris la Paraphrase des Pseaumes de Bucanan : l'expression est forte : mais elle marque bien le cas qu'on a fait de cet ouvrage.

La Chiabrera, le Pindare des Italiens, osa accorder sa lyre avec des vers faits en sa langue : il se servit utilement des transpositions, ou des inversions des phrases, dont le genre lyrique ne sauroit se passer, & auxquelles la langue italienne se prête volontiers [m].

En France Salomon Macrin [n] ré-François, veilla le goût du lyrique : après lui, Muret & Dorat s'attachèrent à ce genre

(k) Rapin, *Réflexions sur la Poétique*.

(l) Nicolas Bourbon.

(m) *Maffi Præf. del primo canto dell' Iliade d'Omero.*

(n) Il mourut en 1557.

POÉSIE.

de poésie. Marc-Antoine Muret , né au village de Muret dans le Limousin , mourut à Rome en 1565 , âgé de soixante ans ; chargé d'abord de l'éducation du célèbre Montaigne , il professa ensuite les Belles Lettres en différentes villes du Royaume. Sa Muse licenciée dans sa jeunesse , & à la fin chrétienne , répondit toujours à la beauté du génie de Muret. Jean Dorat , Lecteur ordinaire du Roi , & Professeur en grec au Collège de France , fut un excellent Poète latin , & un Poète françois au-dessous du médiocre. Il y a communément , dit un habile critique [o] , de la douceur , de l'élégance , un style pur , un tour facile dans ses vers latins ; tout est contraint , entortillé , prosaïque , souvent même barbare dans ses vers françois.

M. Santeul porta le genre lyrique au point de perfection auquel peut arriver un poëme écrit dans une langue étrangère au Poète : les hymnes de Santeul ont été adoptées en partie par plusieurs Eglises , même de son vivant ; circonstance aussi honorable à l'auteur , qu'elle

(o) M. l'Abbé Goujet dans sa Bibliothèque Françoise , tome 7. page 136.

est rare , & qui feroit finguliere , fi M. Coffin ne partageoit aujourd'hui cette gloire avec M. Santeul. Les ouvrages de Jean-Baptiste de Santeul font pleins de feu & de ce bel entoufiafme que l'on exige dans la poësie , son esprit est élevé , ses sentiments font nobles , son imagination hardie , ses pensées vives , ses expressions fortes ; & avec toutes ces grandes qualités , ses vers font travaillés , sa diction est correcte , son style est pur.

POESIE.

M. Coffin vint ensuite , & à l'imitation de M. Santeul , il compofa de nouvelles hymnes pour le Breviaire que M. de Vintimille , Archevêque de Paris , fit dresser pour son Diocèse. M. Coffin eut particulièrement attention à être exact dans la doctrine , tendre & affectueux dans les sentiments , pur & correct dans les expressions ; & c'est en cela principalement qu'il est un digne émule de Santeul. Tel est le jugement que porte sur ces deux Poëtes un favant fort versé dans la belle littérature [1].

Ronsard se donna pour l'inventeur de l'Ode françoise : cet honneur est dû à

(1) M. Goujet , *ubi supra*.

POÉSIE.

Pelletier, selon du Bellay [2]. L'art qui doit perfectionner la nature, la corrompit dans Ronfard. Il étoit né avec de grands talents pour la poésie & avec cette élévation de génie qu'exige le poème lyrique, poème qu'il puisa dans les sources. Mais trop rempli de grec & de latin, il en laissa trop couler dans le langage, qu'il rendit par cette licence extrêmement dur & impropre, & souvent peu intelligible. Cette obscurité augmenta par le soin que prit Ronfard de confondre les idiomes & d'employer indifféremment les mots Gascons, Poitevins, Normands, Manceaux & ceux des autres Provinces. Ajoutez à ce mélange bisarre ses fréquentes allusions, ses négligences, ses licences outrées. A la fin, le nuage vint à un tel point, que pour être entendu de ses contemporains, Ronfard se vit obligé de recourir à Muret, & à quelques autres interprètes de ses pensées, qu'ils tâcherent d'éclaircir par leurs commentaires. Tous ces défauts firent déchoir Ronfard de sa réputation, & ce mauvais succès rendit plus retenus

(2) Pasquier, Recherches de la France, liv. 7. ch. 7.

Desportes , Abbé de Tiron , & Jean Bertaut , Evêque de Séez , Poètes assez estimés. Convenons toutefois que l'esprit de Ronsard ne laisse pas de briller au travers de ses vieux mots , & que ceux qui ont dit le plus de mal de ce Poète , n'ont pu lui refuser beaucoup de naturel , & une imagination fort vive.

~~POESIE~~
POESIE

Remi Belleau , que Ronsard appelloit le peintre de la Nature , mit en vers François les Odes d'Anacréon : s'il en faisoit le sens , la finesse lui échappa.

Joachim Du Bellay cultiva beaucoup plus les Muses françoises , que les Muses latines. On fait cas de deux pieces de vers en ces deux langues , parce qu'elles sont fort rares. Ce sont deux hymnes du Clergé de Tours adressées à Henri IV. l'une avant la bataille d'Irry , l'autre pour célébrer la Victoire que ce Prince y remporta. Du Bellay fut en grande considération à la Cour d'Henry second : on le compte le troisieme Poète de la Pleiade françoise. Au jugement de Balzac (Lettre latine à M. de Silhon) Malherbe fut le premier qui fraya aux autres Poètes le chemin du Parnasse , & qui dans une nuit ténébreuse fut faire briller la poésie.

POÉSIE. Ce grand homme , continue le judicieux critique , fit sentir pour la première fois dans les vers , le charme de la cadence ; il apprit que l'éloquence consistoit en partie dans l'heureux choix des mots , & que leur arrangement faisoit toute la beauté de la diction.

Racan vint en même temps , il se mit sous la discipline de Malherbe , & la face de la poésie changea aussitôt ; leur réputation dure encore ; elle semble même augmenter à mesure qu'ils s'éloignent de leur siècle , quoique chacun d'eux ait la sienne d'une manière différente. Racan a plus de génie , Malherbe a plus d'esprit , les ouvrages de celui-ci sont extrêmement travaillés ; mais une scrupuleuse régularité y jette quelquefois un peu de sécheresse ; les poésies de celui-là sont plus négligées ; mais cette négligence a ses graces , & des graces qui sont au dessus de l'art.

Théophile qui les suivit tomba dans le puéril par une trop grande affectation d'imiter le style aisé du premier , & de s'éloigner des manières étudiées du second : comme Malherbe il copia la nature , de laquelle il fit le Roman , au lieu que Malherbe en avoit fait la peinture ,

où l'histoire (p) ; poussé par l'impétuosité de son génie , il abandonna souvent le jugement , & ne fut pas se soutenir. Aux endroits où il excelle , il est inimitable ; ailleurs , il ne sort pas du médiocre.

POÉSIE

On remarque dans M. Gaudeau un talent particulier pour la poésie , qui lui faisoit faire les vers avec beaucoup de facilité. Il est vrai qu'il n'a rien qui remue , ni qui échauffe : cet Auteur est toujours à jeûn ; trop méthodique dans son ordonnance , & trop uniforme dans ses expressions , il se copie lui-même , & ne fait pas l'art de varier ses tours & ses figures (q).

Le poëme lyrique peu connu des François avant Malherbe fut presque enseveli avec lui : on ne le vit renaître qu'à la fondation des prix de l'Académie Française. M. Despréaux donna à ce poëme un nouveau lustre en célébrant sur le ton de Pindare la prise de Namur. La magnificence des mots , & l'audace des figures brillent dans cette Ode : l'impétuosité du style , & ce beau désordre

1692.

(p) M. de la Bruïere , Caract. art. 1.

(q) Lettres de MM. Despréaux & Mourgues.

POÉSIE. qui est un effet de l'art , s'y font aussi remarquer.

Je ne dis rien des Lyriques qui vivent encore , ou dont la mémoire est récente : le jugement en appartient au public ; il n'est pas permis de le prévenir ; & ce jugement ne devient invariable qu'après que le temps y a mis , pour ainsi parler , le dernier sceau.

Mais je ne puis m'empêcher de remonter à un célèbre Lyrique Chrétien ; & je ne crains pas d'être désavoué. M. le Maître de Sacy plus Poète que M. Godeau , à l'imitation de Juvenius qu'il avoit souvent entre les mains , donne à nos Myſteres [r] un agrément toujours nouveau , qui les fait respecter ſans affoiblir leur majesté.

Pour en venir aux étrangers , les Odes de Cowley [s] ſont regardées comme les plus belles qui aient été écrites en Anglois.

Le *Charakeest* , ou le livre des Cantiques , donne à qui entend bien la langue Arménienne , une juſte idée de l'ancienne poéſie lyrique de ces provinces ;

(r) Dans la Traduction en vers françois des Hymnes de l'Eglise.

(s) Il vivoit ſous Charles II.

& cette poésie étoit touchante & sublime, avant que les Arabes dans le septieme **POÉSIE** siècle de notre Ere, en eussent altéré la beauté. Ceux qui voudront se contenter d'une legere ébauche de cette poésie, trouveront à se satisfaire dans la version Françoisé que M. Villefroï a faite de quelques Cantiques Arméniens tirés de ce Recueil.

Le Pere du Halde dans sa Description de l'Empire de la Chine, nous a donné la traduction de plusieurs Odes Chinoises à la louange de la vertu, & des hommes illustres : le style en est concis & figuré. L'Ode *sur la perte du genre humain* est remarquable par le dogme du péché originel, qui y est exprimé assez clairement.

La poésie veut plaire & instruire [t] ; c'est pour plaire qu'elle emprunte ce que la nature a de plus riant ; qu'elle pare sa diction du nombre & de l'harmonie ; qu'elle emploie le merveilleux & le pathétique. Pour instruire, la poésie nous propose de grandes vertus, & de grands vices : ces exemples menagés avec art, nous portent à aimer les unes,

(1) Horat. de Arte Poëtica, v. 333. 334.

POESIE. & à fuir les autres : c'est le but où elle vise ; & pour y parvenir , elle se sert de l'imitation : tantôt elle met devant les yeux l'action qu'elle peint , ce qui est le propre du *Drame* ; tantôt elle se contente de la narrer , ce qui appartient à l'*Epopée*. Dans celle-ci l'action doit être illustre , & toutes les autres actions doivent s'y rapporter d'une manière , sinon nécessaire , du moins vraisemblable.

POÈME EPIQUE.

Les Grecs. **L**E Poème Epique nous vient des Grecs , & Homere en est le pere ; esprit original , & propre à former les autres [v] , son *Iliade* est la plus belle production de l'esprit humain [x]. On y admire l'ordonnance du dessein , la noblesse des expressions , les mouvements tendres & passionnés des sentiments [y] : étendu & serré , grave &

(v) *Fons ingeniorum. Plin. Hist. lib. 17. cap. 5.*

(x) *Pretiosissimum humani animi opus. Plin. lib. 7. cap. 29.*

(y) C'est le jugement de Denis d'Halicarnasse.

agréable

agréable , ce Poëte traite les grandes choses avec sublimité , & les petites avec beaucoup de pureté & de justesse [z] : mais après avoir fait une vive peinture des défordres que la colere d'Achille excita dans le Camp des Grecs , il nous représente dans l'Odyssée un homme sage , toujours en bute à de nouveaux dangers , toujours au dessus de sa mauvaise fortune , & dans la personne d'Ulysse , il nous apprend ce que peuvent la prudence & la vertu [a].

POESIE

Environ six vingt ans après Homere , Hesiodé se rendit célèbre par l'agrément de son esprit & par la douceur de ses vers [b]. Je ne fais si sa Théogonie , ou , Généalogie des Dieux est un véritable Poëme Epique : elle n'a rien de grand que son sujet : c'est une espece de Poëme sans art , sans invention , & sans autre agrément que celui qui peut convenir au genre d'écrire médiocre ; car en ce genre-là Hesiodé tenoit le premier rang (c).

Les Poëtes qu'on voit dans les siècles

(z) *Quintil. Inst. Orat. lib. 10. cap. 1.*

(a) *Horat. lib. 1. Ep. 2. init.*

(b) *Vell. Paterc. Histor. lib. 1. cap. 7.*

(c) *Datur ei palma in medio dicendi genere.*
Quintil. l. 1. c. 5.

Tom. I.

G

POÉSIE. ~~suivants~~ [d] ont un caractère bas & grossier ; leur style est froid & languissant ; & ils ne connoissent ni la régularité du dessein, ni la bonté des mœurs, ni la noblesse des sentiments, ni la beauté de la diction. J'en excepte le jeune Musée : Casaubon le place dans le quatrième siècle : son petit poëme sur l'histoire d'Héro & de Leandre , au jugement d'un savant Académicien [e], est écrit avec une grande exactitude, & a beaucoup de délicatesse ; le style en est pur, & les expressions toujours choisies : le vrai mérite de cette pièce est une douceur pleine d'élégance , qui ne se dément point.

Les Latins. Comme les Grecs n'ont qu'un Homère , les Latins n'ont qu'un Virgile. Le même siècle vit naître & mourir la réputation d'Ennius. Quand nous lisons (f) que le premier Africain voulut avoir un tombeau commun avec ce Poëte, souvenons-nous que ce Capitaine donna plus à l'amitié , qu'au mérite.

(d) Coluthus , Tryphiodore , Apollonius de Rhodes , &c.

(e) M. de la Nauze , Remarques sur l'histoire d'Héro , &c.

(f) *Liv. Decad. 4. lib. 8.*

Lucrece vint ensuite : son ouvrage est moins un poëme héroïque , qu'un système de la nature. On loue le génie de l'auteur ; on admire sa hardiesse à peindre des objets pour lesquels le pinceau de la poésie ne paroïssoit point fait [g] ; mais le livre est peu lu. Lucrece n'a pas l'art de plaire , & les hommes ne cherchent que le plaisir. Il a prétendu instruire : mais c'est dans l'excellent poëme qu'un grand Cardinal (h) a fait pour réfuter Lucrece , qu'on aura une instruction plus saine sur cette matiere. Lucrece n'est guere lu que des libertins , parce que sa doctrine est parfaitement conforme à la corruption de leur cœur : mais , mettant à l'écart le Philosophe , si l'on vient au Poëte , on ne peut nier , selon M. Racine , (Discours sur les Poëmes Didact. tom. 12. Mém. Acad. B. L.) que le génie poétique avec lequel il étoit né , n'éclate en plusieurs endroits de son Poëme. Son prologue est admirable ; la description de la peste est vive & animée ; l'exorde du second livre a beaucoup d'é-

(g) M. l'Abbé du Bos , Réflex. Critiq. sur la Poésie , &c.

(h) M. le Cardinal de Polignac.

G 2



POÉSIE.

lévation ; & malgré la fatigante uniformité de son style, Lucrece est quelquefois emporté par une espèce d'enthousiasme , surtout dans cette Prosepopée , où la nature reproche aux hommes la foiblesse qu'ils ont de craindre la mort.

Nous ne trouverons que dans l'Enéïde le poëme épique , & dans Virgile le seul imitateur d'Homere que l'on puisse comparer avec son original. S'il n'a pas toutes les beautés de son modele , il en a d'autres qui lui sont particulieres. Homere , dit un ancien (i), a plus de génie , Virgile a plus d'art : celui-là est plus sublime, celui-ci est plus exact ; l'un s'éleve avec plus de force , l'autre à la vérité , prend son vol moins haut , mais il est plus soutenu , il ne tombe jamais ; on reproche à Virgile quelques négligences qu'une bonne révision , s'il avoit eu le temps de la faire , auroit bien-tôt fait disparoître : son cinquieme livre est le plus parfait de tous , au jugement de quelques-uns (k) ; aussi est-il extrêmement travaillé. Homere peint

(i) *Quintil. Inst. Orat. lib. 10. cap. 1.*

(k) *Montagne , Essais , liv. 2. ch. 10.*

d'après nature : le héros de Virgile est un héros fait à plaisir ; ce n'est point POÉSIE. Enée, c'est Auguste, dont le portrait est orné des plus beaux traits de ceux d'Achille & d'Ulysse. Homere suit exactement la vérité de l'Histoire ; en cela Virgile lui est inférieur : l'arrivée d'Enée en Italie, qui est le fondement de tout le Poème, est contraire aux anciennes traditions, l'épisode de Didon est visiblement fabuleux : trois siècles séparent Didon d'Enée : il est vrai qu'on n'exige pas d'un Poète l'asservissement scrupuleux à l'ordre des temps qu'on exige d'un Historien, & l'on admire avec raison l'art de Virgile, qui pour intéresser les Romains à sa poésie, y fait entrer la haine implacable de Carthage & de Rome, & en cherche ingénieusement la cause dans l'origine la plus reculée de ces villes rivales.

Sous le regne d'Auguste, Pollion, Varius, & Corneille Severe, dont Quintilien loue le génie & le goût, s'attachèrent au genre épique : l'Empereur Auguste ne dédaigna pas de s'y appliquer (1) : si leurs Poèmes valaient l'E-

(1) Il fit un Poème intitulé, *la Sicile*.

POÉSIE.

neïde , seroient-ils ensevelis dans l'oubli ? Ovide leur contemporain a l'esprit vif , l'imagination belle ; il ne manque ni de naturel , ni de génie , & l'expression semble courir au-devant de sa pensée ; mais il est bien jeune dans ses Métamorphoses , il fait quelquefois des fautes contre le jugement : c'est la cause de ses écarts. Il est vrai que l'exil du Poète l'empêcha de mettre son ouvrage dans sa perfection , & de lui donner le fini dont il étoit capable. Accablé de douleur d'être obligé de s'éloigner de la Cour , & de l'objet de sa passion , il abandonna ses Métamorphoses. S'il eût eu à Tomes l'esprit assez libre pour y mettre la dernière main , la maturité de l'âge eût sans doute corrigé ces endroits foibles , ces morceaux négligés , & une partie des défauts que l'on reproche au Poète. Mais quel nom peut-on donner à ce Poème ? Seroit-ce un Poème épique ? Ce genre de poésie a des bornes , & Ovide parcourt tous les siècles qui s'étoient écoulés depuis le commencement du monde jusqu'à la mort de Jules César. Ce n'est pas non plus un Poème historique : c'est plutôt une ingénieuse compilation de toutes

les Fables dont l'invention étoit due aux Poètes qui l'avoient précédé, l'ornement & la tissure à Ovide. Le nom de Poëme didactique convient encore moins à cet ouvrage. C'est une peinture que la pudeur désavoue, des amours des Dieux & des hommes, & des effets de cette passion exposés d'une manière très-propre à corrompre les mœurs. Cependant en prenant la sage précaution de rejeter ces portraits licencieux, on peut rendre utile ce Poëme. Ovide est uni dans les narrations, pathétique, tendre & touchant dans les monologues, élevé dans les harangues. Il fait dans des tableaux ressemblants faire disparaître la ressemblance par je ne sais quelles nuances qui les distinguent les uns des autres; il présente toujours de nouvelles images, des beautés singulieres. (M. l'Abbé Banier, Préf. Métam.) A cette variété de matieres ajoutez leur liaison & l'art incomparable du Poëte pour s'approcher d'événements en événements jusques à son temps & au commencement du regne d'Auguste.

Avec ces grandes qualités, Ovide gâta le goût des Romains. Ce Poëte avoit de l'esprit infiniment, & il le pro-

POÉSIE. digua dans ses écrits; il donna le ton à son siècle. Ainsi la belle nature fut négligée: on courut après le brillant; non content de ce qui plaît aux yeux, on chercha ce qui les éblouit.

Lucain, qui vivoit sous Néron, contribua encore plus à la décadence du goût, il chercha le grand au-delà des bornes; s'il trouve quelquefois le sublime, il se jette le plus souvent dans l'enflure; il se guinde, il s'évapore, il outre ses peintures, & par une affectation puérile, il se perd dans de longues dissertations sur les choses naturelles. Au surplus, je serois assez du sentiment de Montagne (m); je n'aime-rois Lucain que pour la vérité de ses jugements; je préférerois l'Historien au Poëte.

Petrone plein de feu & d'enthousiasme, & dégoûté de la narration peu poétique, & trop unie de Lucain, oppose Pharsale à Pharsale. Mais le poëme du premier sur la guerre civile entre César & Pompée n'est nullement dans le goût de l'Épopée. C'est plutôt une prédiction des malheurs qui menaçoient

(m) Essais, liv. 2, ch. 10.

la République dans les derniers temps. C'est un pur caprice , & en ce genre-là cette piece ne manque pas d'agréments ; les Episodes fabuleux , ménagés & maniés avec beaucoup d'art, y jettent beaucoup de poésie : mais l'élocution souvent peu châtiée , tient quelquefois un peu trop du Rhéteur (n). L'opinion commune met Petrone sous le regne de Néron : Henry & Adrien Valois le font vivre sous l'Empire d'Antonin.

A mesure qu'on s'éloigne du siècle d'Auguste , on voit la poésie se corrompre. Valerius Flaccus dans ses argonautes est au-dessous du médiocre : il est froid & languissant. Stace n'est jamais dans son bon sens : ses deux poèmes , la Thebaïde & l'Achilleïde ont je ne fais quoi d'irrégulier & de monstrueux , il met l'essentiel de l'Epopée dans la pompe des paroles. Silius Italicus plus réglé dans ses idées , plus correct dans son ordonnance , traite en vers la seconde guerre Punique avec beaucoup d'art , & peu de génie (o), sa diction n'a rien de noble : ces trois Poètes

(n) M. Bouhier , Préf. de sa Traduct. en vers françois de ce poème.

(o) *Plin. liv. 3. Epist. 7.*

POÉSIE. fleurirent sous le regne de Domitien. Ausone & Claudien, qui parurent du temps de Valens & d'Honorius, ne purent vaincre la grossièreté de leur siècle. La *Masele* du premier, mérite toutefois quelque louange; le second n'est point assez soutenu; il se laisse aller à ses saillies; il n'a nul goût pour le tour des vers, qui retombent sans cesse dans la même cadence. Vers le même temps, l'illustre Proba Falconia, mere de deux Consuls, fit un assez mauvais usage de son esprit & de sa mémoire, en joignant ensemble plusieurs hemistiches de Virgile: de cet assemblage bizarre, il en résulta un Centon sur l'histoire du vieux & du nouveau Testament.

Les Italiens Cette sorte de poëme trouva des imitateurs dans le seizieme siècle. Les Italiens s'y appliquèrent, & Lelio Capiluppi y excella; on recevoit alors indistinctement tout ce qui étoit marqué au coin de l'antiquité; on vouloit suivre les Anciens. Le Dante avoit ouvert la carrière deux cents ans auparavant; son Poëme qu'on regarda d'abord comme une Comédie, passa ensuite pour un poëme épique (p): l'air mystérieux qui

(p) Voyez la poétique de Castelvetro.

y regne , fait qu'on a bien de la peine à en pénétrer le sens. Il fut suivi du Boyardo. Mathieu - Marie Boyardo , Comte de Scandiano , n'est guere connu que par son poëme de Roland amoureux , divisé en trois livres & augmenté de trois autres par Nicolo de gli Agostini. Dans ce poëme , copie de l'Iliade , le siege de Paris prend la place du siege de Troyes : Angelique d'Hélène , & les Nécromantiens jouent les rolles des Divinités d'Homere. Si ce Poëte n'est pas sans défauts , il a du moins le mérite d'avoir donné à l'Arioste l'idée de son Roland furieux , & de pouvoir être regardé comme le guide & le modele de ce Poëte célèbre. Le Roland du dernier est moins un Poëme Epique , qu'un poëme de chevalerie. C'est un tissu de fables , un amas d'extravagances. L'Arioste doit l'admiration qu'il s'est attirée , non à la constitution du poëme , mais à la pureté & à l'élégance du style , à l'heureux choix des termes , à un tour fin & naïf , à des sentimens délicats & naturels , & à une infinité d'endroits où le Poëte , s'élève jusqu'à la poésie la plus sublime.

Les ténèbres se dissipent ; & le poëme Héroïque paroît avec plus de bienfaisance.

POESIE.

POESIE. Sous le Pontificat de Leon X. & de Clement VII. le Trissin montra le premier qu'il savoit les regles. Dans son *Italie aétivrée*, on entrevoit une espece d'imitation de l'Iliade d'Homere. Cette imitation ne lui est pas avantageuse. Le Trissin, au jugement de M. de Voltaire (1), a tout pris du Poëte Grec hors le génie. Il s'appuie sur Homere pour marcher, & tombe en voulant le suivre : il le copie dans le détail des descriptions : mais il laisse ignorer à ses lecteurs les caracteres de ses Héros. Il est néanmoins fort louable d'être réservé sur les enchantements, qui faisoient de son temps tout le merveilleux des poëmes héroïques, & de se refuser aux jeux de mots & aux pointes si chéries des autres Poëtes.

Le Tasse qui vint après, passa de bien loin le Trissin, quoiqu'il semble qu'il ait pris de lui le plan de sa *Jérusalem*; c'est le plus bel ouvrage qui soit sorti de l'Italie : le dessein en est admirable; l'ordonnance de la fable est tout-à-fait réguliere; malheureusement l'exécution ne répond pas toujours au projet: le Tasse veut avoir de l'esprit : la plupart de ses pensées sont

(1) Essais sur la poésie épique.

fardées : il copie les mœurs de son siècle , ~~_____~~
 & fait ses héros trop galants ; il oublie **POÉSIE.**
 la dignité de son sujet ; il charge ses descriptions d'ornemens superflus ; les plus fortes passions dégénèrent souvent en images fleuries , & en tours affectés ; dans ce poëme le brillant domine , rarement y apperçoit-on la vérité.

Le Tasse passa le Trissin , mais il demeura au dessous de l'Arioste. C'est le sentiment de la plupart des Italiens ; c'est la décision de l'Académie de la Crusca. Le Tasse ne laisse pas d'avoir ses partisans. Camille Peregrini , M. Fontanini , le Marquis d'Orsi , zélés pour sa gloire , ont entrepris sa défense ; mais ils ont peut-être trop suivi le goût de leur Nation. Ceux qui ont jugé de ce Poëte avec moins de partialité (2) reconnoissent en lui un génie sublime , étendu , heureusement né à la poésie & à la grande poésie. Il est vrai qu'ils prétendent que le bon sens ne domine pas toujours dans ses ouvrages. Ils trouvent bien du superflus dans ses descriptions & dans ses ornemens : La peinture des

(2) M. Despréaux cité par l'Abbé d'Olivet , continuat. de l'Histoire de l'Acad. vie de Leclerc.

POÉSIE. passions les plus fortes dégénere souvent à leur avis, en traits d'esprit qui font cesser le pathétique; le clinquant est partout trop mêlé avec l'or. Et pour ne rien dissimuler, la *Jérusalem* n'est qu'un amas d'Epigrammes (3); le Tasse y mit la main dès l'âge de vingt-deux ans, après avoir publié dans sa dix-huitième année le *Renaud amoureux* (4) fruit de son talent pour la Poésie & de la lecture des Romans.

L'Adonis du Cavalier Marin est fort inférieur à la *Jérusalem* du Tasse. C'est un ouvrage où le caprice a plus de part que la raison. On ne peut louer dans ce poème qu'une versification facile, & quantité de beaux vers noyés dans une infinité de médiocres; ses bizarreries & ses idées singulières déplairont à toutes les personnes sensées.

Elles trouveront plus de satisfaction dans la *Secchia Rapita*, ou le sceau enlevé, poème héroï-comique d'Alexandre Tassoni (5). Le sujet de ce Poème est un

(3) Perroniana.

(4) Le Tasse naquit en 1544, & mourut en 1595.

(5) Il étoit de Modene, & mourut l'an 1635.

événement historique , mais déguisé par le Poëte (6). Les deux caractères du sérieux & du burlesque y sont bien soutenus ; les peintures y sont vives , animées & vraies , mais méconnoissables pour ceux qui ne sont pas instruits des affaires d'Italie de ce temps-là.

Tous ces Poëtes ont écrit en Italien , & ceux qui suivent , en Latin. Fracastor qui avoit si bien réussi dans sa *Siphilis* , ouvrage dans le goût des Géorgiques de Virgile , ne put se soutenir dans son poëme de *Joseph*. Sannazar le surpassa ; mais il montra peu de jugement , en introduisant dans un sujet saint (q) toutes les Divinités du paganisme. La *Christiade* de Vida n'est point exempte de ce défaut ; ce dernier narre bien ; son style qui plait infiniment par sa pureté , n'est , ainsi qu'on l'a remarqué (r) , qu'une parodie continuelle de Virgile. Grotius & Heinsius sont trop savants : une grande littérature éteint bien souvent le feu poétique , & empêche de s'exprimer délicatement

(6) La guerre entre ceux de Modene & de Boulogne sous l'Empereur Frédéric II.

(q) *De partu Virginis*.

(r) Teissier , addit. aux Eloges tirés de l'Hist. de M. de Thou sur l'année 1566.

POÉSIE.

L'estime des Hollandois pour les poésies de Grotius va à l'excès ; Gevart les nomme divines ; il ajoute que depuis Claudien, on n'a point si bien écrit en vers, soit que l'on considère la matière de ces poésies, soit qu'on en examine le style & les expressions [1] : mais le goût françois est bien différent du goût hollandois , & il est d'ailleurs difficile que le même homme soit un grand Politique , un bon Historien & un excellent Poète.

Les Espagnols.

Venons aux Espagnols : Lopé de Vega est leur Homere ; il avoit beaucoup d'élevation & d'étendue d'esprit ; mais démesuré dans ses idées , hyperbolique dans ses expressions , outré dans ses caractères ; il se trouva peu propre à peindre la nature qui aime tant la simplicité.

Assurément le surnom de second Homere n'est pas dû à Lopé. Le Poète grec a fait l'Iliade & l'Odyssée , modèles de l'Épopée : le Poète Espagnol n'a rien écrit en ce genre ; car l'*Arcadie* est plutôt une pastorale qu'un poème épique. Avant Lopé, Jean Boscan & Garcilasso de la Vega

(1) *Clar. Viror. Epistola à Musæo Joannis Brant.*

furent

furent les premiers bons Poètes de cette Nation.

POÉSIE.

L'obscurité du Camoëns fait une partie de son mérite : les Portugais l'admirent d'autant plus , qu'ils l'entendent moins ; il a bien exprimé la fierté de sa nation. La *Lusiade* (s) a ses beautés : elle a aussi ses défauts. Rien de nouveau, rien de régulier dans l'ordonnance de ce poëme [t], quoique très-simple , & peu rempli d'événements. Mais l'histoire tragique d'Inés de Castro est un morceau fort intéressant , & d'une beauté singulière. La description du Géant Adamastor , le Gardien du Cap des Tourmentes , est une peinture des plus poétiques que l'imagination puisse se former ; l'idée en est touchée avec une force qui saisit & élève l'esprit. La manière dont le calme succède à une violente tempête seroit traitée avec plus de bienfaisance , si le Poëte ne mêloit mal à propos le secours de Venus avec celui du vrai Dieu. En un mot , l'agrément des détails , la variété des recits , la noblesse des senti-

Chant 3.

Chant 4.

Chant 8.

(s) Poëme sur la découverte des Indes Orientales , divisé en dix chants.

(t) M. de Voltaire , *Essai sur la poésie épique*.

Tome I.

H

~~ments~~ **POESIE.** ments peuvent faire excuser les nuages peut-être affectés dont le Camoëns enveloppe souvent son style [u].

Don Joseph de Conto Pestana [x] plus clair dans ses expressions , a donné dans sa *Quiterie la Sainte* un des meilleurs poèmes que le Portugal ait produit.

Notre Langue rejette également les *Concetti* des Italiens , & les imaginations monstrueuses des Espagnols : cependant le poème épique a toujours été l'écueil de nos Poètes. Je n'oserois donner ce nom au Roman de la Rose, commencé sous le regne de S. Louis par Guillaume de Lorris , & fini dans le quatorzieme siecle par Jean de Méun , dit Clopinel. Ce n'est ni un Roman ni un Poème , quoiqu'il participe à l'un & à l'autre de ces deux genres. On y voit une versification aisée , une imagination belle , & sagement variée , mais un libertinage de style , qui en rend la lecture dangereuse , & une espece de monotonie , qui la rend quelquefois ennuyeuse. Au surplus , des traits de morale assez délicats sont mêlés dans cet ouvrage avec

(u) Vie du Camoëns par M. de Peron de Castra.

(x) Mort à Lisbonne en 1735.

des traits satyriques, vifs, enjoués, & souvent très-piquants (y).

POÉSIE.

Les François.

La *Franciade* de Ronfard nuit à sa réputation. Outre l'impropriété des termes, le style en est dur & sec. D'ailleurs ce Poète composa cette piece en vers communs, se persuadant fausement qu'ils sentent moins la prose que les alexandrins : mais l'oreille le condamne, dit un excellent Grammairien (z), & l'expérience nous apprend que les quatre premières syllabes du vers commun se rencontrent plus souvent dans la prose que les six premières syllabes du vers alexandrin. Le premier de ces défauts de Ronfard lui est commun avec du Bartas : sa dureté de style a passé long-temps après dans la *Pucelle* de Chapelain : cet ouvrage seroit parfait, au jugement de M. Huet, si l'exakte observation des regles pouvoit tenir lieu de génie dans la composition du Poëme héroïque. 1656.

Le *Clovis* de Desmarets excellent pour la constitution du sujet, & pour les

(y) C'est le jugement du nouvel éditeur de cette piece.

(z) Vaugelas dans ses Remarques sur la langue françoise.

POÉSIE. mœurs , n'a nuls sentimens qui intéressent , nulles images qui soient naturelles. Le vrai est la base de la poésie , & le vrai ne se trouve point hors de la nature.

M. Pellisson , dans *Eurimédon* (a) , peignit ses propres aventures sous le nom de son héros. Si ce Poème n'est pas sans défaut du côté de la constitution , il renferme en détail de grandes beautés. M. Perrault vint ensuite , & admirateur passionné des modernes , il fit aux anciens une guerre que la prévention fit naître , & que l'entêtement soutint. L'attaque la plus forte fut contre Homere. Ce pere des Poètes étoit en possession du premier rang depuis plusieurs siècles : Floridus Sabinus le lui disputa , & Jules Scaliger trop fidele imitateur de ce hardi critique , donna sans ménagement la supériorité à l'auteur de l'Enéide sur l'auteur de l'Iliade. Le Pere Rapin , Jésuite , ne fut pas plus équitable dans la comparaison qu'il fit de ces deux Poètes , & M. Perrault marchant sur les pas de ces censeurs , alla encore plus loin ; il n'épargna ni Ho-

(a) Poème héroïque en cinq chants , imprimé à Paris en 1735.

mere, ni tout ce qu'il y eut dans l'antiquité d'écrivains célèbres. Ce nouveau Zoile voulut, à quelque prix que ce fût, dégrader ces grands hommes, & les mettre au niveau des Poètes modernes les moins estimables, dans son Poème du *Siecle de Louis le Grand*, & dans ses *Paralleles des anciens & des modernes*. Les anciens trouverent néanmoins de zélés défenseurs. M. Huet fit une belle apologie des Poèmes d'Homere, dans une lettre qu'il adressa à leur adversaire le 18 d'Octobre 1692. M. Racine vengea l'outrage fait à Euripide par l'Auteur des *Paralleles*, dans sa préface sur l'Iphigenie, & M. de la Fontaine, dans une Epître à l'Evêque d'Avranches, rendit aux anciens la vénération qui leur étoit due. On vit ensuite M. l'Abbé Regnier parer avec succès les coups portés à Homere, (Dissertation sur quelques endroits de l'Iliade,) & M. Despréaux justifier Pindare dans ses *Réflexions* sur Longin. Perrault n'eut qu'un seul second qui pût lui faire honneur. M. de Fontenelle prit aussi le parti des modernes contre les anciens, (Digression sur les Modernes). La querelle s'assoupit : mais le calme ne dura pas.

H 3

P **O** **E** **S** **I** **E**. On prit de nouveau les armes, d'abord contre le seul Homere. Ce Poëte eut sous ses drapeaux l'illustre Madame Dacier, suivie d'un grand nombre de sçavants, & il eut en même-temps, sinon pour ennemi, du moins pour rival le célèbre M. de la Motte, soutenu par l'Abbé Terrasson, l'Abbé de Pons, & quelques autres, qui crurent devoir cacher leurs noms. Il y avoit peu de proportion entre les deux partis. La cause de Madame Dacier eut l'avantage; & rien n'auroit manqué à la gloire de cette Dame, si elle avoit imité la douceur, la modération & la politesse de M. de la Motte.

M. de Cambray en publiant son *Télémaque* fit voir qu'on pouvoit tenter d'égalier les anciens; il ne manque à cet excellent ouvrage que la versification, s'il est vrai que la rime soit essentielle à l'Épopée. La fiction en est l'ame: mais il est difficile de l'assortir à nos mœurs, & d'y mettre les bornes que la religion demande. M. de Voltaire les a respectées dans sa *Henriade*, & il a pu avec bienséance unir la discorde avec la politique, introduire S. LOUIS pour protéger HENRI IV.

DES BELLES LETTRES, &c. XIX

& mettre sur la scène le Fanatisme, pour ~~_____~~
 armer Jacques Clément. POÉSIE.

Jamais la poésie ne s'est montrée en notre langue avec plus de parure & de pompe, que dans l'*Aurelia*, ou, l'*Orléans délivré* (b) d'un auteur anonime. La singularité de cet ouvrage est plus dans les détails, & dans le style, que dans le dessein, & dans le fond des choses. Parmi un nombre excessif d'épithètes, d'images, de figures, domine la comparaison si chérie des anciens, mais peu assortie à notre goût (c).

Voici une espèce de poème d'un genre différent, le voyage merveilleux du Prince Fanferedin dans la Romancie, critique moitié ironique & moitié sérieuse des romans. Rien ne seroit plus ingénieux que cet ouvrage, si son auteur, comme on l'a judicieusement observé, avoit suivi la règle établie par les maîtres de l'art (d), que lorsqu'on a commencé par un certain genre d'allégorie, on doit le continuer, & ne pas

(b) Poème en prose poétique divisé en 12 chants.

(c) Journal des Savants, Novembre 1738.

(d) Quintil. Inst. Orat. lib. 8. cap. 5.

POÉSIE. l'interrompre tout d'un coup par une image différente (e).

Romans. Il est évident que les Amadis, & les autres Romans de cette sorte, ne fau- roient entrer dans la classe des Poèmes épiques: le merveilleux n'y manque pas; mais leurs fictions sont sans vraisemblan- ce. D'ailleurs il seroit malaisé d'y trou- ver ce que l'on peut appeller *poésie de style*: c'est pourtant ce qui constitue tout poème, même en prose, & qui en est comme l'ame.

Le génie des Anglois est propre à l'Épopée: Milton (f) est leur Homere, & *le Paradis perdu* leur Iliade. L'idée de ce poème est neuve: un air impé- rieux y regne: on y trouve beaucoup d'invention, de force, d'harmonie & de cadence, & une imitation heureuse des meilleurs Poètes Grecs, Romains, & Italiens. Quoique ce poème eut cou- te à son auteur neuf années de travail, il fut long-temps négligé en Angle- terre: ce ne fut qu'après la mort de Milton que le Lord Sommers, le Doc- teur Atterbury & ensuite M. Addisson,

(e) Journal des Savants, Juillet 1735.

(f) Il naquit à Londres en 1608, & mou- rut en 1674.

donnerent de la réputation au Poëte & à son ouvrage. En France on fut surpris de trouver une si grande fertilité dans un fonds aussi stérile que celui que Milton avoit choisi ; on admira le brillant des images & la magnificence des ornements ; mais d'un autre côté , on censura avec fondement la singularité des idées , le défaut de naturel & de vraisemblance , la liberté que se donne une imagination peu réglée & la disproportion des images avec la majesté du sujet. Ces images , au jugement du Chevalier de Ramsay , (lettre à M. Racine) sont souvent rampantes ; le plan philosophique du poëme , n'égale pas le génie sublime du Poëte , ni l'ordonnance symétrique l'esprit créateur de Milton. „ Milton (ajoute ce judicieux critique) „ dégrada son ouvrage par les injures „ puériles & insensées qu'il vomit contre „ l'Eglise Romaine , aussi-bien que par le „ plan borné & retréci qu'il donna de la „ Providence & de l'amour universel de „ Dieu pour ses créatures „. Le Paradis perdu fut bien-tôt suivi du Paradis reconquis. Dans ce second Poëme on ne voit pas , à la vérité , ce merveilleux outré qui domine dans le premier &

POÉSIE.

POESIE. que la raison désavoue ; mais on ne trouve aucun rapport entre le titre du Poème & le sujet. Le titre annonce la conquête du Paradis , & on ne voit dans tout l'ouvrage que les tentations de Jesus-Christ au désert , sans aucune liaison de ces tentations avec cette conquête. Ces Poèmes ne nous sont connus que par les traductions de M. Dupré de Saint-Maur , & du Pere de Mareuil , Jésuite. Nul Poème épique ne succéda en Angleterre à ceux de Milton. C'est sans fondement que les Anglois donnent ce nom au Leonidas de M. Glover , piece qui , selon M. Prevot (1) , n'est qu'une relation en vers de l'entreprise des Perses , & de la vigoureuse résistance des Grecs au Pas des Thermopyles (2).

Garth dans son *Dispensary* [g] se proposa un modele moins noble , mais peut-être plus difficile à imiter , du moins plus convenable à sa profession ; car il étoit Médecin ; & son ouvrage a pour objet une bataille des Médecins

{ 1 } Pour & Contre , tom. 13.

{ 2 } M. Goujet *ubi supra*.

{ g } Petit Poème en six chants dans le goût du Lutrin de Despréaux.

& des Apoticaire; & dans un tel combat il est aisé de deviner de quel côté POESIE
est la victoire.

M. Pope dans ses œuvres poétiques est harmonieux, délicat, nerveux, profond. L'élevation de l'esprit n'exclut pas en lui la justesse du discernement, & la solidité du bon sens. Génie supérieur, il ne s'affranchit jamais des règles communes. Les deux ouvrages de M. Pope les plus considérables sont deux Poèmes didactiques, intitulés : *Essai sur la Critique & Essai sur l'Homme*. Dans le premier le Poète donne des règles pour l'examen des ouvrages d'esprit & pour leur composition. Dans le second le Poète, selon M. l'Abbé du Resnel, établit des principes propres à nous porter à la pratique de nos devoirs par rapport à Dieu & par rapport à nous-mêmes. Mais comme ces principes sont tirés d'une métaphysique subtile, assortie au génie anglois, plusieurs ont cru que l'essai sur l'homme contenoit un système qui avoit quelque chose de dur, & même de contraire aux idées que la religion nous donne. Les défenseurs de Pope furent réduits à convenir que l'on abusoit de son système, en soutenant

POESIE. néanmoins qu'on l'entendoit mal , & M. de Ramfay dans sa lettre à M. Racine en donna , en peu de mots , une explication lumineuse & conforme à la religion , qu'il assura que l'auteur ne défavoueroit pas. Du reste , quoique l'essai sur l'homme soit divisé en quatre Epîtres , il ne laisse pas d'être un poème régulier , dont les parties parfaitement liées forment un seul tout.

Enfin Mme. Elizabeth Rowe de From s'est élevée au-dessus de son sexe dans *l'Histoire de Joseph* , poème (h) peu connu en France , mais fort prisé en Angleterre.

POEME DRAMATIQUE.

NOUS avons vu que l'Epopée raconte , & que le Drame agit. Mais l'action du Drame est ou illustre , ou commune ; ses personnages sont ou des Princes , ou des Bourgeois ; & c'est ce qui fait les deux genres du poème Dramatique , la tragédie , & la Comédie.

(h) Poème en huit livres , imprimé à Londres en 1736.

L'une & l'autre se servit du vers iambe ~~=====~~
 si propre pour le Dialogue. L'une & POESIE
 l'autre tira son origine de la Grece.

TRAGÉDIE.

LA Tragédie ne fut d'abord qu'un simple chœur qui chantoit en Les Grecs
 dansant, les louanges de Bacchus. Thespis [i] promena par les Bourgs de l'Attique dans un tombereau cette troupe barbouillée de lie. Il jeta dans le Chœur un personnage, qui pour le délasser récitait une aventure de quelque Héros. C'est ce récit qui dans la suite fit inventer les sujets des Tragédies.

Eschyle (k) donna à ses Acteurs des brodequins & un masque plus honnête : il les fit monter sur un Théâtre, & leur fit jouer des rôles plus grands & plus nobles (l).

Sophocle (m) & Euripide (n) aug-

(i) Il vivoit du temps de Solon & de Pisistrate.

(k) Il naquit la première année de la 60. Olympiade.

(l) *Horat. de Arte Poëtica.*

(m) Né la seconde année de la 71. Olympiade.

(n) La première de la 75.

POÉSIE. menterent la pompe ; perfectionnerent le poëme , furent intéresser le Chœur dans toute l'action (o).

On peut renfermer la Tragédie Greque dans les cinquante années qui suivirent l'expédition de Xerxés. C'est l'époque des beaux arts de la Grece. Les sciences & les arts y furent portés au plus haut degré de perfection : avant & après ce n'est que mauvais goût , ou ignorance. N'en cherchons pas d'autre cause que dans l'émulation qu'allumoient parmi les beaux esprits , & les artisans habiles , les distinctions & les récompenses qui leur étoient proposées. Je le remarque particulièrement pour la Tragédie. Cimon ayant reporté les os de Thésée , les Athéniens établirent à cette occasion un combat littéraire entre les Poëtes tragiques ; au lieu du bouc qui étoit anciennement le prix du meilleur chantre le vainqueur reçut une récompense honorable au milieu des applaudissements de toute l'assemblée. La couronne fut souvent adjudgée à Eschyle qui faisoit l'honneur de la Scene.

Sophocle encore tout jeune entra dans

(o) Despréaux , Art poétique , chant. 3.

la lice, & ayant donné sa première pièce, POÉSIE.
il l'emporta sur son concurrent au jugement de Cimon ; ainsi ce nouveau Tragique s'empara du Théâtre, ou plutot il le partagea avec Euripide ; car Eschyle l'avoit abandonné, & accablé de douleur il s'étoit retiré en Sicile. Arrêtons-nous un peu sur ces trois Poètes, & examinons leurs différents caractères.

Eschyle a de l'élévation, & des idées tout-à-fait nobles ; mais dans ses Poèmes l'enflure prend souvent la place de la grandeur. Il n'a point d'ordre ¶ : ses images sont marquées par de trop grands traits, ses fictions sont prodigieuses, ses personnages monstrueux : la représentation de ses *Euménides* étoit si affreuse, que l'effroi qu'elle causa fit mourir des enfants, & fit blesser des femmes enceintes (p). Du reste, on ne sauroit douter qu'Eschyle, qui le premier des Grecs donna une forme régulière à la Tragédie : n'ait pris d'Homere l'idée de ce poème, puisqu'il convenoit lui-

¶ Aristoph. nuées, Act. 5. Sc. 2.

Quintil. lib. 10. cap. 1.

Longin, Subl. ch. 13.

(p) M. Boindin, Dissert. sur les Masques des anciens, tome IV. des Mémoires de l'Académie des Belles Lettres.

POESIE. même que toutes les pieces n'étoient que des reliefs des festins étalés dans l'Iliade & dans l'Odissee.

Euripide excelle à exprimer l'amour, & la fureur : il est tendre, passionné & pathétique. Son Andromaque fit une si forte impression sur les Abdérides, qu'ils furent tous atteints d'une espece de folie, causée par le trouble que la représentation de cette piece avoit jeté dans leur imagination [q] : quoique Euripide, dit Longin [r], ne soit pas naturellement porté au grand, il ne laisse pas d'être élevé quand le sujet le demande, & il est heureux à donner aux pensées les plus communes, ce tour d'expression qui les rend sublimes [s]. Du reste, la morale de ce Poëte est fort belle : il l'a-voit probablement puisée dans les entretiens de Socrate son intime ami. De-là cette fermeté d'ame, qui dans une Tragédie intitulée *Palamede* lui fit reprocher aux Athéniens le crime qu'ils avoient commis en condamnant légèrement le plus homme de bien qui fût alors : car Palamede, ainsi que Socrate,

{q} *Lucianus de rat. scrib. Hist.*

{r} *Loc. cit.*

{s} Longin, *Subl.* ch. 32.

avoit

avoit été accablé par une noire calomnie.

POÉSIE.

Sophocle peint les choses avec les couleurs qui leur sont propres ; nul n'a mieux fait jouer ces deux grands ressorts du Poëme Tragique , la terreur & la pitié : c'est par là que l'Œdipe est le modele le plus achevé [t] , & la piece la plus réguliere de toute l'Antiquité dans le genre dramatique : en général le vrai caractère de Sophocle consiste à représenter l'homme tel qu'il devoit être , en le peignant ce qu'il est ; & à embellir tous ses portraits en conservant les mœurs qu'il a voulu donner à ses personnages.

Tous ces Poëtes ne se contentoient pas de plaire ; ils cherchoient à instruire. Dans cette vue ils n'employoient les passions que pour les guérir ; l'épouvante qu'ils jetoient dans les esprits , les larmes qu'ils faisoient répandre n'avoient pour but que de prémunir les spectateurs contre les vaines frayeurs & contre les sottes passions. Ce poëme tomba ensuite chez les Grecs , & tous ceux qui parurent sur la Scene , comme Ly-

(t) Poétique d'Aristote , ch. 15.

Tom. I.

~~Les Romains~~ cophron & Sositée, ne purent soutenir la dignité du Cothurne.

POÉSIE.

Les Romains.

Les Romains connurent assez tard la Tragédie ; après les guerres Puniquees ils se mirent à lire Eschyle & Sophocle ; & ils essayèrent de les imiter. Livius Andronicus ; Accius ; & Pacuve furent les premiers Poètes Tragiques que l'on vit à Rome. Horace [v] ne donne à Livius que la gloire de l'invention , & il reconnoît que Pacuve est le plus docte de ces Poètes , & Accius le plus sublime. Le goût que les Romains prirent pour la Comédie fit négliger la Tragédie pendant quelque temps : mais il fallut y revenir , & les plus grands Seigneurs ne dédaignèrent pas ce genre d'écrire ; les anciens Grammairiens (x) ont conservé les noms du Thyeste de Gracchus , de l'Alcméon de Catulle , de l'Adrasle de César , de l'Ajax d'Auguste , de l'Octavie de Mécénas , de la Médée d'Ovide. Toutes ces tragédies se sont perdues ; & probablement il n'y a pas lieu de les regretter : le caractère d'Asinius peut nous dévoiler le caractère de ces Poètes. Asinius , dit un Ancien (y) , qui a vu la fin

(v) *Lib. 2. Epist. 1.*

(x) Censorin , Festus , Priscien , &c.

(y) *Dialog. de O. atoribus*

d'Auguste, paroît s'être formé sur Accius & Pacuve dans ses tragédies ; tant il est sec & décharné. Le Caton & le Thyeste de Maternus, qui vivoit sous Vespasien, ne nous sont connus que par le Dialogue sur les Orateurs. Quintilien se contente de donner le titre de Prince des Poètes Tragiques à Pomponius Secundus. Mais nous avons les pieces de Sénèque, soit que nous les tenions de Sénèque le pere, comme quelques-uns le prétendent, ou du Philosophe, suivant l'opinion commune. Quoiqu'il en soit, si les Savants ne sont pas d'accord sur l'Auteur de ces pieces, ils y trouvent tous des endroits pleins de feu & de vivacité ; où l'on cherche souvent le bon sens, & où manque la justesse ; & ils conviennent que Sénèque parleroit bien, s'il parloit naturellement. Long-temps après ce Tragique, & sous l'empire de Constance, un Egyptien nommé Andronicus travailloit pour le Théâtre.

Les Jeux Scéniques faisant partie du culte des faux Dieux, ces Spectacles cessèrent après l'abolition du Paganisme. Dans la suite, la Religion fit revivre ce que l'horreur pour l'Idolâtrie

POESIE. avoit enseveli dans l'oubli. Les Moines seuls dépositaires de la Littérature , firent des tragédies latines : les Saints furent leurs Héros : ce génie claustral paroît dans quatre Tragédies de S. Nicolas , qui sont dans un manuscrit : les scènes sont divisées en quatrains , & notées en plain-chant , aussi bien que le chœur qui termine chaque pièce. Comme ces quatre représentations ne pouvoient durer que l'espace de deux heures, on croit que ces quatre morceaux détachés étoient des actes différents de la même Tragédie [2]. On ne vit ce Poëme en langue vulgaire qu'à la suite des beaux arts que la barbarie des peuples du Nord avoit fait éclipser pendant plusieurs siècles.

Les Italiens.

Le Trissin fut le premier des Italiens qui composa des pièces dramatique , & sa Sophonisbe qui fut jouée à Rome sous le pontificat de Leon X. combla d'honneur ce Poëte. Il n'eut pour successeurs que le Cynthio de l'Académie des *Affidati* de Pavie , Speron Speroni , & le Tasse. On fait peu de cas des Tragédies du premier : celle du second (2) Mercure de France , Avril 1735 , page 698.

intitulée Canacée a eu ses partisans ; & le Torismond du Tasse est le plus imparfait de ses ouvrages ; au jugement du Tasse même. Quoique le sujet en paroisse tiré de l'Histoire des Goths , dit M. l'Abbé Goujet , (Tome 8. de la Bibl. Franç.) Il est certain qu'il est fabuleux & de l'invention de l'Auteur. Cette Tragédie fut imprimée à Mantoue dès 1577. Dans le temps que le Tasse , dont les malheurs sont fort connus , s'étoit livré à la mélancolie , & c'est peut-être la principale cause de la foiblesse de cette piece. Je ne crois pas que durant le cours du dix-septieme siecle , il ait paru en Italie plus de trente Tragédies , autres que des Opéra. Chaque Nation imprime son caractere au Poëme Tragique ; les Italiens donnent à leurs personnages un air de déclamateurs : mais la *Merope* de M. Maffei annonce la future splendeur du Théâtre Italien [a].

La noble simplicité du Théâtre d'Athenes se retrouve dans cette piece. L'intrigue est naturelle , les scenes animées & ingénieusement liées , le langage no-

(a) Le Pere Marfy , *Templ. Tragædiæ*.

POESIE. ble, les personnages intéressants. Tout y retrace la belle Antiquité. La première édition de la *Merope* est de l'année 1710.

Les Espagnols.

Les Espagnols ne font paroître sur la scène que des cavaliers amoureux : c'est par eux que les héros de l'antiquité ont commencé à jouer le rôle d'amants. Au surplus, le théâtre espagnol seroit plus majestueux, s'il avoit moins de faste (b).

M. l'Abbé Goujet a judicieusement observé que les Espagnols ne font point de Tragédies. Ce n'est pas, dit-il, que plusieurs de leurs ouvrages ne portent ce titre, mais ils ne le méritent point. La *Celestine*, l'ingénieuse *Helene*, & quelques autres ne peuvent passer tout au plus que pour des Romans en Dialogues.

Les Anglois.

Les Anglois par la qualité de leur tempérament aiment les choses atroces, & se plaisent à ensanglanter le Théâtre ; leur langue est très-propre pour le tragique. On ne le doit pas chercher au delà du regne d'Elizabeth. Johnson, qui vivoit alors, a écrit un grand nombre de Tragédies : c'étoit un Auteur laborieux, mais d'une élévation d'esprit

(b) *Olli majestas inerat, si fastus abesset.*
Ibid.

médiocre, Fletcher & Beaumont, qui travailloient ensemble, firent cinquante trois pieces de Théâtre: l'un avoit plus d'esprit, l'autre plus de science, & de jugement: réunissez ces qualités, vous aurez un tragique accompli. Sakespear formé par la seule Nature s'en écarta toutefois par l'inégalité de son caractère. Lorsqu'il est beau, il l'est au suprême degré: mais ces beautés qui ne doivent rien à l'Art, sont bien rares; & de là vient qu'il n'y a pas une seule de ses pieces qui soit supportable. Ce Poète ne connoît ni l'unité de lieu, ni l'unité d'action: il ne met point de bornes à l'étendue de son sujet: il néglige la vraisemblance dans les scènes terribles qu'il étale: il n'a nulle attention à ne faire entrer que des personnages héroïques dans ses Tragédies: & quelles Tragédies encore? Peut-on donner ce nom à un assemblage de bas comique & de traits sublimes, de situations peintes en grand, & d'incidents qui sentent la farce? [Préface du Théâtre Anglois.] Mais connoissant à fond le caractère de sa Nation, il commande aux passions avec empire; & jamais empire ne fut plus absolu: s'il ensanglante la scène, c'est pour réveil-

POESIE. ler des spectateurs , qu'une intrigue suivie auroit engourdi & jeté dans la rêverie. [M. Riccoboni.] Addison plus égal épuisa tous les secrets de l'art : ils brillent dans la fameuse Tragédie de *Caton* de cet illustre Poète.

Le langage des Hollandois est trop grossier pour un poëme , qui demande tant de noblesse. Le gros de la Nation connoît peu les regles , & les Savants qui se sont appliqués à cette sorte de poésie , l'ont fait en latin. Les autres frappés de l'éclat de nos Tragédies, les tournent en leur langue : témoin le *Brutus* de M. de Voltaire, que M. Havercamp a traduit en Hollandois.

Les François.

Etienne Jodelle enrichit le premier notre langue du poëme tragique : il fit deux tragédies , *Cléopâtre* & *Didon*. Après lui , Jean de la Péruse fit plusieurs tragédies qui lui acquirent beaucoup de gloire ; & Robert Garnier les surpassa tous deux : voilà le premier âge , & comme l'enfance du Drame françois : quelques Poètes qui vinrent ensuite , furent , pour ainsi parler , le crépuscule qui annonça le lever de la grande Poésie théatrale. Mairet fut le premier qui prit soin de disposer l'action : il

ouvrit le chemin aux ouvrages réguliers par sa *Silvanire* ; & il ramena la majesté de la tragédie dans sa *Sophonisbe* (c) Rotrou orna le Théâtre François de son *Venceslas*, & de plusieurs autres pieces: il seroit allé bien loin, si une mort prématurée ne l'avoit enlevé à la République des Lettres (d). M. de Scudery donna un peu après sa tragédie de *la mort de César* ; Poëme, dit un bel esprit (e), que la force des pensées, & la magnificence des vers rendent digne de la majesté de l'ancienne Rome.

POESIE,

Corneille paroissoit alors, & il étala sur la scene des beautés jusques-là inconnues ; il s'accommoda d'abord dans *Clitandre* au goût de son siècle : puis dans *Médée* il prit tout à coup l'essor, & s'éleva plus haut dans le *Cid*, dont le sujet est emprunté de Guillermo de Castro, mais infiniment embelli. En vain Scudery par un Poëme plus régulier, mais très-médiocre (f), appuyé d'ailleurs de la protection d'un grand

1632

1636

(c) Discours de la Tragédie par Sarrafin.

(d) Il mourut à trente-cinq ans d'une maladie épidémique.

(e) Sarrafin, *loc. cit.*

(f) L'amour tyrannique,

POÉSIE.

Ministre (g) voulut enlever à Corneille une partie des suffrages; cet illustre Poëte ne repoussa les traits de son adversaire que par de nouveaux prodiges, & passant de bien loin les bornes communes, il continua à se distinguer par des chefs-d'œuvres; il fit *les Horaces*, & il monta dans *Cinna*, & dans *Polieucte* jusqu'au tragique le plus sublime. En vain la critique dédaigneuse voulut fermer les yeux sur la beauté de *Polieucte*; en vain l'Hôtel de Rambouillet, juge souverain des ouvrages de l'esprit, refusa son approbation à cette pièce admirable; elle a toujours été regardée comme une des plus parfaites de son Auteur.

1641.
1643.
1644.
1646. *Pompée* vint ensuite, puis *Rhodogune* que Corneille aimoit d'un amour de préférence. Ce Poëte incomparable quittant le chemin battu, s'étoit ouvert une nouvelle route au merveilleux. Il avoit puisé dans Tite-Live, dans Dion, dans Plutarque, dans Lucain, dans Sénèque les nobles idées de la grandeur romaine; plein de ces Auteurs, il avoit inventé un certain genre de tragédie inconnu à Aristote, & se mettant au-dessus des

(g) M. le Cardinal de Richelieu.

regles de ce Philosophe , il avoit moins songé à émouvoir la pitié & la terreur , qu'à exciter par la sublimité des pensées , & par la beauté des sentiments cette admiration qui touche l'ame , qui ravit l'esprit , qui élève le courage (h).

POÉSIE,

Corneille fit dans ce goût ses plus belles pieces, qui furent comme le midi de sa poésie. A celles-ci succéderent *Tnéodore*, & *Pertharite*, qui furent peu estimées. Malgré ce mauvais succès, ce grand homme dans son *Oedipe* osa jouter contre Sophocle : le combat étoit trop inégal. MM. de Voltaire & de la Motte ont osé à leur tour se mesurer avec Corneille : *Oedipe* a encore été le champ de bataille, & personne n'ignore quel a été le vainqueur. Vers le même temps parut *Héraclius*, que quelques-uns ont pris sans fondement pour une copie d'une piece de Calderon ; puis *Sertorius* & *Othon*, où regne une certaine dureté & sécheresse de style. *Attila* suivit *Othon* : *Sophonisbe* causa une querelle littéraire, qui enfanta plusieurs écrits : divers auteurs, moins amis de Mairet, qu'ennemis de Corneille, l'accablèrent

(h) Lettre de M. Despréaux à M. Pertault.

d'injures. Ce fut par *Agésilas*, *Bérénice*, *Pulchérie*, & *Surena* que ce grand homme finit sa carrière. Ces dernières pièces sont fort foibles, quoiqu'elles aient leurs beautés : après tout, elles partent d'un vieillard ; mais ce vieillard est Corneille : on le retrouve même presque aussi grand que dans le *Cid* en bien des endroits de sa *Pulchérie* : le début en est magnifique : le cinquième acte est admirable (i).

En ce temps-là l'ingénieux M. Racine commençoit à s'établir sur le Théâtre. Son coup d'essai fut la *Thébaïde*, qu'il traita dans le goût de Corneille : mais étant né pour servir lui-même de modèle, il quitta bientôt cette manière, & dans le dessein de plaire il étudia le caractère de son siècle. La lecture des Romans avoit tourné les esprits du côté de la tendresse ; des sentiments vifs, & passionnés ; une diction pure, & élégante ; une peinture naturelle, & pleine d'agréments ; des portraits que le cœur avoit ne pouvoient manquer de plaire aux hommes, dont le jugement est d'un si grand poids sur notre théâtre. C'est

(i) Remarques de M. Jolly sur Corneille, de l'édition de 1738.

la route que prit M. Racine , & c'est en quoi il excella, heureux toutefois si son talent d'intéresser & d'attendrir ne s'eût exercé que sur des sujets où il pût toucher les cœurs sans les allarmer. Il donna son *Alexandre*, & cette piece quoiqu'improuvée par Corneille , charma tout Paris. Il la fit lorsqu'il trouvoit une facilité étonnante à faire ses vers ; instruit depuis par M. Despréaux, il porta la Tragédie à un point de perfection, qui manquoit à ses premieres pieces ; à peine avoit-il trente ans, qu'il fit revivre dans l'*Andromaque* ces passions favorites des Anciens, la Terreur & la Pitié. On admira dans cette piece le caractere d'une épouse fidelle, & d'une mere tendre, un style noble sans affectation, & simple sans bassesse. Cette Tragédie seroit parfaite, si le désespoir d'Oreste, les emportements d'Hermione, les incertitudes de Pyrrhus n'en ternissoient la beauté. Un Poëme où tout doit être sublime ne doit pas peindre nos faiblesses, ni donner l'image de l'homme, au lieu de celle du héros (k). Racine dégrada Titus dans sa *Bérénice*, en don-

1670.

(k) Réflexions sur l'*Andromaque*, tome 10. des Mémoires de Littérature, &c.

~~POESIE~~ POESIE. ^{nant à ce Prince un caractère mol & ef-}
féminé, & il fit trop d'honneur à Junie,
qu'il peignit dans *Britannicus* comme
une fille vertueuse. *Bajazeth* n'étoit pas
dans un assez grand éloignement pour
se faire admirer autant qu'il le méritoit;
l'Auteur de ce Poëme fut plus heureux
dans *Mithridate*: s'il respecta Sophocle,
il luta contre Euripide, & l'Iphigénie
du moderne ne fut nullement inférieure
à l'Iphigénie de l'Ancien: Une piece n'est
parfaite que par l'exacte observation des
regles: *Phedre* en est la preuve. Si toutes
nos Tragédies lui ressembloient, elles
seroient moins contraires aux bonnes
mœurs. Que la vertu y est aimable! que
le vice y est affreux! Mais quelle gran-
deur, quelle sublimité dans *Arthalie*! les
figures y sont hardies, les sentiments
élevés; les images pompeuses: on y re-
connoît par tout l'éloquence mâle des
divines Ecritures.

Racine imita les Anciens dans le style
plus que dans le fond des choses; &
Corneille dans le fond des choses
plus que dans le style: le premier suivit
leurs traces d'une manière nouvelle, le
second s'ouvrit une route qui leur étoit
inconnue: celui-là comme un Cigne

tantôt plane, tantôt s'élève, tantôt s'abaisse à propos, avec une grace qui ne convient qu'à lui ; celui-ci comme un Aigle s'élance jusqu'aux nuës par la sublimité & par la rapidité de son vol (1).

Les successeurs du grand Corneille donnerent plusieurs pieces de théâtre : Calprenede , le Comte d'Essex , & la mort de Mithridate ; Desfontaines, Belizaire ; Chevreau , le Mariage du Cid ; le Vayer , Manlius ; Boyer , Tiridate ; la Chapelle , Zaïde , & Cléopatre , &c. M. Brueys par un mélange assez bizarre , allia la profession d'Avocat & celle de Théologien & de Controversiste , avec la profession de Poëte Tragique ; & en cette dernière qualité , il composa Gabinie , Asba , & Lyfimacus. M. de Campistron , Marquis de Penango dans le Montferrat , fit sept Tragédies d'une beauté supérieure à celle des pieces de théâtre qui avoient paru depuis Corneille & Racine. Virginie fut le coup d'essai de Campistron [m]. Arminius suivit Virginie. Andronic eut un succès prodigieux ; aussi est-ce sa plus belle

(1) Le Pere Brumoi , théâtre des Grecs.

(m) Il mourut à Toulouse en 1723 , âgé de 67. ans.

POESIE. piece. Alcibiade , où les vers sont admirables, où les pensées sont nobles , mais où les caractères ne sont pas si bien soutenus que dans l'Andronic , parut sur la scène vers le même temps. Phocion & Adrien vinrent ensuite ; & Tiridate , excellente piece , termina la carrière du Poète [n]. Ces années dernières ,
 1733. le Chevalier Pellegrin a fait jouer sa
 1734. Pelopée , M. de Voltaire son Adelaïde , & M. Richer son Sabinus : ici la versification est bien foible , parce qu'elle est trop négligée ; mais la terreur & la pitié sont excités avec art. C'est un bon fond de Poème Dramatique , celui-ci est conduit avec beaucoup de sagesse.

Les Chi-
nois.

Il n'en est pas de même du Drame Chinois. Il est d'un goût fort différent du nôtre. On peut en juger par la Tragédie intitulée le petit Orphelin , que le Pere du Halde nous a donnée [o] d'après la traduction du Pere de Prémare. Cette piece est entre-mêlée de chants , placés dans les endroits où il s'agit d'exprimer quelque grand mouvement de l'ame : la regle des trois uni-

{ n } Mémoires du Pere Nicéron , tome 25.
 { o } Tome. 3.

tés

tés n'y est pas observée : c'est une histoire mise en dialogue, dont les différentes parties sont autant de scènes détachées, qui n'ont d'autre liaison que celle qu'ont entr'elles les actions particulières exposées par la suite de cette histoire. Il s'agit dans cette tragédie in-forme des aventures d'un enfant depuis sa naissance jusqu'à ce qu'il eût vengé ses parents : ainsi l'action de la pièce dure environ vingt ans.

POÉSIE

COMÉDIE.

LEs Athéniens naturellement railleurs à Athènes inventerent la Comédie après qu'Eschyle eut perfectionné la Tragédie (a). Ce poëme est une imitation du ridicule des hommes, & la fin qu'il se propose est de nous rendre plus utiles à la société, en nous corrigeant des défauts qu'il joue. Eupolis, Cratinus, & Aristophane, les premiers comiques qui se soient rendus célèbres, parurent en même-temps pendant la guerre du Péloponèse, & ils se donnerent la liberté de peindre au naturel dans leurs vers tout

(a) *Horat. de Arte Poët. lib. 1. Sat. 4. init.*
Tome I. K

POÉSIE ce qu'ils connoissoient de scélérats. Non contents de reprendre les particuliers, ils n'épargnerent ni les premiers Magistrats, ni les généraux d'armée. Cleon, Lamachus, Pericles, & Alcibiade furent joués tour à tour. Aristophane en montant sur le théâtre éluda les desseins pernicieux des uns, il rendit les autres suspects, & prévint par-là l'oppression de sa patrie. Il n'est pas étonnant qu'un peuple jaloux de son autorité saisisse des avis si conformes à son inclination, assaisonnés d'ailleurs de ce que l'Atticisme avoit de plus délicat. Ce que j'admire, c'est que ce même peuple si fier & si intraitable souffrît patiemment que ce Poète attaquât la république en corps, l'avertît de son devoir, & lui reprochât ses fautes avec une liberté qui nous paroîtroit aujourd'hui très-dure. Il n'est pas moins surprenant qu'un peuple religieux à l'excès entendît raillerie au sujet de ses Dieux, qu'Aristophane tourne en ridicule, & joue d'une manière sanglante, très-propre à inspirer pour eux un souverain mépris (b).

(b) Voyez le Plutus, & la Comédie des

Les autres comiques [car le nombre ~~en étoit grand~~] avoient moins de ta- POÉSIE.
 lent & de retenue qu'Aristophane. Leur
 hardiesse alla si loin , qu'on se vit obli-
 gé d'arrêter le cours de cette licence ,
 en défendant aux acteurs de porter des
 masques ressemblants , & aux Poètes de
 nommer les personnes. Il fallut en ve-
 nir à supposer des noms , & à feindre
 des sujets , & la comédie changea de
 face. Cette révolution arriva quand Ly-
 sandre , général des Lacedemoniens ,
 s'étant rendu maître d'Athènes, en chan-
 gea le gouvernement : les trente qu'il
 avoit mis à la tête des affaires ne s'ac-
 commodèrent pas de la liberté satirique
 du théâtre , & ils songerent à la refre-
 ner. Alors commença la moyenne co-
 médie , ainsi nommée pour la distinguer
 de la vieille qu'on venoit de supprimer.
 Aristophane a écrit dans l'un & dans
 l'autre genre : il commença à se faire
 connoître à l'âge de trente ou quarante
 ans par ses *Convives* que nous n'avons
 plus. Ses premières pieces appartiennent
 à l'ancienne comédie , & l'on voit
 dans les dernières des exemples de la
 Oiseaux où le Poète a mis par dérision une
 généalogie des Dieux de la Grece.

~~_____~~ moyenne. Qu'on me permette de le
 POESIE. dire, je n'ai pas le sentiment assez fin
 pour appercevoir la différence que l'on
 met entre celle-ci, & ce qu'on appelle
 la nouvelle comédie, qui prit naissance
 du temps d'Alexandre. Car dès que ce
 Prince se fut assuré l'empire de la Grece
 par la défaite des Thébains, on prit des
 mesures pour réprimer la licence des
 Poètes qui commençoient à franchir les
 bornes de la modération qu'on leur
 avoit imposée. On attribue à Ménandre
 la nouvelle comédie. Ce Poète, dit-
 on, fut encore plus circonspect, &
 c'est la raison pourquoi Plutarque com-
 pare la muse de Ménandre à une hon-
 nête femme, & la muse d'Aristophane
 à une effrontée. Mais ne pourroit-on
 pas avec autant de justesse faire la mê-
 me comparaison entre les Nuées d'A-
 ristophane & son Plutus.

Quoiqu'il en soit, Ménandre (c) par
 l'éclat de son nom, & par la beauté de
 ses ouvrages, obscurcit, ou plutôt effaça
 la gloire de tous ceux qui couroient la
 même carrière (d). Il est vrai que son

(c) Fils de Diopithe, vivoit sous Ptolomée
 fils de Lagus

(d) *Quintil. Inst. Orat. lib. 10. cap. 1.*

siecle ne lui rendit pas toute la justice qui lui étoit due : on lui préféra Philémon son contemporain (e). Ménandre ignoroit ou méprisoit l'art de se faire valoir , car le vrai mérite a de la pudeur , & Philémon étoit intrigant. De quatre-vingt comédies que Suidas donne au premier , il ne nous reste que quelques fragments , qui ne sauroient nous mettre au fait de l'œconomie de ses pieces.

POESIE.

Après Ménandre on ne voit plus dans la Grece de comique qui ait quelque nom. Aulugelle (f) nous a seulement conservé la mémoire des comédies grecques de Posidippe , d'Appollodore , & d'Alexis : on les lisoit encore du temps de ce grammairien ; & les Poètes ses contemporains les avoient traduites en latin pour les transporter du théâtre d'Athènes au théâtre de Rome ; & le goût pour les spectacles étoit tel dans la décadence des républiques grecques , que du temps de Cléomene , Roi de Sparte , les armées traînoient toujours des troupes de comédiens , de farceurs , & de danseuses (g).

(e) *Ibid. lib. 3. cap. 6.*(f) *Noët. Attic. lib. 2. cap. 23.*(g) *Plutar. in Cleomen.*

POÉSIE. A Rome la comédie eut de bien foibles commencemens. Tite-Live (h) place les premiers jeux scéniques sous le Consulat de T. Sulpitius Pericus & de C. Licinius Stolo, quand à l'occasion d'une peste, on fit venir de Toscane des Histrions, qui danserent sur le théâtre au son de la flûte. Dans la suite, les jeunes gens de qualité s'étant réservés cet amusement, y ajouterent des railleries en vers à la maniere des Oques (i); c'est ce qu'on appella pieces Atellanes, qui ne ressembloient pas mal à nos comédies italiennes. Cependant le goût des Romains se forme, & la comédie se perfectionne; elle est réduite en art. On en voit de deux sortes, l'une sérieuse, l'autre badine. Plaute qui se distingua dans la premiere, copia les Grecs faute de guide de sa nation, & par une imitation trop servile il fit paroître des personnages grecs devant les Romains. On loue dans ce Poëte la fertilité de l'invention, & la simplicité de ses sujets, & on blâme ses mauvaises plaisanteries. „ Plaute, dit Voiture (k), a sou-

(h) *Decad. 1. lib. 7. init.*

(i) Peuple de Campanie.

(k) Lettre 91.

„ vent de méchantes bouffonneries; mais
 „ il dit quelquefois de bons mots; & **POESIE**
 „ voilà, ajoute-t-il, comme j'accorde
 „ Horace & Cicéron, dont l'un dit qu'il
 „ est méchant bouffon, & l'autre qu'il
 „ est *passim refertus urbanis dictis* „

Térence a moins de génie. Il lui faut beaucoup de matière. A peine fait-il une de ses pièces de deux de Ménandre: mais il a plus d'art que Plaute: ses dénouements sont plus naturels. „ Il est admirable, dit fort joliment Montagne (1), „ à représenter au vif les mouvements „ de l'ame, & la condition de nos „ mœurs: à toute heure nos actions „ nous rejettent à lui. On ne le peut lire „ qu'on n'y trouve quelque beauté, & „ quelque grace nouvelle „

Comme tous les autres Poètes, Térence avoit mis dans la Grèce la scène de ses comédies: ce ne fut que sous l'empire d'Auguste, qu'abandonnant les Grecs, les comiques osèrent jouer le peuple même qui devoit juger de leurs pièces (m). On vit alors naître à Rome une nouvelle espèce de comédie; ses

(1) Essais, liv. 2. chap. 10.

(m) *Nil intentatum*, &c. Horat. de Arte Poetica.

POÉSIE. deux premiers inventeurs Pylade & Battille formerent deux écoles de Pantomimes, dont la succession ne fut point interrompue. Cet art étoit une représentation muette, où sans ouvrir la bouche, on exprimoit tout ce qu'on vouloit dire par des gestes très-reglés (n). Le sort des Pantomimes varia sous les Empereurs. Devenus insolents au commencement du regne de Tibere, ils furent reprimés par un décret du Sénat (o); leurs désordres les chassèrent de Rome & de l'Italie (p): la folie de Néron les rappella (q): Domitien les resserra dans leurs maisons, & leur défendit de paroître sur les théâtres (r): Nerva les y laissa monter: Trajan les fit paroître & disparoître suivant les différentes impulsions du peuple (s): Antonin Pie aimait les pantomimes, & Lucius Verus, collègue de Marc-Aurele, en augmenta le nombre par une troupe qu'il avoit amenée de Syrie (t).

(n) M. du Bos, *Réflex. crit. sur la Poésie*, &c.{o} Tacit. *Ann. lib. 1. cap. 77.*{p} Ibid. *lib. 4. cap. 14.*{q} Ibid. *cap. 20.*{r} Suet. *in Domit. cap. 7.*{s} Plin. *Paneg. Dion. lib. 68.*

{t} Capitol.

L'époque de la cessation de la comédie en Occident est la même que pour la tragédie ; on peut la fixer à la prise de Rome par Totila , l'an de J. C. 546. Il en est de même de son renouvellement : mais quoique la plupart des peuples de l'Europe aient cultivé ce genre d'écrire , on voit peu de Poètes comiques qui aient eu quelque réputation , moins encore qui l'aient méritée. Je ne parle pas d'Engilbert , qui sous l'empire de Charlemagne composa quelques comédies en langage frizon (u). Je ne parle pas de ces comédiens qui inonderent l'Europe pendant le regne de l'ignorance. Je m'arrête à des temps plus heureux. Je me borne au Tasse , au Trissin & à Machiavel pour l'Italie , & En Italie. à Lopé de Vega pour l'Espagne. Avant le Tasse , le Dante intitula son poëme, *Comédie* ; & ce titre a fait naître de grandes disputes parmi les critiques. Enfin après plusieurs débats , on s'est aperçu que les Ecrivains de ce temps-là appelloient *comédies* les ouvrages dont le style étoit médiocre ; & le Dante ne croyoit pas que son poëme fût du style

(u) M. le Bœuf , de l'Etat des Sciences , &c.

POÉSIE. sublime, parce qu'il étoit écrit en langue vulgaire (x).

L'*Aminie* est le chef-d'œuvre du Tasse, au jugement de plusieurs, & le Tasse le pensoit ainsi. Tous les Italiens se sont efforcés de l'imiter ; quoique le Guarini dans le *Pastor fido*, & le Bonacelli dans la *Filli di Sciro*, soient peut-être les seuls qui en aient bien exprimé les principaux traits. Ce poëme n'est pas néanmoins sans défauts : il pèche par trop d'esprit ; le Poëte se joue de son sujet, & Térence auroit gardé plus de mesures, s'il avoit eu la même matière à traiter. Ce poëme que le Tasse appelle *Fable bocagère*, l'Abbé de Char-nes le nomme *Pastorale* (1). C'est un charmant mélange de bergers, de héros & de divinités. C'est un tableau où la main d'un Peintre fait voir dans un beau paysage la grandeur héroïque & la douceur de la vie champêtre animées de couleurs vives & d'expressions délicates. C'est une allégorie où Tircis est le Tasse, Mopsé l'un de ses envieux, le Duc de Ferrare & ceux de sa cour y sont dépeints d'une manière fine & ingé-

(x) *Maffei Verona illustrata. part. 2.*

(1) *Vie du Tasse.*

nieuse. Enfin, c'est un poëme conforme aux regles d'Aristote sur la double unité de lieu & des caracteres, & qui intéresse le lecteur par des situations touchantes prises du sujet même (2).

POESIE

L'imitation de l'*Aminte* est si marquée dans le *Pastor fido* du Guarini, que le Tasse accusa de plagiat l'auteur du *Berger fidele*. M. Pecquet (3) loue dans cette piece l'abondance des expressions, la justesse des comparaisons, la richesse des images : mais tout chrétien blâmera les sentiments passionnés qui regnent dans ce poëme, & qui ne sont propres qu'à amollir & à séduire le cœur. Jean-Baptiste Guarini nâquit à Ferrare l'an 1538, & mourut à Venise en 1613, âgé de soixante-quinze ans.

La *Philis* de Scire de Bonarelli moins délicate & moins spirituelle que l'*Aminte* & que le *Pastor fido*, égale ces deux pieces dans l'invention, & les passe dans la conduite : l'unité d'action y est observée ; la reconnoissance bien amenée ; & le changement d'état tel que la Comédie l'exige. Le comte Gui-

(2) Pecquet, traduct. *Amin*. Préf.

(3) Trad. du *Past. fido*, Préf.

POESIE. do Ubaldo Bonarelli compofa à Ferrare cette comédie pour le divertiffement de la Cour du Duc Alphonce , le mécène du Poète (4).

Machiavel a mieux réuffi dans fa Mandragore que dans fa Clitie : la premiere eft une des meilleures comédies qui aient été faites. Cette piece en profe , toute de l'invention de l'auteur , fut imprimée en 1537. M. Rouffeau la trouva dans fa jeunefle fi théatrale , fi exacte & fi réguliere , qu'il en fit une traduction libre en profe françoife publiée à Londres en 1723 dans le fupplément de fes Œuvres.

Le Triffin , qui le premier introduifit dans la langue italienne les vers non rimés [*Sciolti*] fur le modele des vers grecs & latins , compofa en ce genre de verfification la premiere comédie qui ait paru depuis la renaiffance des Lettres.

Les Italiens voulurent d'abord étaler fur notre fcene des pieces compofées dans le goût de leur nation , & ces pieces ne purent pas nous amufer. Ils ont eu plus de fuccès quand ils fe font avisés de fe conformer aux mœurs fran-

(4) M. l'Abbé Goujet.

poises. Rien n'est comparable dans le goût italien aux pieces des deux Arlequins [y], & toutes les comédies italiennes auroient parmi nous beaucoup de succès, si elles ressembloient parfaitement à celle qui, sous le nom d'Arlequin Procureur, représente d'une manière admirable les friponneries qui se commettent dans cette profession.

POESIE.

Si les Italiens expriment le ridicule plus naïvement que nous, les Espagnols le voient beaucoup mieux. Lope de Vega prime sur le Théâtre ; on compte jusqu'à trois cents Comédies de sa façon : aussi avoit-il, dit un bon critique (z), une fertilité d'esprit, jointe à un grand naturel & à une facilité admirable : mais son esprit étoit trop vaste pour s'affujettir à des regles, & il s'abandonnoit à son génie, parce qu'il en étoit toujours sûr.

En Espagne.

La Comédie Espagnole, par un bizarre mélange, met sur la Scene, souvent dans la même piece, des Princes, des Valets, des Prêtres, des Anges, des

(y) Dominique Biancolelli, mort en 1688, & Pierre-François Biancolelli, mort en 1734.

(z) Le Pere Rapin, Réflexions sur la Poétique.

POESIE. Demons, des Bergers, des vertus & des vices personnifiés. Mais malgré ce défaut cette Comédie ne laisse pas d'avoir de grandes beautés, au jugement de M. Du Perron de Castéra. On y trouve, dit-il, beaucoup d'invention, des sentimens nobles & pleins de délicatesse, des caracteres marqués avec force, & soutenus avec dignité; des situations heureuses, des surprises bien ménagées, un grand fond de comique, un feu d'intérêt qui ne laisse point languir le spectateur. C'est, ajoute-t-il, ce que nous offrent presque toutes les Comédies de Lope de Véga, de Dom Guillen, de Dom Pedro Calderon & de quelques autres.

En France. Nos premières Comédies n'étoient rien moins qu'un Poëme régulier : on peut les regarder comme un tissu de bouffonneries ; tel est le caractere de celles que *le bon Roi Louis XII. prenoit plaisir à voir* (a). On ne les a pas jugées dignes de passer à la postérité, & la Comédie de Parelain est la seule qui se soit conservée une place dans les cabinets des curieux. Quand on commença

(a). Harangue du Chancelier de l'Hôpital aux Etats d'Orléans 1561.

à défricher les Belles Lettres, la Comédie prit un air sérieux, & parut avec plus de décence. Marguerite de Navarre que l'on appella la dixieme Muse & la quatrieme Grace, s'amusa au comique & par un zele peu éclairé, elle traita des sujets trop respectables pour être exposés sur le Théâtre (b).

Les Poètes qui fleurirent sous le regne d'Henri II, en donnant dans l'allégorie, se méprirent encore sur la nature du Poème Dramatique. Jodelle mit dans un si beau jour la Comédie françoise, que Pasquier (c) lui en attribue l'invention. Ce Poète fit *la Rencontre* & *l'Eugene*. Baïf donna *Taille-bras*, en marchant sur les pas de Jodelle, & Remi Belleau *la Reconnue*. Au bout de quelque temps, Malherbe en épurant le goût inspira du mépris pour tout ce qui avoit paru sur notre théâtre, & nos Poètes comiques ne trouvant rien qui pût les satisfaire, firent une ample moisson de sujets de comédies chez les Espagnols nos voisins, & se mirent à les

(b) Voyez dans le Recueil des Poésies de cette Princesse, les comédies de la Nativité de N. S. J. C., des Innocents, & du Délert.

(c) Recherches de la France, liv. 7, ch. 7.

POÉSIE.

1625.

1634.

1635.

1636.

1668.

copier. Chrétien & Hardi se signalèrent dans cette nouvelle tâche. Corneille qui vint après eux ennoblit la Drame. Sa Melite parut divine par la comparaison qu'on fit de cette piece avec celles qui l'avoient précédée. Elle se ressentoit toutesfois du ton que les premiers Poètes avoient donné à la comédie : mais Corneille dans une seconde édition en réforma les indécences , & en corrigea le style. Melite fut suivie de la Veuve , & de la Galerie du Palais ; dans ces trois comédies on vit pour la première fois en France cette simplicité d'action si vantée par les anciens. Don Sanche d'Arragon porta le nom de Comédie-Héroïque. Cette piece fit d'abord illusion : elle s'attira des applaudissements peu mérités , & qui furent bien-tôt dissipés par le refus d'un illustre suffrage (d) : On ne reconnut plus l'auteur du Cid dans l'illusion comique : le menteur plut davantage. Toutes ces pieces étoient dans le goût castillan. M. Racine se forma sur de plus grands modeles , & ses Plaideurs faits d'après les Guepes d'Aristophane , firent sentir

(d) Louis de Bourbon Prince de Condé.

le

le sel attique, & la plus fine satire. Cette
 piece avoit trop de délicatesse pour le
 gros des spectateurs; & les deux premieres
 représentations eurent peu de succès.

POESIE

1658.
1673.

Moliere prit des François & les per-
 sonnes qu'il jouoit, & la maniere de
 les jouer. Il commença par sa comédie
 de l'Etourdi, & finit par le Malade
 Imaginaire. Dans la premiere piece les
 personnages sont froids, les scenes peu
 liées entre elles & les expressions peu
 correctes. Les incidents furent rangés
 avec plus d'art dans le Dépit Amou-
 reux : mais le nœud en est trop com-
 pliqué, & le dénouement manque de
 vraisemblance. Moliere mit plus de sim-
 plicité dans les intrigues des Précieuses
 Ridicules : il y fit une peinture fine &
 délicate des mœurs qui étoient particu-
 lieres à son siecle. La comédie de Sga-
 narelle qui paroissoit n'avoir pour but
 que de faire rire la multitude, fut écrite
 d'une maniere si correcte, qu'elle pou-
 voit à cet égard plaire aux honnêtes
 gens. Don Garcie de Navarre eut peu
 de succès. L'Ecole des Maris, imita-
 tion des Adelphes de Térence, plut in-
 finiment : aussi est-il peu de piece plus
 simple, plus claire, plus féconde que

1659.

1660.

1661.

Tome I.

L

POESIE. celle-ci ; le dénouement en est naturel. Les Fâcheux , comédie presque sans nœud , soutint l'attention du spectateur par la variété des caractères , par la vérité des portraits , & par l'élégance du style. Dans l'Ecole des Femmes tout paroît récit , & tout est action. L'ingénieuse critique que fit Moliere de cette piece détruisit les critiques sans nombre qu'elle avoit enfanté. Boursault tâcha de répondre à la critique de Moliere par le Portrait du Peintre : mais comme cet auteur avoit malignement supposé une clef connue de l'Ecole des Femmes , qui indiquoit les originaux copiés d'après nature , Moliere fit paroître l'Impromptu de Versailles pour effacer un soupçon dont les impressions lui pouvoient être désavantageuses (e). Si dans toutes ces pieces Moliere avoit surpassé tous les comiques de son temps , il se surpassa lui-même dans le Tartufe , & dans le Misanthrope ; c'est là qu'on trouve une parfaite imitation des mœurs , des images naturelles , & des caractères bien marqués. Les dernières comédies de Moliere sont tout-à-fait dans les

(e) Voyez l'édition de 1734 des Œuvres de Moliere.

mœurs françoises ; j'en excepte celles qu'il fit sur le modèle de Plaute : elles s'éloignent trop de nos manieres. J'en excepte encore les comédies héroïques : elles tendent moins à peindre nos mœurs, qu'à se lier avec les spectacles magnifiques que le feu Roi donnoit à sa Cour.

Après avoir parcouru les divers caractères des meilleures pieces de ce Poëte, il est naturel de s'arrêter au caractère du Poëte. Au jugement de M. Baillet, Moliere a un talent admirable pour trouver le ridicule des choses les plus sérieuses, & pour l'exposer avec finesse & naïveté aux yeux du public. Les anciens comiques, dit le Pere Rapin, n'ont que des valets pour les plaisants de leur théâtre : les plaisants du théâtre de Moliere sont des Marquis & des gens de qualité. Quelques-uns trouvent qu'il outre les caractères : mais pour émouvoir le public, il faut des traits marqués fortement. Moliere est le premier qui ait porté sur le théâtre la bienséance, & les mœurs : je le loue en cela, & sur ce point il est digne de louange : mais on ne sauroit approuver qu'il rende le vice plus aimable qu'o-

POESIE. dieux : j'applaudis à la critique des défauts : je ne goûte nullement la censure molle des passions , car la peinture la plus vive est incapable de les corriger : l'amour s'est saisi de toutes les pieces de Moliere : mais on se trompe si l'on s' imagine qu'il n'est point d'intrigue sans amour.

Après la mort de Moliere , Renard , les deux auteurs du Grondeur (f) , MM. Campistron , Fagan , Saintion , Destouches , de Boissy , de la Chaussée , &c. ont travaillé pour le théâtre avec assez de succès. Nericaut Destouches par un choix très-judicieux a pris un sujet tout neuf : son Dissipateur fait un contraste parfait avec l'Avare de Moliere. De Boissy d'un ton plus sévère que badin parodie l'opéra d'Hyppolite & Aricie , dans sa comédie du Badinage. La Fausse Anthipatie de M. de la Chaussée est un ouvrage plein d'esprit , de délicatesse , & de mœurs. Le Préjugé à la mode du même auteur a des traits naturels , des situations variées , des mœurs pures , vraies , & nobles : mais malgré l'attention de nos bons comiques pour

(f) l'Abbé de Brûeis , & Palaprat.

conserver le goût de la vraie comédie , ce goût est en danger de se perdre. Thalie d'abord bouffonne , puis enjouée , est une prude en sa vieillesse : elle croit couvrir la perte de ses agréments par la gravité de sa morale : ne pouvant imiter le langage si simple de la nature , elle court après l'esprit : elle instruit quand il faut agir : elle s'amuse à débiter de beaux sentiments, quand il est question de présenter des caractères bien soutenus , & pris dans nos mœurs. Est-ce la faute des Poètes , qui ne peuvent pas remplir l'attente des spectateurs ? Est-ce la faute des spectateurs , qui gâtent le goût des Poètes ?

Il faut l'avouer , rien n'est plus difficile à faire qu'une comédie ; comme l'original qu'elle se propose d'imiter est exposé aux yeux de tout le monde ; on n'y pardonne rien ; on veut une parfaite ressemblance : mais , à dire le vrai , le défaut de ressemblance n'est pas le plus grand mal. La comédie , dit-on , est plus capable qu'un discours sérieux de contribuer aux bonnes mœurs. O la belle réformatrice des mœurs , s'écrie un ancien (g) , que la comédie , qui fait

(g) *Cic. Tuscul. lib. 4.*

POESIE.

une divinité de l'amour , source féconde de de tant de folies , & de dérèglements honteux ! car si nous n'approuvions ces désordres , nous n'aurions point de comédies. *O praeclaram emendatricem vita.. qua amorem flagitii & levitatis auctorem , in concilio Deorum collocandum putet ! De comœdia loquor , qua , si hec flagitia non approbaremus , nulla esset omnino.* Le croiroit-on , que dans le sein du Christianisme , on pût regarder comme innocent ce qui a paru aux payens si nuisible à l'honnêteté publique ?

En Angleterre.

Si la comédie françoise est devenue plus dangereuse par l'abus qu'on en a fait , qu'elle ne peut être utile par sa nature , la comédie angloise est encore plus nuisible par sa corruption , qui , de l'aveu d'un Prélat Anglois (h) , influe sur les mœurs de la plupart des bourgeois de Londres. Dryden justifie la plainte que fait M. Burnet de la dépravation du théâtre anglois , on n'a jamais vu de comique d'une licence plus effrenée. Le commerce que Waller eut avec Voiture , Lafontaine & S. Evremont communiqua au Poëte Anglois beau-

(h) M. Burnet , Evêque de Salisbury , dans la conclusion de l'histoire de son temps.

coup d'élévation & de délicatesse : il a perfectionné sa langue. Otway a fait un grand nombre de piéces dramatiques. On tire de la foule l'Orphelin & Venise préservée , dont on fait assez de cas. Les Anglois jouent aujourd'hui les piéces de Moliere , traduites en leur langue , & mises au goût de la nation. En voulez - vous un exemple ? L'Avare de Moliere est d'une grande simplicité : l'Avare de M. Fielding est surchargé de nouveaux incidents , l'intrigue en est plus composée. Les Anglois , dit un bel esprit (i) , ne s'accommodent point de ce qui est trop facile à comprendre. Il faut donner par tout de l'exercice à leur raison.

POESIE,

BALLET S.

UN Ecrivain (k) , qui a fait de bonnes recherches sur nos Théâtres , croit que les Ballets ne furent d'abord que des Danfes figurées ; que des beaux esprits y ajouterent des vers qu'on réci-

{ i) L'auteur du Pour & Contre.

{ k) M. de Beauchamps.

L 4

ROULETTE. toit à la louange des Danseurs, & qu'en suite ces Récits furent dialogués, mis en musique, & chantés. Bientôt on en fit de vrais spectacles, dont on prenoit le sujet ou dans la Fable, ou dans les Romans. Alors les Danfes auparavant parties essentielles des Ballets, n'en furent plus que les Intermedes.

Pendant la jeunesse du feu Roi, les Ballets, l'un des plus agréables accompagnements de la Comédie, furent portés à une grande perfection. M. de Benferade fit les vers qui s'y réciterent, vers d'une espece toute nouvelle, où les caracteres des personnes qui dansoient étoient confondus avec les caracteres des personnes qu'ils représentoient. On sent aisément quelle délicatesse exigent ces allégories, pour être ou piquantes sans fiel, ou obligeantes sans fadeur.

Les Italiens, excellents copistes, réussissent aux ballets - pantomimes. Ceux qu'on a vus à Paris, Pygmalion, Don Guichotte chez la Duchesse, &c. y ont été fort goûtés.

O P É R A.

S Il le ballet plait à l'esprit par la finesse des allusions, l'opéra charme les yeux & les oreilles par la magnificence du spectacle, & par la beauté du chant. Vouloir examiner ce poëme suivant les règles du Drame, c'est s'exposer à prendre le change & à porter un faux jugement : ce n'est ni dans Aristote, ni dans Horace qu'on doit chercher des principes qui puissent s'appliquer à un genre de poésie inconnu à Horace & à Aristote. Un opéra sera parfait, lorsqu'à d'excellents accords on joindra une ingénieuse variété de changements de scène & de machines : ces chars, ces vols que semble dédaigner la sévérité de la tragédie, jettent ici le merveilleux, embellissent la fiction, & tiennent lieu de la vraisemblance.

On fait trop d'honneur à l'opéra quand on le fait venir des Grecs : il n'a pas une origine si ancienne : ceux qui prétendent (1) que l'Œdipe de Sopho-

(1) Ferrari, l'Abbé Grayna, &c.)

POÉSIE. cle se chantoit d'un bout à l'autre sur le théâtre d'Athènes, comme l'Atys de Quinault se chante sur le théâtre de Paris, connoissent mal la Mélopée des anciens. Chez les Grecs, c'étoit une simple déclamation mélodieuse, qui avoit à la vérité différents modes, mais qui étoit bien différente du chant musical : dans l'opéra la poésie est soumise à la musique, & le musicien regle le poète.

Les Italiens ont inventé ce genre de poème, & c'est l'abbé Perrin qui l'a introduit en France en 1659. Ce spectacle ne réussit pas d'abord : les personnages de bouffons que Gilbert & Perrin y avoient employés par une imitation trop scrupuleuse, déplurent infiniment. M. Quinault qui succéda à ces deux poètes, s'aperçut bientôt de leur erreur : il n'avoit pas eu un grand succès dans le Dramatique ; mais il fut plus heureux dans le Lyrique du Théâtre, qu'il porta à une grande perfection. M. Despreaux (m), qu'on ne peut soupçonner de l'avoir flaté, reconnoît en lui un talent tout particulier pour faire des vers bons à mettre en chant. Quinault avoit de plus

(m) 3e. Réflexion sur Longin.

un penchant naturel pour la tendresse, & une facilité admirable à se conformer aux idées de Lully. POÉSIE.

Il faut néanmoins avouer que ses plus beaux opéra n'ont pas manqué de censeurs : on vouloit des images & des peintures dans une espece de poëme qui ne demande que des sentiments ; ce n'est que bien tard que l'on a compris que ce qui passoit pour un défaut faisoit le mérite de sa poésie.

Les poëtes qui sont venus après Quinault, ne l'ont suivi que de loin. M. de Campistron fit Acys & Galatée pour la fête que M. le Duc de Vendôme donna à Anet à M. le Dauphin : & cet opéra eut un succès assez heureux. Mais l'Acchille, & l'Alcide, ou le triomphe d'Hercule du même poëte ne réussirent pas. Issé, pastorale héroïque, fut le premier ouvrage de M. de la Mothe ; & la musique de cette piece fut le coup d'essai de M. Destouches. Le poëte, ainsi que le musicien, se perfectionna dans la suite. Le style de M. de la Mothe peu correct dans Issé, parut plus châtié dans l'Europe galante. M. Bouvard en 1702. donna sa meduse à la République des lettres, & peu de temps après il donna

1686.

1688.
1693.
1697.

1698.

à l'Eglise l'exemple d'une vie très-édifi-
 POESIE. fiante.

1704.

La premiere représentation d'Iphigénie en Tauride de MM. Desmarests & Campra, & de la composition de MM. Duché & Danchet, n'enleva pas tous les suffrages, malgré l'excellence de la musique : cette piece fut un peu plus goûtée quand elle fut reprise en 1719. L'opéra d'Achille & Deidamie n'eut que M. Danchet pour poëte, & M. Campra pour musicien : l'impression qu'il fit sur les esprits est si récente, qu'il est inutile de la rappeler. La même raison me fait garder le silence sur l'Hipolite de M. le Chevalier Pélegrin, & sur les pieces de même genre de nos poëtes lyriques : d'ailleurs, peut-on en juger sainement, si on les dépouille de la magnificence du spectacle, de la justesse & de la délicatesse des accords.

1733.

POEME BUCOLIQUE.

1733.

LA fiction est comme l'ame du poëme
 Épique ; l'action, du Dramatique ;
 les sentiments, du Bucolique. L'Eglo-

que veut de la naïveté ; mais elle exclut POÉSIE
la rusticité : elle exige la délicatesse ; mais elle bannit le raffinement. Les Bergers en nous donnant une idée des douceurs de la vie champêtre , doivent nous en épargner les détails : leurs conversations nous intéresseront si elles roulent sur leur bonheur , & sur la paix profonde où ils vivent.

Quoique les premiers hommes aient tous été Bergers , ce n'est que par conjecture qu'un bel esprit de ce siècle (n) prétend que la Poésie Bucolique est la plus ancienne de toutes les poésies : nous ne voyons rien en ce genre avant les Idylles de Théocrite , qui florissoit à Syracuse vers la 119^e. Olympiade. Dans le pays du monde le plus fertile , & sous le Ciel le plus ferein , les Bergers de Sicile libres de tout soin se livroient au goût de la poésie & de la musique , que la douceur du climat faisoit naître en eux : tels sont les personnages qu'introduit Théocrite , après les avoir toutefois un peu ennoblis. Il ne copie que la belle nature ; mais il ne néglige rien de ce que la nature a de beau , & je ne com-

Chez les
anciens.

(n) M. de Fontenelle , Discours sur l'Eloge.

POÉSIE. prends pas pourquoi on lui reproche un air un peu trop pastoral ; car il traite les matieres champêtres avec toute la naïveté , & toute la délicatesse que le génie de la langue Greque peut lui fournir.

Moschus & Bion font leurs Bergers plus galants : ceux de Quintus Calaber ne nous sont pas connus, Il nous dit (o) que dès sa tendre jeunesse il menoit paître les brebis dans les pâturages de Smyrne, c'est-à-dire, qu'il avoit composé des Eglogues Greques (p).

Virgile qui avoit pris Théocrite pour modele, l'atteint toujours, le passe quelquefois ; il est plus exact, & plus judicieux : son caractère est la simplicité, la pudeur & la modestie. Virgile ne laissa point de successeur. Calphurnius & Némésianus écrivirent d'une petite maniere. Ils étoient contemporains, & ils vécurent près de trois cents ans après Virgile. Cependant quoique l'un & l'autre soient fort inférieurs à ce grand poëte, Némésianus n'est pas tout-à-fait

(o) Liv. 2. des Suppléments d'Homere.

(p) Des paroles si simples prises en un sens allégorique par les Interprètes, ont induit en erreur Rhodoman, Vossius le Pere, Reinesius, &c.

à mépriser , & Calphurnius a fait des Eglogues qui ont quelque beauté.

POESIE.

Parmi les Modernes en Italie.

Parmi les modernes, Albertinus Musfatus , grand homme d'Etat sous l'Empereur Henri VII. & l'un des premiers qui ait commencé à rétablir en Italie le goût de l'érudition & de l'élégance , fit des églogues assez polies pour son siècle , mais qui se ressentent un peu de la rudesse des siècles précédents (q). La poésie bucolique prit une forme plus régulière entre les mains de Pétrarque : mais elle ne fut cultivée avec soin au delà des Monts que dans le seizième siècle. Baptiste Mantouan a été comparé à Virgile , quoiqu'il n'ait rien de commun avec lui que de Mantoüe. Il n'y a point de poète bucolique qui ait fait des Bergers si grossiers , & d'un caractère si inégal ; tantôt dévots , tantôt impies , ils sont quelquefois honorés d'apparitions célestes , & quelquefois ils ne font pas de difficulté de se moquer des vérités de la religion. Baptiste Spagnolo , plus connu sous le nom de Baptiste Mantuan , Général des Carmes , naquit en 1448. & mourut en 1516. Ce poète

(q) Muratori , tome 10.

POÉSIE.

avoit si peu d'art , selon Colletet , qu'il ne faisoit pas difficulté d'employer tout ce que la chaleur & l'impétuosité de son esprit dictoient à sa plume ; & son style , au jugement de Scaliger , mou & effeminé , souvent peu latin , n'a ni règle , ni mesure , & est quelquefois hérissé de pointes. Sannazar n'introduit que des pêcheurs dans ses églogues ; peut-être à l'exemple de Théocrite , qui ne s'est donné cette liberté que dans une seule Idylle. Je ne sais quelle finesse le premier a entendu à faire prendre à des pêcheurs un poste dont les Bergers étoient en possession depuis plusieurs siècles. A cela près , les églogues de Sannazar ne se ressentent nullement de la grande jeunesse de leur auteur ; le public leur a donné avec raison la préférence sur tous les autres ouvrages de ce fameux Poëte. Bonarelli , le Guarini , & le Cavalier Marin vinrent ensuite , & suivirent le goût qui régnoit alors : ils écrivirent avec esprit , mais d'un style peu naturel , & donnèrent à leurs Bergers trop de politesse. Les Italiens étoient alors passionnés pour la comédie-pastorale ; ils en avoient pris l'idée de la tragédie du Cyclope d'Euripide , & c'est , selon toutes les appa-
rences ,

rences, ce que les Romains appelloient comédie-satyrique.

POÉSIE.

En Es-
pagne.

Comme les Espagnols outrent tous les sujets qu'ils traitent, il n'y a pas lieu de s'étonner que Louis de Gongora & le Camoëns passent les bornes du bucolique. Vida peint les personnages de ses églogues d'après ceux de Virgile, qu'il imite avec l'exactitude la plus scrupuleuse.

En France

Les premiers bucoliques françois furent Clément Marot, Ronfard, Jean-Antoine de Baïf, Remi Belleau, Claude Binet, Jean Vauquelin de la Fresnaye, Amadis, Jamin, & quelques autres. Ronfard moula ses Bergers sur ceux de son pays & de son temps; il leur laissa toute leur rusticité; & des Bergers si grossiers ne laissent pas de faire l'éloge de la France, de louer les Princes & les Princesses, & d'exalter le mérite de Turnebe, de Budé, & de Vatable, savants en Grec & en Hébreu, mais qui assurément ne devoient pas être de leur connoissance. Il est encore plus surprenant que Marot, ce poëte si naturel & si naïf, ait recherché les pointes, & s'y soit abandonné dans un genre de poésie où elles ne sont pas supportables.

Tome I.

M

POÉSIE.

Cependant les pointes les plus ridicules font tout l'agrément de l'églogue sur la mort de Louise de Savoie , mere de FRANÇOIS I. Marot n'est pas seulement l'un de nos anciens bucoliques , il est encore le premier qui ait introduit en France cette espece de poésie. Après avoir traduit en vers François la premiere églogue de Virgile , il en fit deux autres de son invention , l'une sur la mort de la Reine Louise , l'autre adressée à FRANÇOIS I. sous les noms de Pan & de Robin (1). Nos poètes avoient donné à l'Eglogue l'emploi de pleurer la mort des personnes illustres. Claude Binet composa une églogue intitulée *Adonis*, ou le trépas du Roi Charles IX. & il répandit des fleurs sur le tombeau de Ronfard dans un autre églogue où les interlocuteurs sont un Berger , un Chasseur & un Pêcheur. Ce genre d'écrire faisoit choix assez souvent d'un sujet plus riant : l'églogue marine du même poëte célébra le retour du Roi Henri III. Les contemporains de Belleau trouvoient dans ce poëte un style fleuri , doux & aisé. M. d'Urfé dans son *Astrée* peut être regardé comme origi-

(1) Colletet , discours du Poëme Bucolique.

nal : ce poëme en prose a été la folie de ~~_____~~ **POESIE** toute l'Europe pendant plus de cinquante années : c'est un tableau de toutes les conditions de la vie humaine, qui laisse peu à désirer du côté de l'invention, des mœurs, & des caractères; tableau qui n'est pas fait à plaisir, & dont toutes les histoires couvertes d'un voile très-ingénieux, ont un fondement véritable. Il est vrai que ces caractères ne sont pas toujours assortis au genre pastoral, & que les Bergers de l'Astrée jouent le rôle tantôt d'un homme de Cour fort poli, tantôt d'un Sophiste très-pointilleux. D'ailleurs, il convient peu à des Bergers de faire de longs discours pleins de réflexions générales, & de raisonnements liés les uns aux autres. Malgré tous ces défauts l'Astrée est un ouvrage admirable : mais plus les peintures en sont belles, plus elles sont dangereuses. Un grand Evêque (r) touché de l'abus que la plupart des Ecrivains faisoient de la poésie, voulut la ramener à son véritable usage, & composa des églogues dans l'esprit du Cantique de Salomon. Je loue une intention sainte;

(r) M. Godeau, dans ses Eglogues chrétiennes,

POESIE. mais pour ne rien dissimuler , je trouve plus de poésie dans les bergeries de Racan , & dans les églogues de M. de Fontenelle ; celles-ci ont je ne fais quoi de facile , de tendre , de naïf , de délicat ; la plupart des femmes s'accordent à les savoir de mémoire , & les femmes se connoissent en sentiments , & en délicatesse.

M. de Segrain (s) exprima parfaitement dans ses églogues , & dans sa pastorale (t) cette douce & ingénieuse simplicité , qui fait le principal caractère de ce poëme. Mais quoiqu'il eût traduit en vers avec beaucoup de succès les Georgiques & l'Eneïde de Virgile , il abandonna ses Bucoliques. Un poëte vulgaire n'oseroit entreprendre ce que l'illustre Segrain n'avoit osé tenter. M. Richer l'a fait , & il a conservé à son original les beautés dont notre langue est susceptible. Nous devons à cet heureux succès les cinq églogues que M. Richer a faites de son chef ; & il n'est pas douteux que la dernière intitulée Galathée ne soit la plus parfaite ; la préférence que M. l'Abbé Souchay lui a donnée

1717.

1720.

(s) Il mourut le 25 Mars 1701.

(t) Athis.

par sa traduction latine en est une preuve invincible.

~~POESIE.~~

En Angleterre, Spencer (v) s'éloignant du vrai caractère bucolique pour suivre le goût de sa nation, mit dans ses Pastorales - Héroïques beaucoup d'invention, de grandeur, & de feu, mais peu de régularité & de justesse. On diroit qu'il s'est moulé sur l'Arioste. Le poëme qui lui a fait le plus d'honneur est la Reine des Fées, en douze chants, ou plutôt en douze poëmes ; car chaque chant a son héros.

En Angleterre.

POEME SATYRIQUE.

LA Satyre instruit agréablement en décréditant le vice d'une manière vive, plaisante & variée : c'est un poëme que les Grecs n'ont jamais tenté, quoique leurs anciens comiques en aient donné l'idée aux Romains. Sotade, à la vérité, a écrit des satyres grecques : mais ce Poëte aussi corrompu dans ses vers que dans ses mœurs, n'épargnoit

(v) Il vivoit sous le regne d'Elizabeth.

~~ni~~ ses meilleurs amis, ni les plus gens
 POÉSIE. de bien, ni même les Princes les plus
 dignes de respect (x). La satire ne se
 permet pas une licence si effrénée (y);
 & c'est avec raison qu'on a dit que Lu-
 cilius, contemporain de Térence, est le
 premier qui ait écrit des satyres. Com-
 me il s'étoit formé sur Aristophane, il
 prit de ce Poète assez d'agrément & de
 délicatesse (z): mais plein de son mo-
 dele, il laissa couler dans ses écrits quan-
 tité de mots grecs, qui rendirent son
 style extrêmement dur [a]. On lui re-
 proche aussi le malheureux talent de
 faire tout de suite un grand nombre de
 vers, qu'il ne se donnoit pas la peine de
 polir.

Varron le Gaulois, qu'il ne faut pas
 confondre avec le Romain, & qui vi-
 voit avant Properce, fit une satire gre-
 que, intitulée *de la Foudre*, si l'on en
 croit quelques écrivains; Macrobe en
 fait mention au second livre de ses Sa-
 turnales. D'autres auteurs attribuent

(x) Sa Satyre sanglante contre Ptolomée
 Philadelphie, Roi d'Egypte, couta la vie à cet
 insolent.

(y) Athenée, liv. 14.

(z) Horat. lib. 1. sat. 4. v. 7. 8. sat. 10. v. 3.

(a) Sat. 10. v. 20. &c.

aussi à ce Varron deux satyres citées par ~~Plin~~ Plin [b] sous le nom de *Seseulyssés*, & de *Flexrabula* [c]. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce Poète a composé des satyres, quoiqu'il eût moins de disposition pour ce genre de poésie que pour d'autres.

Horace qui vint dans le bon temps de la poésie latine, imita Lucilius par l'endroit où Lucilius étoit estimable, sans prendre aucun de ses défauts, & il reprit les désordres de Rome avec beaucoup d'enjouement & de finesse.

Perse, qui parut sous le regne de Néron, attaqua dans ses satyres les Orateurs & les Poètes de son temps; il n'épargna pas même l'Empereur. Le petit livre du nouveau Satyrique fut goûté du moment qu'il vit le jour; on l'admira; on se l'arracha des mains (d); & il acquit à son auteur beaucoup de gloire, & une gloire solide, qui est due (e). Perse n'a rien perdu

at.

ire des Gaules & de la
Bén.

*continuo homines mirari
Valerius Probus.*

*ræ gloriæ, quamvis uno
Quintil.*

P O E S I E . en s'éloignant de son siècle. On trouve dans ce Poëte , au jugement d'un interprète latin , & d'un traducteur françois , un style châtié & poli , une grande variété de mille agréables choses , je ne fais quoi de vif , de ferré , de juste , d'exaët , & d'élégant qui plaît infiniment ; tout est extrêmement recherché ; tout sert à l'instruction du lecteur. Il est vrai que Perse est souvent obscur , & qu'il est quelquefois peu intelligible : mais il avoit affaire à un Prince qui n'entendant pas raillerie ne lui permettoit pas de s'expliquer plus nettement. D'ailleurs , il est à croire qu'il vouloit être mystérieux pour jeter plus de profondeur dans sa morale. Du reste , les qualités du cœur ne démentoient pas en Perse celles de l'esprit. Il étoit zélé partisan de la vertu , ennemi déclaré du vice , fort ménager de son temps , inviolablement attaché à tous les devoirs de la vie civile , sage , discret , officieux , complaisant , libéral , généreux , bon ami , & bon parent (f).

Juvenal écrivit ses satyres après la mort de Domitien plus en déclamateur

(f) Epître du P. Tarteron sur la traduction de Perse & de Juvenal.

qu'en Poëte. Misanthrope chagrin il mé-
dit à son aise de tous ceux qui ont le
malheur de lui déplaire ; & qui ne lui
déplaît pas ? Le dépit lui tient lieu de
génie (g). Il n'a aucun égard pour la
pudeur [h]. Il s'est trouvé toutefois des
Savants [i] qui n'ont pas fait difficulté
de donner la préférence à Juvenal sur
Horace. Moins de grec , & plus de goût
auroit redressé leur jugement ; car l'éru-
dition toute pure gâte tout. Juvenal est
plus véhément, plus emporté, plus acré,
plus mordant, plus élevé, si l'on veut,
qu'Horace. Mais l'impitoyable censeur
du siècle de Domitien a-t-il l'agrément,
la délicatesse, l'enjouement, la poli-
tesse, & ce qui est plus considérable,
le bon sens, & la solidité d'esprit du
satyrique fin & délié de la Cour d'Au-
guste ?

POÉSIE.

Marulle répandit beaucoup d'amer-
tume sur ses insolentes Mimes : il osa rail-
ler, même de leur vivant, Marc-Aurele ,
& Lucius Verus.

Du temps de ces Empereurs, Lucien,

(g) *Si natura negat, facit indignatio ver-*
sus. Juv. Sat. I.

(h) Dans la Satyre VI.

(i) Scaliger.

~~POÉSIE~~ **POÉSIE.** Syrien de naissance , fit en Grec dans ses Dialogues des peintures très-vives & très-satyriques : elles auroient plus d'agrément , si l'Auteur étoit moins bouffon , & plus d'utilité , s'il étoit moins athée.

La satyre de Rabelais , la première qui ait paru en notre langue , est la plus savante , & la plus générale qui ait jamais été faite (k) : c'est dommage que cet Ecrivain ait mêlé la plus sale corruption à une si fine & si ingénieuse morale. Regnier n'a pas plus d'égard à l'honnêteté que Rabelais ; il sème l'ordure dans ses vers ; à cela près , on le lit encore avec plaisir malgré son vieux style.

Si les anciens l'emportent presque toujours sur les modernes , M. Despréaux semble leur avoir ravi cet avantage à l'égard de la satyre : on remarque en cet illustre Auteur une critique sûre & judicieuse , soutenue de tout ce que la poésie a de force , de vivacité , & d'harmonie. Il a imité les anciens : mais il s'est rendu propres leurs richesses : comme eux il a toujours des tours nouveaux , & il fait dire ce qui ne

(k) *Sorberiana* , Lett. R.

s'étoit pas encore dit en notre langue : ~~_____~~
 & , ce qui est plus estimable , en combat- POESIE
 tant le faux il respecte la vérité : il rend
 justice au mérite ; & ses vers sont moins
 la satyre du vice , que l'éloge sincere
 de la vertu (l). Je fais qu'au jugement
 de quelques critiques (m), la poésie de
 Despréaux sent le travail & la fatigue ;
 ce qui , à leur avis , ne convient point
 au style simple & naturel de la satyre :
 mais je fais aussi que cette simplicité ,
 & ce beau naturel sont le prix & la ré-
 compense du travail & de la sueur , &
 qu'un chemin doux & aisé n'a conduit
 aucun Poëte au sommet du Parnasse.

Butler , un des plus beaux esprits de
 l'Angleterre (n) , donna à la satyre une
 forme toute nouvelle en poussant son
 enjouement jusqu'à un burlesque inimi-
 table. Il fit dans ce goût un poëme in-
 titulé *Hudibras* du nom de son Héros ,
 où il tourna en ridicule les Fanatiques
 qui avoient contribué à la révolution
 de ce temps-là ; & il mit dans cette piece
 un agrément , un sel , & une plaisan-
 terie qui n'ont point d'exemple. Butler

(l) Poésies de M. Rousseau.

(m) Chapelle , &c.

(n) Du temps de Cromvvel , & de Charles II.

POÉSIE. n'a copié personne en ce genre d'écrire, & personne n'a pu réussir à le copier. Après la satire de Butler, il n'y a, que je sache, que celle de Thomas Morus contre les Allemands qui soit digne de quelque attention.

É P Î T R E.

L'Épître en vers plus sérieuse, & aussi morale que la satire, a été maniée avec une adresse, & avec un art infini, mais d'une manière bien différente par MM. Despréaux, & Pope. Les Épîtres du Poète Anglois sur l'homme ont été traduites en vers François par M. l'Abbé du Resnel ; & cette version accommodée au goût françois peut en quelque façon passer pour un original. Si la copie n'a pas toutes les beautés de son modèle, elle est exempte de ses défauts, M. Pope est plus court, plus serré, & plus vif que M. du Resnel, mais il est plus sec, plus décousu, & , si cela se peut dire, plus escarpé. M. Racine nous a donné, non deux Épîtres, mais deux Poèmes didactiques, l'un sur la reli-

gion , en six chants , l'autre sur la grace en quatre. Le premier de ces poèmes , **POESIE.** au jugement de M. Hardion , répond parfaitement à la grandeur & à la dignité du sujet , soit qu'on y considère la solidité des pensées & des raisonnements , soit qu'on fasse attention à la noblesse des images & à la magnificence du style (1). Le célèbre Rousseau en avoit fait un éloge tout pareil , mais plus étendu. Le poème sur la grace est dans le goût & dans les principes du poème de St. Prosper de *Ingratis*. Le Poète françois ne pouvoit pas constamment choisir un meilleur guide que le Poète latin.

Les Epîtres morales de M. Pope , ont pour objet le caractère des hommes , celui des femmes , la censure de l'avarice & de la prodigalité , & l'abus des richesses. La Philosophie semble plus exacte & plus instructive dans ces quatre Epîtres que dans l'essai sur l'homme.

(1) Approbation du 3 Janvier 1742.

POESIE.

A P O L O G U E.

Connu
des An-
ciens.

L'Apologue est une Fable morale qui instruit les hommes par l'organe des bêtes, & des corps inanimés : la vérité en fait le fonds : la naïveté & l'agrément en font la parure : son mérite consiste dans la brièveté d'un récit, semé quelquefois de réflexions vives : l'usage en est fort ancien, & l'Ecriture nous en donne deux exemples chez les Israélites, la Fable de Joatham, fils de Gedeon (o), & celle de Joas, Roi d'Israël (p). Les Egyptiens avoient trop d'esprit pour ignorer une manière d'instruire si ingénieuse : elle n'étoit point inconnue aux Perses. Herodote nous apprend (q) que Cyrus voyant que les Ioniens & les Eoliens, qu'il avoit inutilement invités de prendre son parti, recherchoient son alliance après la victoire qu'il venoit de remporter sur Crœsus, il ne répondit aux Ambassadeurs de ces peuples que par l'apologue d'un pè-

(o) *Judic. cap. 9. v. 8.*

(p) *Reg. lib. 4. cap. 14. v. 9.*

(q) *Histor. lib. 1.*

cheur , qui ayant joué en vain de la flûte ~~pour faire venir à lui les poissons , ne~~ **POESIE.**
 vint à bout de les prendre qu'en jetant
 son filet dans l'eau.

C'est des Grecs que l'apologue nous
 est venu , Esope en est le pere : il étoit
 Phrygien , & s'il en faut croire l'Auteur
 de sa vie , il nâquit vers la cinquante-sep-
 tieme Olympiade , deux cents ans après
 la fondation de Rome : il écrivit en
 prose ses Fables , & Socrate en mit une
 en vers la veille de sa mort suivant l'or-
 dre réitéré des Dieux (r). Un apologue de
 Démosthene fit plus sur l'esprit des Athé-
 niens , que la plus belle de ses Haran-
 gues. Alexandre leur avoit demandé
 qu'on lui livrât dix des Orateurs , qu'il
 regardoit comme auteurs de la Ligue
 que son pere avoit vaincue à Chéronée.
 Démosthene para le coup en contant au
 peuple la fable des Loups , qui pour
 toute condition de la paix demandoient
 aux Brebis qu'elles leur livrassent les
 chiens qui les gardoient. L'Apologue
 du Lion amoureux est fort connu , &
 l'on sait qu'Eumene s'en servit utile-
 ment pour faire sentir à ses soldats

(r) *Plat. Phædo. p. 492. edit. lat. Mar. Ficini.*

POESIE. qu'Antigone vouloit débaucher , que les promesses de son ennemi n'aboutiroient qu'à une dure tyrannie, quand il se feroit rendu maître de toutes leurs forces.

L'Apologue étoit en honneur à Rome dès les commencements de la République : on fait de quel usage il fut à Menenius Agrippa dans la première sédition du peuple , pour ramener les factieux qui s'étoient retirés sur le Mont Sacré (s) ; c'étoit ou pendant la vie d'Esopé , ou peu de temps après sa mort. On peut croire que Phédre apporta de Grece les fables de ce Sage , & qu'il les fit connoître aux Romains ; cet Afranchi d'Auguste les traduisit en vers Latins avec une élégance peu commune ; & une extrême brièveté , plus orné qu'Esopé , sans être moins naturel. Après Phédre , Avienus , mit en vers les mêmes Fables sous le regne de Théodose (1) : cet auteur a de la force , & quelque chose au-dessus de son siècle (v) : mais il est bien éloigné de cette noble simplicité des premiers temps.

(s) *Liv. Decad. 1. lib. 2.*

(1) *Vossius de Poëtis latinis.*

(v) *Baillet , jugement sur les Poètes.*

Les Modernes ont imité les Anciens en ceci, comme en beaucoup d'autres choses. Gabriel Faerne, de Cremone, dans le XVI siecle, mit en vers latins cent fables d'Esope distribuées en cinq livres. Ce Poëte fut engagé à cette version par le Pape Pie IV, pour l'instruction de la jeunesse. En effet, rien n'étoit plus propre à former le goût & les mœurs des enfants qu'un pareil ouvrage; la morale en est ingénieuse, & le style a cette brièveté, cette clarté, & cette variété, qui font toute la beauté d'une narration. Faerne ne vit pas le fruit de son travail, son recueil de fables ne parut qu'en 1564, environ trois ans après sa mort; & pour se conformer à la volonté du Pape, ce recueil fut dédié à Saint Charles Borromée, Archevêque de Milan. La publication de ces fables fit connoître Faerne dans la République des lettres, & les belles éditions de Ciceron & de Terence, ornées de savantes notes, mirent le sceau à la réputation de cet auteur, aussi bon critique qu'excellent Poëte. On n'avoit pas encore vu les fables de Phedre, quand celles de Faerne furent imprimées. La découverte qui se fit ensuite des premieres

POESIE.
Mis en
usage par
les moder-
nes.

Porta les envieux du Poëte Crémonois à l'accuser de plagiat & à imaginer la prétendue suppression du nom & des écrits du Poëte ancien, écrits que le moderne avoit eu, selon eux, entre les mains. Il n'est pas surprenant que la jalousie ait inventé ces chimères: mais il y a lieu de s'étonner que l'illustre M. de Thou les ait adoptées, & que malgré les nombreuses éditions de ces fables, elles n'aient été traduites en françois qu'à la fin du dernier siècle par MM. Denyse & Perrault. Le fameux adverfaire des anciens, nonobstant sa prévention, fut si fortement frappé du mérite de Faerne, qu'il voulut bien traduire un Poëte, qui avoit écrit dans la langue des anciens, & dans le goût de l'antiquité.

Je passe les autres fabulistes; M. de la Fontaine les a tous effacés. Cet excellent Ecrivain joint au bon sens d'Esopé une gayeté, un air naïf, & une érudition enjouée, qui les rendent original à l'égard de ses modèles, & qu'on n'auroit jamais cru pouvoir faire entrer dans ce genre d'écrire. M. Patru ne pensoit pas que notre poésie pût adopter l'apologue: si M. de la Fontaine eût suivi le senti-

ment de M. Patru, les Muses françois seroient privées d'un de leurs plus grands ornements. La Fontaine est inimitable dans l'Apologue : s'il se fût borné à la qualité de Poète fabuliste, il eût toujours su plaire sans danger.

POÉSIE.

Je l'ai dit ailleurs, chaque langue a son génie : le fabuliste dont je parle a pris le tour qui convenoit à la nôtre : M. de Benferade au contraire a voulu encherir sur la brièveté de Phèdre, & réduire deux cents fables en autant de quatrains ; on ne lit point ces quatrains, tandis qu'on fait par cœur les fables de la Fontaine.

M. Richer loin d'affecter les graces étudiées de M. de la Mothe, imite le naturel & l'élégante simplicité de M. de la Fontaine. Dans ce fabuliste, les images sont riantes, les peintures variées, les sujets heureux & souvent nouveaux : preuve certaine que le bon goût se conserve encore, & que la nature ne s'est pas épuisée en formant les beaux esprits du siècle de LOUIS XIV. [Mém. de Trevoux, Juin 1745. art. 50.]

M. de la Mothe guindé & sec dans ses Prologues, personifie trop souvent des êtres moraux dans ses récits. Don Juge-

ment, Demoiselle Imagination, Dame
POESIE. Mémoire sont des personnages étrangers
 à l'Apologue, & qu'on ne sauroit goû-
 ter (x). M. Richer plus régulier, & moins
 hardi, approche de plus près que M.
 de la Mothe, des graces de M. de la
 Fontaine, qui jusqu'ici n'a point trouvé,
 & ne trouvera peut-être jamais son pa-
 reil.

É L É G I E.

L'Elégie en pleurs (y) d'un ton plus
 élevé, mais sans audace, & d'un
 style aisé & tendre, peint l'amour & la
 tristesse; le cœur seul parle dans ce Poë-
 me; tout y est sentiments. Archiloque
 plus porté à répandre un fiel amer, qu'à
 verser des larmes, se laissa toutefois at-
 tendrir par l'Elégie. Le naufrage de son
 beau-frere amollit son cœur; il déplora
 sa perte dans une piece qui est devenue
 fort célèbre. Sapho fit couler dans ses
 Elégies ses sentiments passionnés. Ces
 charmants Poëmes sont perdus pour

Les an-
 ciens,

- (x) Réflexions sur la Poésie, &c.
 - (y) *FleBILE Carmen*, Ovid.

nous; Ovide nous en a seulement conservé une copie fidelle dans l'épître de cette illustre fille à Phaon, qui se lit parmi les Héroïdes de ce Poète latin. Il ne nous reste que quelques fragments des Elégies de Philétas, & de Tirtœus: Callimaque en avoit fait un grand nombre; mais elles se réduisent pour nous à une seule sur un Bain de Pallas.

Tibulle qui vint au monde sous le Consulat d'Hirtius & de Panfa, est le premier Elégiaque latin, au jugement des grands Maîtres. On peut même avancer avec M. l'Abbé Souchay, (Discours sur les Poètes Eleg. Mem. Acad. B. L.) que ce Poète est peut-être le seul qui ait conçu, ou du moins exprimé le vrai caractère de l'Elégie. Tibulle se propose d'imiter la nature; & rien n'est au-dessus de cette imitation que la nature elle-même. Le désordre qui accompagne la passion, le Poète fait le jeter dans ses Elégies; tout y est désuni & séparé; on n'y voit rien de médité, rien de concerté; mais ce désordre est un effet de l'art, qui lie le dessein de ces Elégies, & qui leur donne toute la justesse & toute la régularité dont elles étoient susceptibles. Les mou-

POÉSIE. vements de la passion y sont peints d'une manière vive & naturelle : rien n'y fait appercevoir de la fiction ; tout y respire la vérité. Enfin pour finir le portrait du Poète avec les mêmes traits qu'a tracé l'habile critique. (M. l'Abbé Souchay, *ubi supra*,) que je ne fais qu'abrégé, Tibulle est noble sans faste, simple sans bassesse, élégant sans artifice ; il sent ce qu'il dit, & il le dit d'une façon qui persuade qu'il le sent. Mais plus ses Elégies sont belles, plus la lecture en est dangereuse, & cela seul suffit pour se la refuser.

Properce suit de près Tibulle. Le premier quoique moins doux & moins poli, a pourtant beaucoup de noblesse. S'il est plus savant que son émule, c'est par sa science qu'il lui est inférieur. Car selon la remarque de M. l'Abbé Souchay, c'est de l'usage que Properce a fait de son érudition que naissent cette rudesse de style, & cette obscurité qui fatigue le lecteur & qui souvent rend inintelligible le Poète. Au reste, ce défaut, tout considérable qu'il est, procure un avantage encore plus considérable : Properce est moins dangereux que Tibulle, parce qu'on l'entend plus difficile-

ment & qu'on prend moins de goût à ~~le lire.~~ **POÉSIE**

Ovide trop amoureux de son esprit, emprunte quelquefois le langage de la nature (z) : ses Élegies ont je ne sais quoi de gracieux & d'aimable ; ce Poète relève sur tout avec agrément les plus petites choses : il est vrai qu'il s'étend, & qu'il s'égaie un peu trop ; & ses pensées sur les médailles de César, qu'il avoit reçues dans son exil, seroient admirables si elles étoient moins belles [a].

Cornelius Gallus laissa un Recueil d'Élégies, où brilloient, dit Crinitus (b), les beautés de son esprit, & de son style. Diomedes le fait aller de pair avec Tibulle & Propertius. Quintilien (c) n'est pas de ce sentiment, & il avoue que Gallus n'a ni la douceur, ni l'élégance de ces deux Poètes. Le premier composa la plupart de ses Élégies à l'honneur de sa Lycoris, comme Varron le Gaulois en avoit fait pour sa Leucadie, Propertius pour sa Cynthia, Catulle pour

(z) *Nimium amator ingenii sui, laudandus tamen in partibus. Quintil. Inst. Orat. lib. 10. cap. 1.*

(a) *De Ponto, lib. 2. Epist. 8.*

(b) *Poët. Lat. lib. 3. cap. 42.*

(c) *Lib. 10. cap. 1.*

POÉSIE.

sa Lesbie , & Calvus pour sa Quintilie [d]. Le regne d'Auguste porta ces Poètes : sur quoi il est à remarquer que les Elégies que nous avons sous le nom de Gallus ne sont pas de cet ancien Poète , mais d'un écrivain demi-barbare , appelé Maximien.

Les Mo-
dernes.

Sous les successeurs d'Auguste , l'Elégie périt , quand l'affectation , qui lui est si opposée , prit le dessus : on oublia jusqu'à son caractère. Le poème d'Orientius [e] élégiaque pour la versification ne l'est nullement pour le sujet ; son auteur étoit Evêque d'Auch dans le cinquième siècle. Albertinus Mussatus dans le quatorzième , & Antoine Astesanus au commencement du quinzième traitèrent l'Elégie dans le même goût , & elle ne reparut avec ses agréments que pendant le seizième siècle , se ressentant peu toutefois de sa première origine. Je ne connois en ce genre au-dessus du médiocre que Molza Italien , Lotichius Allemand , & Sidronius Flamand. Marot est un mauvais modèle de l'Elégie ; son style n'est pas

(d) *Proper. lib. 2. Eleg. 34.*

(e) Intitulé *Commonitorium* , & partagé en 2, livres.

fait pour cette espece de poëme. Ron-
 Yard y fait entrer des sujets qui lui sont POESIE.
 tout-à-fait étrangers. Desportes est ce-
 lui de nos anciens Poëtes qui a le mieux
 réussi dans ce genre de poésie. Voiture
 effaça Desportes. Sarrafin , imitateur de
 Voiture , encherit sur son original. Mé-
 nage tira l'Elégie de la basseffe où elle
 avoit languï si long-temps parmi nous ;
 ce Poëte , selon M. Segrain , a connu
 la justesse & l'harmonie des vers : s'il
 n'a rien pris de son propre fonds , il a
 du moins choisi avec un goût exquis ce
 que les autres avoient dit de meilleur ,
 & il l'a mis en œuvre avec tout l'art
 possible : nul ne l'auroit surpassé , si
 Benferade, de Meré, Pavillon, n'avoient
 écrit en ce genre ; & ceux-ci sont en-
 core au-dessous de Madame la Com-
 tesse de la Suze, dont les tendres & dé-
 licates poésies semblent avoir été dictées
 par les graces. L'Elégie de M. de la Fon-
 taine sur la disgrâce de M. Fouquet , a de
 grandes beautés. Cette petite piece nous
 montre le vrai caractère de ce genre de
 poésie. On voit aujourd'hui beaucoup
 d'élégies , mais peu qui soient bonnes :
 ce Poëme n'est point le foible essai d'un
 apprenti : il demande un maître de l'art.

ÉPIGRAMME.

Nous avons assez parlé des poèmes qui demandent quelque étendue : passons maintenant aux plus petits ouvrages ; l'Epigramme est de ce nombre. Ce genre de poésie trop libre pour se borner à certains sujets , roule tantôt sur une pensée , tantôt sur un mot , quelquefois sur une raillerie. L'Epigramme exige la brièveté , & l'agrément : ennemie de la contrainte , & se refusant aux règles , elle doit tout son sel à un heureux génie : les Grecs la firent consister en un tour de pensée naturel & délicat , & ils mirent son agrément dans une certaine naïveté spirituelle & raisonnable. Ce milieu est difficile à tenir , & j'avouerai avec Racan que quelques Epigrammes de l'antologie pour être trop simples deviennent insipides , & qu'on en voit d'autres , qui en voulant piquer le goût tombent dans le raffinement. Il faut pourtant convenir qu'il s'en trouve de belles , de sensées , & de spirituelles. Si celles-ci sont en petit

nombre , on peut en rejeter la faute sur le Moine Planude : car l'Antologie , telle que nous l'avons aujourd'hui , est l'ouvrage de ce compilateur, qui vivoit vers la fin du xiv. siecle. M. Rollin [Hist. anc. tome xii.] compte trois recueils d'épigrammes Greques antérieurs à celui de Planude. Il donne le premier à Méléagre de Gadare , qu'il place sous Seleucus iv. dernier Roi de Syrie. Philippe de Thessalonique fit le second recueil du temps de l'Empereur Auguste , & Agathias fit le troisieme , sous le regne de Justinien. Le plus grand mérite du recueil de Planude consiste à être exempt des obscenités qui regnent dans les précédents. Les deux Epigrammes qui nous restent de Sapho sont bien éloignées de ces excès , & ne démentent point le caractère de cette dixieme muse. Diogene-Laërce fit le portrait de toutes les personnes illustres dans des épigrammes dont le recueil fut appelé *Pammetre*, c'est-à-dire, vers de toute mesure ; & il renvoie souvent à cet ouvrage dans les vies des Philosophes. Apulée loin d'imiter la modération de Laërce , fit régner dans ses épigrammes des libertés infâmes qu'Aufone a tort d'excuser, & plus encore d'imiter.

POESIE,

Chez les
Romains.

POESIE. Catulle suivit la manière Greque en l'ennoblissant : il donna à toutes les épigrammes une élégance jusques-là inconnue aux Romains , & une *égale polissure* (f). L'Empereur Auguste faisoit des Epigrammes dans le bain , apparemment avec assez de négligence : Suétone en avoit vu le recueil. Le temps a épargné quelques épigrammes de Germanicus : il y en a une fort ingénieuse sur un enfant qui se jouant sur l'Hebre glacé , rompit la glace , & périt dans l'eau. Ces épigrammes sont latines ; Arrius Antoninus en fit de Greques : Pline (g) en fait grand cas ; mais Pline n'est pas avare de louanges. Il s'égayoit souvent à composer des épigrammes : je ne crois pas qu'on doive regretter leur pere : on peut même en deviner le caractère : Pline s'accommodoit assez du brillant des pensées , & de la vivacité des saillies ; & il avoit probablement prêté l'un & l'autre à cet Antoninus en le traduisant.

Martial par un faux goût qui s'éleva dans le commencement de la déprava-

(f) Expression de Montagne , liv. 2. de ses Essais , ch. 10.

(g) *Lib. 4. Epist. 13.*

tion de la pure latinité, chercha à flater l'esprit en le suspendant, & à le surprendre ensuite par un mot piquant; cette chute à quoi on ne s'attend pas, & qui enferme souvent un sens double, fait toute la finesse des épigrammes de ce Poète : quelques anciens (h) l'ont appelée un sophisme agréable, & nous lui donnons le nom de *pointe*. C'est un langage peu naturel que de parler par pointes; il fait souvent tomber dans le froid, & dans le puéril : aussi les meilleures épigrammes de Martial ne sont, pas celles qui sont hérissées de ces sortes d'aiguillons, & où il a joué sur un mot. S'il m'est permis de dire ce que je pense, les railleries purement badines de ce Poète me plaisent aussi peu que les louanges flateuses, quelquefois excessives, qu'il donne à Domitien; j'aime ce qui m'instruit, ce qui m'intéresse, ce qui me remue : je préfère, par exemple, à tous ses jeux de mots qui ne font que me chatouiller, le sentiment qu'il donne à Aria, parce qu'il me touche; & je voudrois qu'il n'eût laissé que ce petit nombre d'Epigrammes, qui plaisent communément à tous les gens de Let-

(h) Macrobe & Seneque,

Poesie. **POESIE.** tres. Celles de Fabilius , de Porphyre (i) , & des autres Epigrammatistes , qui parurent sous les Maximins & les Constantin , ne méritent aucune attention. Dans la suite , Alcine & Aufone se distinguerent en ce genre de poésie. L'Epigramme du premier sur Homere & ses beautés : la voici :

*Maonio Vati qui par , aut proximus
 esset
 Consultus Pean , risit & hac ce-
 cinit :
 Si potuit nasci quem tu sequereris ,
 Homere ,
 Nascetur qui te possit , Homere ,
 sequi.*

Si toutes les épigrammes d'Aufone ressembloient à celle qu'il fit sur Didon , elles auroient évité la censure des critiques. Quelques-uns (k) mettent autant de différence entre les épigrammes de Martial & celles d'Aufone , qu'il y a de distance du siècle de l'un au siècle de l'autre. Il y en a (l) qui trouvent que les épigrammes du Poëte Gascon

(i) Publius Optatianus Porphyrius.

(k) Thomas Poppe Bloun , in Cens. Auct.

(l) Scaliger le pere.

sont presque toutes peu travaillées, dures à l'oreille, ineptes, froides, frivoles, & obscures : celle de Didon ne soutiendrait pas même un examen rigoureux : tout y quadre, mais tout y quadre un peu trop (m).

En matière d'épigramme les modernes ne le cedent point aux anciens. Les Italiens ont de l'esprit : c'est le fonds de cette sorte de poésie : mais ne la cherchez pas avant le seizième siècle. Porcelli (n) dans le quinzième n'a laissé que des productions informes, & peu châtrées d'un génie assez fertile & assez heureux. Sannazar plus correct, & plus élégant, a fait l'éloge de Venise en six vers qui sentent tout-à-fait l'antiquité, & qui seroient parfaits, s'ils n'avoient pour base la fiction (o). Les François

POÉSIE

Les Italiens.

Les François.

(m) *Infelix Dido, nulli benè nupta marito :
Hœc pereunte, fugis ; hœc fugiente, peris.*

(n) Secrétaire d'Alphonse I. Roi des deux Siciles.

(o) Les Vénitiens récompensèrent leur auteur d'un présent de six cents écus d'or. Voici ces six vers :

*Viderat Hadriacis Venetam Neptunus in undis
Stare urbem, & toto ponere jura mari.*

*Nunc mihi Tarpeias quantum vis, Jupiter, Arces
Objice, & illa tui mania Martis, ait.*

Si Pelago Tybrim præfers, urbem aspice utram-
que ;

Ulam homines dices, hanc posuisse Deos.

POESIE. quelquefois trop paresseux pour entreprendre des ouvrages de longue haleine , & qui savent d'ailleurs mieux que leurs voisins l'art de penser naturellement, ont fait un grand nombre d'excellentes Epigrammes : M. Baillet [1] attribue à Lazare de Baïf l'introduction en France de l'usage & du nom de l'épigramme : mais ce critique se trompe ; Baïf n'en introduisit que le nom , ainsi que Menage l'a judicieusement observé (2). Avant ce Poète on faisoit des Epigrammes qu'on appelloit Quatrains, Sizains, Huitains , suivant le nombre de vers dont ces petites poésies étoient composées. Les Epigrammes de Marot au nombre de près de trois cents sont celles de ses poésies qu'on estime le plus : elles ont le sel , le naturel , & la brièveté que l'épigramme demande. Marot plaisantoit finement. Les railleries trop piquantes de Mellin de Saint Gelais lui attirerent beaucoup d'ennemis. St. Gelais fit néanmoins de bonnes Epigrammes. Quelle naïveté dans celles qui sont contre un importun, sur un charlatan, & sur un astrologue qui se vantoit d'avoir fait un

(1) Jugement des Savants , tome 4.

(2) Anti-Baillet.

mauvais

mauvais ouvrage qu'un autre s'attribuoit. Les épigrammes de M. de Santeul pour les fontaines de Paris (p), & de M. l'Abbé Regnier, pour la Place des Victoires, tout le sel, toute l'élégance, & toute la noblesse que les différents sujets exigent. Maynard est celui de nos Poëtes François qui a composé le plus d'Epigrammes, & qui a mieux réussi à leur donner ce tour fin & naturel, qui fait toute leur beauté : celles de M. Despréaux ont une grace vive & piquante qui éveille l'esprit ; & les Epigrammes du Chevalier de Cailly ont une naïveté sans bassesse, & une délicatesse sans raffinement : tout y marque le caractère d'un galant homme.

M A D R I G A L.

LE Madrigal né en Italie, fut manié joliment par le Guarini, & par le Tasse, & c'est des Italiens que les Espagnols & les François apprirent à faire des Madrigaux, dont le nom a été in-

(p) Voyez la belle Epigramme sur la Pompe du Pont Notre-Dame.

Tome I.

O

POESIE,

trouvé dans notre poésie par Melin de St. Gelais. Ce petit Poëme agréable & poli aime la simplicité ; mais il a quelquefois beaucoup de grandeur. Si le Madrigal de M. de Coulanges sur la Noblesse est d'une légèreté charmante , ceux que l'on fit sur le Prince de Condé , & sur la paix que le feu Roi donna à l'Europe , sont d'une sublimité assortie à la dignité des sujets.

CHANSON.

Les Chançons tiennent de l'Epigramme & du Madrigal , & ont en même temps quelque chose de l'Ode , sans être précisément ni l'un ni l'autre ; c'est ce qui les distingue des vers que les anciens chantoient à table , qui étoient proprement de petites poésies lyriques. Nos chançons n'ont rien d'affecté pour la matière , ni pour le tour , qu'on peut varier à l'infini. MM. de Benferade & de Coulanges , qui avoient beaucoup de vivacité avec une grande politesse , ont fait des Chançons tournées d'une ma-

niere simple & aisée , où tout est neuf ~~_____~~
& original (a).

POÉSIE.

S O N N E T.

LE Sonnet est le désespoir de nos Poètes. *Un Sonnet sans défaut vaut seul un long Poème* (b) : mais ce Sonnet est encore à désirer : l'invention en est due aux Troubadours. C'est de ces anciens Poètes Provençaux que Pétrarque emprunta l'usage & le nom de ce petit Poème , & que dans sa charmante solitude de Vaucluse il fit à leur imitation de jolis Sonnets à l'honneur de sa Laure (c). Ce restaurateur des Belles Lettres donna du goût aux Italiens pour cette ingénieuse Poésie qui repassa les Monts dans la suite du temps. Alors , c'est-à-dire , sous le regne de François premier , nos Poètes firent paroître en leur Langue le Sonnet assujetti à certaines regles , & par ce moyen ils lui don-

(a) Voyez l'art. du Vaudeville , partie 2. de ces Essais.

(b) Despréaux , Art poétique , chant 2.

(c) Fauchet , Recueil de l'Origine de la poésie franç. liv. 1. ch. 8.

POÉSIE. nerent la grace de la nouveauté, en s'attribuant la gloire de l'invention. Saint Gelais, selon Coletet (1) fit passer le Sonnet d'Italie en France. Clement Marrot & Joachim du Bellay contribuerent avec saint Gelais à mettre à la mode ce nouveau genre de Poésie. Colletet fait un grand éloge des Sonnets de du Bellay lorsqu'il dit que de tous ceux qui parurent dans le seizieme siecle il n'y a gueres que ceux de ce Poëte qui aient forcé le temps : & il remarque que les connoisseurs prisent beaucoup les Sonnets de du Bellay sur les antiquités de Rome, & ceux qu'il a appellés *ses Regrets*. Joachim du Bellay, parent du Cardinal de ce nom, apprit à nos Poëtes à finir le Sonnet par une pointe. Gombaud, Maynard & Malleville lui donnerent plus de dignité : mais on donna le prix à *la belle matineuse* de Malleville ; la plupart des Poëtes excités par cet exemple, composerent des Sonnets sur le même sujet : Malleville eut toutefois l'avantage sur ses antagonistes, au jugement des connoisseurs (d). Voiture

(1) Traité du Sonnet, n. 6.

(d) Dissertation de Ménage sur les Sonnets pour la belle Matineuse.

& Benserade porterent ensuite le Sonnet à une plus grande perfection en y faisant entrer les sentiments : l'*Uranie* & le *Job* de ces deux fameux champions amuserent la Cour, & la partagerent en deux cabales de beaux esprits. Voiture eut pour lui de redoutables défenseurs ; Benserade eut aussi les siens : mais malgré les efforts des *Uranistes*, la décision de M. le Prince de Conti donna gain de cause aux *Jobelins*, par cet Arrêt si célèbre qui paroît dicté par la Nature :

L'un * est plus grand, plus achevé :

Mais je voudrois avoir fait l'autre **.

Ces Sonnets ne furent pourtant pas à l'abri d'une bonne critique. Despréaux dans son *art poétique* (chant 2.) censura indirectement le Sonnet de Voiture, en se moquant des Poètes qui ne savent que se charger de chaines, adorer leur prison & bénir leur martyre : Et Sarrafin attaqua le Sonnet de Benserade par une ingénieuse Parodie, qu'il adressa à M. Esprit.

* Sonnet de Voiture.

** Sonnet de Benserade.

R O N D E A U.

LE Rondeau originairement François, ne plaît que par la naïveté. Marot porta le premier le genre naïf à sa perfection. Ce Poète reussit au Rondeau. Son dernier éditeur (1) loue dans ce Poète, & par rapport à ce genre de vers, l'élégant badinage, la délicatesse de pensées, la fécondité d'imagination, la facilité, le feu, la correction. Ces rondeaux, au nombre de soixante-dix, sont pour la plus part fort jolis, & sur différents sujets. Bonnefons assujettit ce petit Poème à la pureté de la Langue, que Marot avoit trop négligée. Voiture fit revivre le Rondeau déjà tombé, & cet aimable Poète lui prêta des graces nouvelles. M. de Benferade qui lui succeda, choisit mal sa matiere : les Fables d'Ovide demandent un style soutenu ; le Rondeau n'admet que l'enjouement.

(1) M. Langlet du Fresnoy.

PARODIE.

LA Parodie est un Poëme , où pour jouer quelque personne , on tourne avec esprit , & en un sens railleur , les vers de quelque grand Poëte (e). La Parodie demande une finesse d'expression qui n'est pas commune : aussi est-elle présentement peu en usage. C'est d'ailleurs un travail bien ingrat , & qui prête trop à la malignité. Cette sorte de Poésie doit aux Grecs son invention : chez eux une Comédie faite des vers d'une Tragédie , s'appelloit Parodie : elle avoit la vogue , parce qu'on aime mieux ce qui divertit que ce qui afflige ; & pour la rendre plus piquante , on y mêla de la satire. Des scènes du Cid ingénieusement parodiées (f) nous donnent la véritable idée des anciennes Parodies ; & si l'on en veut d'autres exemples , on les trouvera dans les Parodies de Bertelet contre Malherbe , & de Sarrafin contre Benferade.

(e) Richelet , Diction. édit. de 1732.

(f) Dans les Œuvres de M. Despréaux.



POÉTIQUE.

I L y a de bons & de mauvais Poëtes, & dans le plus beau Poëme tout ne plaît pas également. Il est donc nécessaire d'en faire un discernement judicieux, & d'examiner, suivant les regles du vrai, & du beau, les ouvrages même des grands maîtres. Ces regles sont immuables étant fondées sur la nature, & ce qui leur est conforme doit plaire chez toutes les nations & dans tous les temps. Il a donc fallu, pour former l'esprit par rapport à la poésie, mettre en méthode la nature, & réduire en principes le bon sens.

C'est justement ce qu'a prétendu Aristote dans sa Poétique : il a cherché dans le goût épuré & délicat des honnêtes gens d'Athènes, ce qui étoit le plus généralement approuvé dans Homere, dans Sophocle, & dans les autres Poë-

tes ; il en a pesé les raisons : il est remonté aux principes , & de toutes ces observations , il en a formé ce corps admirable de préceptes , si propres à faire connoître le différent caractère des Poèmes , & à conduire à la perfection de la Poésie. Horace fit pour les Romains ce qu'Aristote avoit fait pour les Grecs : il abrégéa la doctrine de ce Philosophe , & la mit à la portée des grands Seigneurs de Rome , qui se méloient alors de faire des vers.

POETIQUE.

On ne voit rien parmi les Grecs & les Romains sur cette matiere dans les temps postérieurs. On a seulement un petit livre fort bien fait d'un Hephestion d'Alexandrie , qu'on met sous Marc-Aurele , sur la différente mesure des vers , *de Re Metrica* (g). Mais quand on eut apporté les Œuvres d'Aristote de Constantinople en Italie , après la ruine de l'Empire d'Orient , il s'éleva dans le seizieme siecle une foule de Grammairiens , qui écrivirent de longs Commentaires sur sa Poétique. François Robertel & Pierre Vettori s'attacherent d'abord à en expliquer la lettre. Le pre-

(g) M. de Tillemont, *Hist. des Empereurs*, tom. 2, pag. 434.

**POÉTI-
QUE.** mier, au jugement de Giraldy (h), fut un des meilleurs Poètes de son temps, & Balzac qui ne prodiguoit pas les louanges, dit du bien des remarques du second (i). Vida si connu par sa *Christiade*, sans se borner à la qualité de Commentateur, mit au jour un Art poétique qui vaut son prix, & qui est divisé en trois livres. Cet ouvrage seroit parfait, si son auteur versé en belle littérature n'avoit pas préféré l'agrément du style à une instruction approfondie. Castelvetro vint ensuite : sa vanité, & la haute estime qu'il avoit de lui-même le portèrent à contredire son auteur, & cet esprit chagrin chercha moins à éclairer les lecteurs d'Aristote, qu'à répandre des nuages sur le texte de ce grand homme.

Picolomini traduisit en Italien Aristote, & il montra beaucoup d'habileté, & une critique sûre dans les notes, dont il accompagna cette version. François Patrice, André Gili, Ricobon, Minturnus, & Vossius commenterent aussi Aristote en différents temps; mais Patrice fournit sa tâche en historien, Gili en

(h) *De Poëtis sui temporis.*

(i) Lettre à Chapelain, liv. 3.

Rhétteur , Ricobon en Dialecticien ,
 Minturnus en Orateur , & Vossius en **POÉTI-**
 Scholiaste (k). De tous ces interpretes **QUE.**
 nul n'est entré bien avant dans l'esprit
 de ce Philosophe , & n'a suivi son systé-
 me. Avec tous ces secours, la Poétique
 d'Aristote seroit bien obscure , si M.
 Dacier n'avoit débrouillé ce cahos d'u-
 ne maniere savante , & qui n'a rien
 de fastueux. Jules Scaliger doit , ce me
 semble , être tiré de la presse : sa Poétique
 renferme beaucoup de doctrine , & une
 lecture bien digérée; elle a été admirée
 des Doctes : je ne crois pourtant pas son
 Auteur infallible dans tous les jugemens
 qu'il porte.

La poésie ayant un peu changé parmi
 les modernes , il nous faut des regles
 particulieres pour nos rimes , pour la
 construction du vers , & pour certains
 petits Poëmes inconnus aux anciens.
 C'est dans cet esprit qu'on a dressé de
 nouvelles Poétiques : une des plus an-
 ciennes est celle de Lopé de Vega , qui ,
 pour justifier l'ordonnance de son Poëme
 héroïque ; & de ses comédies , hazarda
 une méthode toute différente de celle
 d'Aristote.

(k) Rapin , Préf. des *Réflex.* sur la Poétique.

POÉTI-
QUE.

En France, un Anonyme qui s'appelle lui-même l'*Infortuné*, & qui vivoit sous Louis XI. & Charles VIII. donna à l'entrée de son *Jardin de plaisance* la première poétique Françoisé que l'on connoisse. Deux singularités rendent cet écrit précieux : l'Auteur n'y sépare jamais le précepte de l'exemple : c'est par un rondeau de sa façon qu'il prescrit les regles du rondeau : & ainsi des autres especes de poésie qui nous sont propres : de plus , il nous met au fait de différentes rimes qui ne sont plus d'usage ; & cette curiosité a son utilité particulière. Fabry suivit l'*Infortuné* : il le prit pour inodelle. Thomas Sibilet en 1548. exposa avec assez de netteté les préceptes de notre poésie. Jacques Pelletier, après avoir traduit en vers François l'art poétique d'Horace, publia en 1555 un ouvrage en prose sur la même matiere : il y parle de son chef , & , au jugement de plusieurs , ses maximes sont judicieuses. Ronfard conçut & exécuta en trois heures son abrégé de l'art poétique , qui se ressent de la précipitation de l'Auteur : ce petit écrit si vanté par ses contemporains ne contient que quelques réflexions fort communes , & dont aucune n'est

1585.

approfondie. Du temps de Ronsard, Claude de Boissiere, & Robert Corbin firent des poétiques, aujourd'hui peu connues. Deimier, & Esprit Aubert, son antagoniste, s'arrêterent à la versification Françoisse. Marie de Jars de Gournai dans trois discours sur la poésie donna beaucoup de verbiage, & peu de choses. Jean Vauquelin de la Fresnaie ne mit au jour qu'en 1612, l'art poétique en vers François qu'il avoit achevé par l'ordre d'Henri III. M. de la Mesnardiere entreprit un grand ouvrage sur la poétique : il n'exécuta cependant qu'en partie le plan qu'il s'étoit fait ; car ce qu'il en publia en 1640, ne regarde que la Tragédie, & l'Élégie. M. l'Abbé d'Aubignac se borna aussi au poëme dramatique dans sa *pratique du Théâtre* : mais le Pere Rapin embrassa un dessein plus vaste, & dans ses réflexions sur les ouvrages des Poëtes anciens & modernes, il donna un art poétique complet, & le plus raisonné qui eût encore paru. Il n'est inférieur qu'à l'art poétique de M. Boileau Despréaux. Ce dernier ouvrage, „ amas prodigieux „ de regles & d'exemples, est lui-même, „ dit un habile critique (1), un Poëme

**P O E T I -
Q U E.**

1670

(1) M. de Boze, Eloge de M. Despréaux

POETI-
QUE.

„ excellent , un Poëme agréable , & si
 „ agréable , que , quoiqu'il renferme
 „ une infinité de choses , qui sont par-
 „ ticulieres à la Langue , à la Nation ,
 „ & à la poésie Françoisë , on fait com-
 „ bien il a toujours été goûté des étran-
 „ gers , qui ont été , ou qui sont en état
 „ de l'entendre „ ; & on convient qu'on
 lui doit cette justesse de discernement
 qu'on remarque aujourd'hui en fait de
 poésie , dans la plupart de ceux dont
 1674. l'esprit a quelque culture. MM. de Fe-
 nelon (m) & de Callieres (n) répètent
 en prose une partie de ce que M. Des-
 préaux a si bien exprimé en vers. Outre
 l'utilité qu'on peut retirer , & qu'on a
 retiré en effet , de l'art poétique de Des-
 préaux , trois choses font admirer ce
 Poëme. 10. La beauté des vers. 20. La
 difficulté de l'entreprise , qui paroissoit
 si grande que M. Patru ne croyoit
 pas que ce dessein pût réussir au Poëte ,
 parce que les regles particulieres de notre
 poésie , n'étoient pas propres selon cet
 habile critique , à être mises en vers

dans les Mémoires de l'Académie des Belles
 Lettres , tome III.

(m) Lettre à l'Académie Françoisë.

(n) Traité du Bel Esprit , part. 2.

François. 3^o. L'Ordre qui regne dans cette poétique ; ordre qui manque à celle d'Horace , qui n'est pas entré aussi avant que Despréaux dans le détail des préceptes. Le Pere Buffier Jésuite , approfondit beaucoup plus le même sujet (o) : son ouvrage est rempli d'observations singulieres , & de réflexions assez justes ; mais la monotonie qui y regne le rend froid & languissant ; & les raisonnements métaphysiques y sont substitués à la délicatesse des pensées & des expressions. Les réflexions de M. l'Abbé du Bos sur la poésie , &c. sont semées aussi de raisonnements métaphysiques : ce défaut est en quelque façon corrigé par une variété charmante , & par plusieurs traits de Littérature très-propres à ôter la sécheresse des matieres les plus abstraites.

POÉTI-
QUE.

1728.

Le Pere du Cerceau si léger dans ses petites poésies , est bien pesant dans sa petite poétique , où il tâche d'établir ce qui distingue les vers de la Prose : la règle qu'il donne à ce sujet est neuve , à la vérité ingénieuse , si vous voulez ; mais par malheur elle est fautive. On di-

(o) Traité Philosophique , & Pratique de Poésie.

**POÉTI-
QUE.** roit que plusieurs de nos Ecrivains modernes ont dessein de nous transporter dans des pays inconnus , & que dans cette vue , il n'est point de nouveauté qu'ils ne saisissent. Un Auteur fort poli (p) déclame contre l'esprit avec tout l'esprit possible : il veut qu'on sente plus qu'on ne pense, lorsqu'il pense lui-même plus qu'il ne sent : il prétend que l'harmonie est l'ouvrage de la fantaisie , & le fruit de l'accoutumance. Si on l'en croit , la fin de la poésie est moins d'être utile , que de plaire : la fiction en est l'ame ; & contre le sentiment commun , la Fable étend sa domination sur tous les genres de poésie. Je finis l'énumération des poétiques Françoises par celle que M. Gaullier, Professeur au College du Plessis , publia en 1727. Les principes en sont bons , & très-propres à diriger les jeunes gens dans la lecture des Poètes , & dans la composition des Poèmes (q).

Quelques auteurs en fait de poétique ont partagé leur tâche. Les uns ont écrit

(p) M. Remond de S. Mard, Examen Théologique sur la Poésie.

(q) Bibliot. Franç. de M. l'Abbé Goujet , tom. III.

sur

sur le poëme épique : tels sont les peres le Moine , Rapin (r) & le Bossu , Madame Dacier (s) , M. de Ramsay (t) & le Pere Bougeant (u). D'autres se sont bornés au poëme dramatique : & dans cette classe on peut ranger M. de la Motte ; M. l'Abbé Varray , M. l'Abbé Nadal , & le Pere Brumoy , Jésuite. Il y en a qui ont travaillé sur le poëme lyrique ; & de ce nombre sont M. l'Abbé Fraguier (x) MM. Roy , Rémond , &c. Colletet , M. de Longe-Pierre (y) , M. de Fontenelle , M. l'Abbé Genest , M. l'Abbé de la Roche , & M. l'Abbé Goulley ont fait des réflexions fort judicieuses sur la poésie bucolique. MM. Souchay , le Blanc , Michault donnent les regles de l'Élégie. MM. de la Motte , Richer , Rémond donnent leurs observations sur l'apologue. Voquelin de la Fresnaie ,

(r) Dans sa comparaison d'Homere & de Virgile.

(s) Dans sa Préface sur l'Odyssée.

(t) Discours à la tête du Telemaque de M. de Fenelon , 1717.

(u) Dans les Mémoires de Trévoux , Août 1730.

(x) Dans les Mémoires de l'Acad. des Belles Lettres , tom. I I.

(y) Discours sur les Idyles de Bion & de Moschus.

Tome I.

P

POÉTI-
QUE.

Denis Challine, MM. Despréaux, Dacier, & de Villiers nous mettent au fait de la Satyre. M. Nicole (z) & M. le Brun nous font connoître le vrai caractère de l'Epigramme ; M. Bruzen de la Martinière, celui du Sonnet ; l'Abbé Cottin, celui de l'Enigme ; l'Abbé Sallier, celui de la Parodie ; l'Abbé Souchay, celui de l'Epithalame ; M. Boivin, celui de la bonne poésie burlesque (a).

1736.

Deux nouveaux Ecrivains méritent une attention particulière. Riccoboni a donné dans ses observations sur la comédie une poétique d'autant plus ingénieuse, qu'elle est fondée sur les beautés dont le Théâtre de Molière est rempli, & qu'elle a pour objet de faire connoître combien ce comique est un excellent modèle dans tous les genres dont son Art est susceptible (b). M. Pope dans son essai sur la critique, qu'on peut regarder comme une poétique, enseigne au Poète à connoître la portée de son génie ; lui fait sentir les différences

(z) Dans la préface du *Delectus Epigrammatum*.

(a) Dans les Mémoires de Trévoux, Janvier 1718.

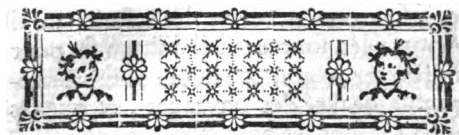
(b) Journal des Savants. Juin 1739.

qui se trouvent entre les esprits ; lui
montre les sources où il doit puiser pour
se former le goût, en quoi consiste la vé-
ritable beauté des ouvrages , & quelles
qualités font les bons Auteurs (c).

POETI-
QUE.

(c) M. du Resnel dans la Préface de sa Tra-
duction de ce Poème anglois.





ÉLOQUENCE.

¶ L'Eloquence est l'art de persuader , & de se rendre maître des esprits. Pour y parvenir , elle fait un choix judicieux des choses qu'il faut dire ; elle les place dans le meilleur ordre qu'il est possible ; elle les revêt des ornements les plus convenables. Cet art , à le prendre dans toute son étendue , est presque aussi ancien que l'usage de la parole ; car l'Eloquence a porté les hommes à vivre en société , à s'aider & à s'instruire réciproquement , à se soumettre aux loix , à discuter & à régler les affaires qu'ils avoient ensemble. Delà il est clair qu'on doit admettre deux sortes d'Eloquence ; l'une plus simple , & accommodée aux entretiens-familiers , & au commerce du monde ; l'autre plus élevée , & propre aux discours publics (d) ; c'est ce second

(d) *Cic. Offic. lib. 1. cap. 37. lib. 2. cap. 14.*

genre qu'on appelle proprement Elo-

**E L O -
Q U E N C E.**

L'Eloquence a toujours régné sur les peuples libres : elle a fleuri dans la Grece avant qu'elle subît le joug des descendants d'Alexandre , & dans la République Romaine avant la domination des Césars. Mais elle a été peu connue des Assyriens & des Perses , accoutumés au despotisme ; & l'on remarque à l'égard des Egyptiens , que pour éviter les suites de la fausse Eloquence , ils rejeterent la véritable (e). Chez les Grecs au contraire qui avoient tous part au gouvernement , le bien parler étoit la voie qui élevoit aux honneurs , & qui conduisoit aux richesses ; ainsi il n'y a pas lieu de s'étonner que chaque particulier se regardant comme l'artisan de sa fortune , fit tous les efforts possibles pour monter aux premiers degrés de la République.

Des Assyriens & des Perses.

Des Egyptiens.

Des Grecs

Les Egyptiens toutefois ne rejetoient que la haute Eloquence , qui s'armant , & tirant le glaive des Loix poursuit le criminel , & défend l'innocent ; mais à qui la malice , ou l'erreur fait souvent

(e) Bossuet , Discours sur l'Histoire Universelle , part. III. art. III.

**E L O-
QUENCE.**

prendre le change. Car pour cette Eloquence, doux lien de la Société, qui s'ouvre les cœurs sans tyrannie, & y regne sans violence, on peut la regarder comme la science que les Egyptiens cultivoient le plus soigneusement. Les chefs des Colonies Egyptiennes, qui retirèrent les Grecs de la vie brutale qu'ils avoient menée jusqu'alors, & qui donnerent à ce peuple feroce la première teinture de politesse, étoient véritablement éloquents. Tels furent Cécrops, Deucalion, Cadmus, & après eux, Linus, Orphée, Amphion, Chantres divins dont la Lyre étoit l'art de persuader.

Cet art si aimable, & si utile fit de grands progrès dans la Grece. Phénix, bon Orateur, & bon Capitaine, alla au siège de Troye pour apprendre à Achille à bien parler, & à bien combattre. Ulysse savoit proposer un bon avis, & bien conduire des Troupes. Thoüs brilloit dans les assemblées où les jeunes gens se disputoient le prix de l'Eloquence. Nestor est plus connu dans Homere sous le titre d'Orateur des Pyliens, que sous celui de Roi de Pylos; & ce Poète pour caractériser l'éloquence

de ce Prince , dit que ses discours avoient plus de douceur que le miel. Homere étoit éloquent ; si la justesse , & la bien-séance dans le choix des pensées sont des qualités essentielles à l'Eloquence. C'est ce qu'on admire dans le discours d'Ulysse à la Princesse Nausicaa ; & ceux que les envoyés d'Agamemnon (f) adresserent successivement à l'implacable Achylle , nous montrent d'une manière invincible qu'Homere étoit un grand maître dans l'art de distribuer ses preuves , & de les placer à propos (g).

Mais c'est faire peu d'honneur à Homere , que de le regarder simplement comme éloquent : c'est de lui que toutes les parties de l'Eloquence ont tiré leur origine , au jugement d'un Ancien (h) , comme tous les fleuves tirent la leur de l'Océan. Tous les Rhéteurs , ajoute ce judicieux Critique , ont emprunté d'Homere les exemples dont ils se servent pour expliquer , ou pour appuyer les regles qu'ils donnent de leur

(f) Ulysse , Phénix , & Ajax , fils de Telamon.

(g) M. Hardion , 1. & 2. Discours sur l'origine de la Rhét. dans la Grece.

(h) Quintil. Inst. Orat. lib. 10. cap. 1.

 E L O-
 QUENCE.

Art. Tous les Orateurs , ceux-mêmes qui dans d'autres professions ont cultivé soigneusement l'Eloquence , se sont rendus fideles imitateurs d'Homere. Demosthene prit pour modele l'Ulysse de ce Poëte , & avant Demosthene , Platon puisa dans Homere comme dans une vive source dont il détourna un nombre infini de ruisseaux (i). Enfin Quintilien (k) en parlant des lectures auxquelles doivent s'appliquer ceux qui veulent devenir de grands Orateurs , croit qu'en fait d'Eloquence on ne peut mieux commencer que par Homere , comme en toutes choses il faut , selon Aratus , commencer par Jupiter.

Dans des temps postérieurs , & au commencement de la cinquante-unie-me Olympiade , l'Art de persuader fraya à Pisistrate le chemin du thrône , & fit oublier aux Athéniens le soin de leur liberté (l). Ce Peuple fut toujours très-sensible aux charmes de la parole : mais ce bel Art ne brilla jamais à Athènes avec plus d'éclat que pendant le siecle de Péricles. Les graces legeres , dit Ci-

(i) Longin , *Traité du Sublime* , ch. 2.

(k) *Loc. cit.*

(l) *Cic. de Orat. lib. 3. n. 137.*

ceron (m), étoient sur ses levres : il sortoit de sa bouche des traits vifs & piquants qui pénétoient les cœurs : les vérités dures & piquantes proposées par ce grand homme paroissoient plus aimables que les basses flateries des Orateurs trop populaires : souvent victorieux dans le combat de la parole, il avoit l'adresse lorsqu'il étoit vaincu, de persuader aux Assistants, contre le témoignage de leurs propres yeux, qu'il avoit remporté la victoire. Une ambition démesurée ternit un peu des qualités très-estimables. Péricles vouloit dominer dans un état libre, & ennemi de la servitude : saisi de cette passion, il tonna, il fourdroya, il mit toute la Grece en mouvement. Comme il tenoit d'Aspasie [n] toute sa Rhétorique [o], il est vraisemblable qu'il tenoit aussi d'Aspasie le goût de la domination ; car les Femmes sont naturellement ambitieuses. Péricles avoit néanmoins assez de générosité pour aimer la vertu dans autrui, & pour la faire respecter. Il introduisit le premier la coutume de prononcer en public

(m) *Ibid. n. 138.*

(n) Femme de Péricles,

(o) Selon Athénée,

 E L O-
 QUENCE.

l'éloge de ceux qui étoient morts au service de la République : nous avons un de ses Discours funebres , admirable par la grandeur des sentiments , par la solidité des pensées , par la simplicité du style ; & ce Discours que Thucydide nous a conservé , est un excellent modele en ce genre. L'éloquence de Péricles consistoit dans la force des pensées , & dans un tour d'expression vif , serré , & extrêmement concis. Alcibiade & Thucydide [p] le suivirent en cela : il y avoit dans leurs Discours plus de pensées que de paroles.

Lyfias parut ensuite : il retint la force de Péricles , sans retenir sa brièveté : à cette force d'expression se joignoit je ne fais quoi de gracieux , & de fleuri , de doux , & de tendre , une noble simplicité , un beau naturel , une exacte peinture des mœurs & des caractères [q]. On peut juger de l'éloquence de Lyfias par le premier discours de la première partie du Phedre de Platon , & l'on voit par la critique rigoureuse que fait Socrate de ce Discours , ce que le Philoso-

(p) Ce n'est pas l'Historien.

(q) M. Hardion , Dissertat. sur les deux Zoïles.

phe pensoit de l'Orateur, & l'idée qu'il s'étoit formée de l'Art de parler. Socrate étoit l'homme le plus éloquent de son siècle : il en donne lui-même une preuve bien complète dans les deux Discours qui viennent à la suite de celui de Lysias. Le dernier eut pour maître Tisias, Léontin. Protagore contemporain de Tisias, né à Abdere en Thrace, pourroit être mis au rang des bons Orateurs, s'il n'avoit pas déshonoré sa Profession par un amour sordide du gain, vice honteux qu'on reproche aussi à Prodicus [r] maître de Thérამene & d'Isocrate.

**E L O-
QUENCE**

Vers le même temps, Gorgias [s] éblouissoit les Athéniens par le faux brillant des pensées, des tours & des figures, par des périodes extrêmement travaillées, & pour ainsi dire, tirées au cordeau, dont les membres se répondoient les uns aux autres avec trop de justesse, & formoient une cadence mesurée, qui flattoit l'oreille peu accoutumée à une pareille harmonie [t]. Ce Sophiste se piquoit de satisfaire sur le

(r) De l'Isle de Cée, l'une des Cyclades.

(s) De Léonte, ville de Sicile.

(t) *Diod. Sic. lib. 12.*

**E L O-
Q U E N C E.**

champ à toutes les questions qu'on lui pouvoit faire ; autre attrait bien séduisant , & capable de corrompre entièrement l'Eloquence , si Socrate n'eût tâché d'étouffer ce mal dans sa naissance , en décréditant & Gorgias & ses semblables.

Cléon , Athénien , entraîna les esprits moins par la solidité des preuves , que par la hardiesse du style. Il fut le premier qui donna le mauvais exemple de crier à pleine tête dans les assemblées , & d'émouvoir la multitude par de violentes contorsions , & par des mouvements forcés (v).

Platon étala dans l'apologie de Socrate une élégance , & une sublimité de style , soutenue d'une grande solidité de jugement.

Isocrate , disciple de Gorgias & de Prodicus , corrigea ce que le premier avoit de vicieux dans l'expression ; & il charma par un discours nombreux & cadencé , & commença à faire sentir cette douce harmonie qui enlève l'auditeur. Il fut l'auteur de la Période ; & par là il mérite beaucoup de louange.

(v) *Plutar. in Vita Niciæ.*

Cependant Platon en est-il moins estimable d'avoir plu infiniment sans le secours de la Période ? Le discours d'Isocrate aux Athéniens pour les exhorter à la paix est célèbre dans l'Histoire ; & cette piece d'éloquence que le temps a respectée , peut nous donner une juste idée de celle qui roule sur les devoirs de la Royauté : elle étoit adressée à Nicoclès , Roi de Salamine , & procura à son auteur un présent de vingt talents [20000 écus].

**ELO-
QUENCE,**

Zoïle, disciple de l'Orateur Polycrate, se rendit imitateur de Lysias [x] , & servit de modele à Démosthène. Hypéride eut un talent tout particulier pour peindre les mœurs , & pour toucher : il étoit contemporain d'Eubule , d'Aristophon , & de Licurgue.

Démosthène effaça tous ces Orateurs ses rivaux par l'élévation de son esprit , & par la véhémence de ses discours. Il est d'ailleurs si précis & si nerveux , qu'on ne voit dans ses harangues rien de trop , ni de trop peu : ce qui le distingue , c'est la violence des mouvements qu'il excite ; c'est la rapidité avec laquelle il ravage ,

(x) Denys d'Halicarnasse,

**ELO-
QUENCE.** pour ainsi dire , & emporte tout ; & pour réduire à un seul mot son éloge , la harangue pour Ctesiphon répond à l'idée qu'on doit avoir de la parfaite Eloquence.

Dans cette cause il avoit , je ne dis pas pour émule , mais pour ennemi , Echine , plus étendu , & plus orné , mais moins véhément , & en qui la nature avoit heureusement suppléé à ce qui lui manquoit du côté de l'art & de l'étude.

Dinarque & Démaïde vivoient dans le même-temps ; car le siècle de Démosthène fut celui de l'éloquence. Philippe , Roi de Macédoine , étoit fort éloquent ; témoin la lettre qu'il écrivit aux Athéniens pendant qu'il assiégeoit Perinthe & Byzance. „ Ce manifeste , dit un bon Historien (y) , est un chef-d'œuvre : il y „ regne une vivacité majestueuse & per- „ suasive , une force & une justesse de „ raisonnement soutenue jusqu'au bout , „ une ironie délicate ; enfin ce style noble & concis qui convient si bien aux „ têtes couronnées „ Démosthène eut pour disciple Cinéas , favori & premier

(y) Rollin , Hist. Anc. tom. 4.

Ministre de Pyrrhus, Roi d'Epire. Ce Prince qui l'avoit employé en diverses ambassades, disoit que l'éloquence de Cinéas lui avoit gagné plus de Villes, qu'il n'en avoit conquis lui-même par les armes (z).

**E L O-
QUENCE.**

Quoique ces Orateurs n'eussent pas tous le même génie, réunis néanmoins dans le goût du vrai & du simple, ils s'éloignoient pour la plupart de tout excès, & de toute affectation. Après leur mort on quitta leur manière : à cet air naturel, à cette beauté sans fard succéda je ne sais quoi de mol & d'efféminé : un style orné, enjoué & fleuri, prit la place du discours mâle, grave & austère : on voulut réjouir des auditeurs qu'on ne pouvoit plus émouvoir. La Cour d'Alexandre le Grand regorgeoit de Sophistes vains & présomptueux, mais peu éloquents, qui toutefois à l'exemple de Gorgias, faisoient profession de parler sur toutes sortes de sujets sans être préparés (a). Démochares, neveu de Démosthène, fut la première cause du mal, & Démétrius de

(z) *Plutarch. in Vita Pyrrhi.*

(a) Recherches de M. l'Abbé Sevin sur la vie de Calisthène.

**E L O-
QUENCE.**

Phalere prit la même route. Comme Démétrius surpassa tous ceux de son temps en politesse, il n'eut pas de peine à donner le ton à son siècle; & il ouvrit une carrière où il aima mieux marcher à la tête de ses nouveaux disciples, qu'à la suite des anciens maîtres [b]. C'étoit un Orateur peu véhément : la douceur, l'élégance, les graces, la parure, caractérisoient ses discours publics (c) : il étoit plus propre à plaire qu'à émouvoir (d); & il passoit plutôt pour un Athlète formé dans le repos, que pour un soldat endurci au travail par l'exercice des armes : des métaphores brillantes & hardies, relevoient le fond de son discours, d'ailleurs peu sublime, & peu fécond en sentiments.

Les déclamations, c'est-à-dire, les discours de pure ostentation, qu'on s'avisait alors d'introduire dans les écoles, contribuèrent beaucoup à énerver les esprits : à une Eloquence mâle & solide, succéda une Eloquence fleurie & douce-reuse : des ornements étrangers prirent la place d'une beauté naturelle, & rendi-

(b) *Cic. de Orat. lib. 2. n. 94. 95.*

(c) *Offic. lib. 1. n. 3.*

(d) *De Clar. Orat. n. 37. 38.*

rent

rent le mauvais goût dominant. [e]. Ce fut encore pis, quand l'art de parler sortant d'Athènes se répandit en Asie, & que les Déclamateurs mirent toute leur gloire à être applaudis dans les écoles de Mitylene & d'Ephèse. L'Eloquence perdit alors cette justesse, qui ne se permettoit rien d'outré, ni d'inutile, tout-à-fait gâtée par la vanité, & par l'enflure Asiatique; & après être tombée du parfait dans le médiocre, elle tomba du médiocre dans le mesquin, & se précipita dans toutes sortes de défauts [f].

~~EL O-~~
QUENCE.

Ces différents âges de l'Eloquence Greque se retrouvent dans l'Eloquence Romaine : on remarque d'abord dans le premier Africain un air de grandeur qui lui attiroit le respect, & un air naturel qui inspiroit la confiance; talens dont il sut faire usage, quand il reçut les députés des peuples d'Espagne [g], & qu'il eut chez Syphax cette célèbre conférence avec Asdrubal [h]. Avec quelle autorité Scipion parle-t-il à ses

Des Rois
mains.

(e) *Cic. de Clar. Orat.*

(f) *Quintil. Inst. Orat. lib. 12. cap. 10.*

(g) *Liv. Decad. 3. lib. 6.*

(h) *Decad. 3. lib. 8.*

E L O-
QUENCE.

soldats pour appaiser leur sédition [i], & avec quelle liberté reprend-il Mafsimiffa au sujet de Sophonisbe [k] ? L'Eloquence toujours conforme au caractère de l'Orateur, s'ajusta aux différents caractères des deux Gracques, douce dans Tiberius, & véhémence dans Caius ; d'un agrément plein de charmes dans le premier, d'une pureté exquise dans le second ; terrible dans celui-ci, pathétique dans celui-là, elle excitoit tantôt la pitié, & tantôt la crainte, & par des chemins opposés elle parvenoit au même but, à la persuasion [l]. La diction de Caton sans fard & sans affecterie étoit vive, forte & concise, pleine de sens, & toutefois attrayante & délicieuse (m).

Dans ces premiers temps, les Romains sans art & sans méthode s'abandonnoient à leur génie : mais instruits dans la suite par les Grecs, ils portèrent peu à peu l'art de parler au plus haut point de perfection (n).

(i) *Ibid.*(k) *Liv. Dec. 3. lib. 10.*(l) *Plutar. in Vita Gracchor.*(m) *Plut. in Vita Caton. Utic.*(n) *Cic. de Orat. lib. 1. n. 14. 15.*

Crassus (o) , Antoine (p) , César (q) & les deux Catules (r) acquirent beaucoup de gloire , & sans quitter le bon chemin , ils prirent différentes routes. Le discours de Crassus étoit abondant & riche , & ne manquoit pas d'enjouement : ceux qu'Antoine faisoit sur le champ avoient le même ordre que pouvoit apporter une longue préparation (s).

**E L O-
QUENCE.**

Les deux Catules parloient si purement leur Langue , qu'ils sembloient être les seuls qui fussent parler latin (t).

César avoit plus de sel & d'agrément : nul n'a égayé plus à propos les sujets sérieux , & n'a répandu avec plus d'art la douceur sur les matieres tristes.

Sulpitius & Cotta inférieurs en âge à ces Orateurs , mais d'un égal mérite , se firent admirer , l'un par la force de ses Plaidoyers , l'autre par les graces legeres qui y étoient semées (u).

(o) *Lucius Crassus.*

(p) *Marc-Antoine l'Ayeul du Triumvir.*

(q) Ce n'est pas celui qui se rendit maître de la République.

(r) *Le perc & le fils.*

(s) *Cic. in Brut.*

(t) *Orat. lib. 3. Offic. lib. 1. cap. 37.*

(u) *Brut.*

**E L O-
QUENCE.**

Cicéron dans sa jeunesse préféra la maniere de Sulpitius : il se forma sur ce modele : une excellente éducation , & de longues études annoncerent à quel point il devoit un jour porter la parole. Son Oraison pour Roscius commença à le faire connoître. La cause étoit importante pour le Client , & périlleuse pour l'Orateur. On avoit dépouillé Roscius de ses biens , & on l'accusoit d'être le meurtrier de son pere. Chrisogone , affranchi de Sylla alors le maître dans Rome , se portoit pour accusateur. Aussi Cicéron se vit-il obligé de se retirer en Grece : mais cet exil fut favorable à l'Eloquence : car le jeune Orateur avant son retour parcourut l'Asie , & y prit de bonnes leçons de Xenocles d'Adrumet , de Denys de Magnesie , de Ménippe Carien , & d'Apollonius Molon de l'Isle de Rhodes. Cicéron mit à profit les enseignements de ses maîtres dans l'Oraison pour Milon , qu'on regarde comme la piece la plus achevée qui soit sortie du Barreau Romain , & dans le Plaidoyer pour Ligarius , que César vouloit perdre , mais qu'il fut forcé d'absoudre , entraîné par une éloquence à laquelle il étoit difficile de résister.

Cet excellent Orateur n'étoit pas moins fort dans l'attaque que dans la défense. Il plaida à la prière des Siciliens contre Verrés , qui pendant sa Préture avoit opprimé cette Province. Pendant son Consulat , il prononça dans le Sénat , & devant le peuple ses Oraisons contre Catilina , qui avoit fait une forte brigade pour détruire le Gouvernement. Mais il ramassa toutes ses forces & toutes celles de son art dans ses Harangues contre Antoine , qu'il travailla avec un soin infini , & qu'il appella *Philippiques* à l'imitation de Démosthène , qui avoit donné ce nom à celles qu'il avoit faites contre Philippe , Roi de Macédoine.

E L O-
QUENCE.

Dans toutes ces pièces regne un jugement solide embelli par les graces de l'élocution : car il est le premier des Romains qui ait apporté du choix aux paroles , & à leur arrangement (x). Ainsi Cicéron perfectionna l'Eloquence parmi les Romains , comme Démosthène l'avoit perfectionnée parmi les Grecs ; & ces deux grands hommes par des routes opposées furent parvenir au même but , & acquérir une gloire immortelle.

(x) *De Oratoribus , incert. auctor.*

**E L O-
QUENCE.**

L'un est court & concis, l'autre est étendu & diffus: le premier serre de près son adversaire, & le presse par la vivacité de son style; le second pour combattre avec avantage ménage ses forces, & accable enfin son ennemi par la solidité de son discours: vous ne pouvez rien retrancher à celui-là, rien ajouter à celui-ci. Démosthène a plus d'art, Cicéron plus de génie: l'un étonne l'Auditeur, l'autre le touche: on est forcé de céder au premier; on aime à se rendre au second; & sans prétendre régler les rangs entre ces deux Orateurs, on peut dire que l'avantage que paroît avoir Cicéron sur Démosthène, se réduit à un certain agrément dans l'esprit qui fait railer avec finesse, relever les choses les plus communes, & embellir celles qui sont les moins susceptibles d'ornemens [y].

Cicéron avoit cependant ses censeurs, & leur censure n'étoit pas sans fondement: tant il est mal-aisé que le plus beau génie se tienne dans un juste milieu, également éloigné des extrémités vicieuses. Quelques-uns prétendirent

(y) *Quintil. Inst. Orat. lib. 10. cap. 1.*
Long. Subl. c. 10.

qu'il pouſſoit la plaifanterie trop loin , & ſe rendoit par là ennuyeux : d'autres le blâmoient de mettre trop d'eſprit & de fleurs dans ſes diſcours : ils le trouvoient un peu Aſiatique : & ce qui paroîtra ſurprenant , ce ſtyle trop fleuri & trop ſoutenu paſſa pour être maigre & ſec au bout de quelques années. Vers le même temps , paroſſoient avec éclat ſur la Tribune aux harangues Célius , Calvus , Brutus , Aſinius , & Corvin. Célius ſent trop l'antiquité, dit le Perrault de ſon ſiècle dans le fameux dialogue ſur les Orateurs : rien, à mon avis, ne loue mieux Célius; car il faut obſerver qu'Aper adorateur des modernes oppoſe ici le regne de Veſpaſien à la fin de la République , & au commencement d'Auguſte. Des reproches que ſe faiſoient mutuellement Ciceron & Calvus , il eſt aisé d'inférer que celui-ci avoit moins de vigueur, & plus de brièveté que ſon concurrent.

Pour ce qui eſt de Brutus , ſa philoſophie effaça un peu ſon éloquence , en lui prêtant toutefois beaucoup de ſolidité.

Aſinius & Corvin mirent beaucoup

Q 4

E L O -
QUENCE.

**ELO-
QUENCE.**

de force dans leurs discours : on les regarde comme les derniers des Romains qui aient mérité le titre d'Orateurs : & pour réunir en deux mots leurs différents caractères, Calvus étoit plus ferré , Asinius plus nombreux , César plus brillant , Célius plus piquant , Brutus plus grave , Cicéron plus rempli & plus véhément. Jules-César avoit de grands talens pour l'Eloquence : mais sa passion pour les armes l'empêcha de fréquenter le Barreau , & de disputer à Cicéron le titre de premier des Orateurs. La vanité de Marc-Antoine , sa conduite inégale , & ses autres défauts se peignoient dans les discours de ce fougueux Triumvir , pleins d'une sotte fierté , & d'une audace insupportable [z].

Après ces Orateurs on vit à Rome plusieurs Avocats diserts ; mais nul qui fût véritablement éloquent. Cassius abandonna le premier la route tracée par les anciens. Il mit dans ses compositions plus de bile que de sang : il négligea l'ordre & la méthode : il ne sut jamais se servir de ses armes : il harceloit l'ennemi au lieu de le combattre. Mécé-

(z) *Plutar. in Vit. Ciceronis , & Marci Antonii.*

nas se rendit ridicule par ses frisures, & Gallion par ses glapissements [a]. L'Empereur Tibere travailloit beaucoup ses écrits : mais à force d'y retoucher il les rendoit obscurs, plus éloquent dans les discours qu'il faisoit sur le champ, que dans ceux qui étoient prémédités [b]. L'Empereur Caius avoit assez de force, nulle délicatesse ; sa malignité versoit beaucoup de fiel dans ses discours (c) : ceux de l'Empereur Claude ne manquoient ni d'ornement, ni de politesse ; car ce Prince étoit bien instruit dans les Lettres Greques & Latines : ses successeurs se défiant de leur propre éloquence, eurent recours à une éloquence étrangere : Neron se servit de la plume de Seneque, & Othon de celle de Trachalus (d).

Sous ces Princes l'Eloquence alloit dépérissant : la corruption des mœurs se glissoit dans les esprits : l'amour du plaisir détournoit de l'étude : la vénéralité de l'art de parler, souvent exercé par des Plébéens, mettoit beaucoup de

(a) *De Oratoribus.*

(b) *Sueton. lib. 3. cap. 70.*

(c) *Suet. lib. 4.*

(d) *Tacit.*

**E L O-
QUENCE.**

bassesse dans les plaidoyers : la mauvaise éducation fit substituer à la vraie Eloquence une Eloquence fautive : à ces Orateurs graves & véhéments , on vit succéder des Déclamateurs , qui par la foiblesse de leurs pensées , la mollesse de leur parole , la licence de leur style , ressembloient parfaitement des Acteurs jouant leur rôle sur un Théâtre, parés des habits d'une Courtisane. Seneque gâta entièrement le goût par ses pensées brillantes ; il avoit un grand nom ; il étoit à la mode : c'en étoit assez pour introduire ses hardies nouveautés ; il mit donc en vogue une manière de s'exprimer courte & vive , qui ne donnoit aucune liaison au discours , & le rendoit comme décousu ; un tour ingénieux , mais peu naturel ; un style sententieux , & tout semé de pointes ; des pensées pleines d'esprit , dénué de jugement ; un discours fougueux ; des peintures souvent imparfaites , toujours farcies ; beaucoup de raffinement , peu de délicatesse.

Seneque communiqua ses vices à ses imitateurs , sans leur faire part de ce qu'il pouvoit avoir de bonnes qualités ; & il fut autant au-dessus de ses

copistes , qu'il étoit lui-même au-dessous des anciens. Tels furent du temps de Vespasien , Aper , Secundus , Crispus , & Marcellus. Aper manquoit d'étude , & Secundus de facilité : Crispus & Marcellus régnerent dans le Barreau par la foiblesse de leurs rivaux , plutôt que par la force de leur génie.

**E L O-
QUENCE.**

La plupart des hommes ont en eux-mêmes les idées primitives du bon goût ; il n'y a qu'à les réveiller , & à développer ces notions qu'on entrevoit confusément.

Quintilien sentit combien étoit mauvais ce nouveau genre d'Eloquence : ne pouvant le proscrire , il s'éleva contre l'abus qu'on en faisoit ; il tâcha de rapprocher ses disciples des véritables sources.

Le Panégyrique de Pline présente une image de l'Eloquence de ce temps-là : cette pièce a un éclat qui surprend , qui éblouit , qui fatigue quelquefois : j'aimerois mieux qu'elle jetât une lumière moins vive , mais plus douce , & plus agréable.

Pline eut pour émules Tacite , dont le caractère particulier fut la gravité &

E L O-
QUENCE.

la majesté (e) ; Isée , que Juvenal (f) appelle un torrent de paroles ; Arrien , grand imitateur de Démosthène ; Marc de Byzance , qui laissa quelques déclamations. Antonin Pie avoit de l'esprit , de l'érudition , & de la politesse. Herode Atticus passa pour le plus éloquent qui fût alors parmi les Grecs [g] , & Cornelius Fronto pour le meilleur Avocat qui fût parmi les Romains [h]. Aristocle disciple d'Atticus courut après une réputation d'éloquence , qu'il ne put obtenir ni à Rome , ni à Pergame sa patrie. Apulée de Madaure en Afrique gâta son style en affectant de se servir de mots ou trop vieux , ou trop nouveaux , ou détournés de leur sens naturel. Nicagore , Athénien , se signala par la Pompe & par la gravité de ses pensées , & son fils Minucien par la force & par la vivacité de ses expressions. Dexippe ambitionna ce que l'Eloquence a de plus sublime : son style étoit majestueux , sans être redondant : on l'a appelé un second Thucydide ,

(e) *Plin. lib. 1. Epist. 1. 11.*

(f) *Sat. 3.*

(g) *Agell. Noct. Attic. lib. 9. cap. 2.*

(h) *Agell. lib. cap. 26.*

mais moins obscur que le premier [i].

Ainsi l'Eloquence protégée par les Empereurs faisoit des efforts pour se soutenir , & ne pouvant recouvrer son ancienne splendeur , elle tâcha de se maintenir dans cet état de médiocrité jusqu'à la chute de l'Empire. Sous les successeurs du grand Constantin parurent d'assez bons Avocats : la force caractérisa Alcime , & l'abondance Delphide , dont les discours étoient d'ailleurs & vifs , & nerveux [k] L'éloquence de Symmaque , défenseur de l'idolâtrie , a été comparée par Prudence à une beche d'or dont il labouroit la boue : son style élégant & fleuri se sentoit néanmoins de la corruption de son siècle. Les déclamations de Libanius foibles & sans vigueur ne présentoient que des pensées plus spécieuses que solides , & des railleries plus piquantes qu'ingénieuses. On donna à Themistius le surnom d'Euphrade , ou beau parleur , & celui de Roi de l'éloquence (l) Dans la suite , c'est-à-dire , dans le sixieme siècle & les suivans , les sujets des Empe-

**E L O -
Q U E N C E .**

(i) *Phot. Bibl. Cod. 82.*

(k) *Sidon. lib. 5. Epist. 10.*

(l) *Greg. Naz. Epist. 140.*

E L O-
QUENCE.

reurs de Constantinople mêlés avec les Barbarès , ne furent plus des Grecs que par la Langue : ils perdirent ce qui leur restoit de politesse : ils devinrent même & plus ignorants , & plus grossiers que les Mahometans , qui s'étoient rendus maîtres de l'Orient [m].

En Occident on ne renvoyoit plus aux principales villes des Gaules ceux qui vouloient se perfectionner dans l'Eloquence , comme du temps du Poëte Juvenal. Cet art qui n'a pour but que de convaincre , n'étoit d'aucun usage parmi les François , qui ne songeoient qu'à se faire craindre , & à subjuguër , non par la force des discours , mais par celle des armes. Le commerce toutefois qu'ils avoient avec les Romains , leurs nouveaux sujets , leur fit goûter insensiblement l'Eloquence : mais quelle Eloquence ! un style guindé , confus , embarrassé , souvent inintelligible tenoit la place du style mâle , fort & vigoureux , mais d'une clarté & d'une netteté admirable , qui caractérisoit autrefois l'Eloquence , dont le nom même se perdit parmi la confusion & les désordres des siècles suivans.

(m) Fleury , *Mœurs des Chrétiens* , n. 37.

Mais quand les esprits engourdis pendant si long-temps vinrent à se réveiller en Italie & en Espagne, on y vit des Historiens & des Poètes, nuls Orateurs: je doute même qu'on en voie jamais parmi eux.

**E L O-
QUENCE.**
En Italie
& en Espa-
gne.

Les Italiens pensent trop joliment: l'Eloquence demande la simplicité.

Les Espagnols outrent leurs pensées: l'Eloquence n'en admet que de naturelles.

Chez nous, l'art de parler fut bientôt infecté des défauts de nos voisins; il demeura long-temps au berceau: c'est à l'Académie Française que nous devons ses accroissements; c'est Balzac & Voiture, qui en épurant notre Langue, firent sortir l'Eloquence de cet état de foiblesse: ils avoient beaucoup d'esprit, dit un célèbre Académicien, (n) „ mais „ rien de plus opposé que leurs caractères: l'un se portoit toujours au sublime, l'autre toujours au délicat; „ l'un vouloit être admiré, l'autre se „ rendoit aimable „. Leurs défauts ont passé long-temps pour des vertus: aujourd'hui nous sommes justement cho-

(n) M. l'Abbé d'Olivet, Hist. de l'Acad. Franç. tom. 2.

E L O-
QUENCE.

qués des hyperboles de Balzac : nous voudrions que Voiture eût écrit plus purement , & qu'il eût mis moins de gentilleses dans son Alcidalis.

ELOQUENCE DU BARREAU
François.

LA persuasion est le but où tend l'Orateur ; & pour y parvenir , il doit prouver , plaire , & toucher : car il ne peut rien obtenir de ses Auditeurs que par la force de ses raisons , par la bienveillance qu'ils lui portent , par le trouble où il les jette. Le dernier point est le plus difficile : mais c'est le plus infailible. Ce n'est pas à des Sages exempts de toute passion que l'Orateur a affaire. Les Hommes déferent moins à la raison , qu'à leurs passions. Il faut donc les remuer. Ce foible de l'esprit humain marque assez que c'est par-là qu'on peut l'attaquer & le vaincre [o].

Si l'on veut trouver dans nos Avocats ces qualités essentielles à l'Orateur ,

(o) Lettres de M. Maucroix.

qu'on

qu'on ne remonte pas plus haut que vers le milieu du seizième siècle. C'est l'époque de J. B. du Mesnil Avocat au Parlement de Paris, depuis Avocat Général, le premier qui ait introduit l'usage de faire des Harangues aux ouvertures du Parlement [p].

E L O-
QUENCE.

Peu de temps après, Jacques Mangot courut la même carrière, & monta à la même dignité : il avoit le jugement sain, l'esprit clair, la parole nette, sans fard & sans affectation [q]. Pasquier [r] le trouve seulement trop diffus.

A Mangot succéda Simon Marion : celui-ci fleurit du temps d'HENRI III. & d'HENRI IV. Mais sous le règne suivant Guillaume du Vair donna un nouveau lustre à l'Eloquence. Avant ce Magistrat, pour être souverainement éloquent, il falloit que les Plaidoyers fussent tellement couverts de citations, qu'on n'y vît presque point le fond de la cause; c'est un défaut que M. Brissot, fort estimable d'ailleurs, avoit introduit dans le Barreau. M. du Vair com-

(p) Il mourut en l'année 1569.

(q) M. Du Vair, liv. 2. de l'Eloquence françoise.

(r) Recherches, liv. 4. ch. 17.

**E L O-
QUENCE.**

prit qu'à l'exemple des Anciens qui ne citent presque jamais, on doit parler de son chef, comme ils ont parlé du leur, & se servir de leurs pensées sans employer leurs propres paroles [s].

Il restoit encore à reformer des allusions trop fréquentes aux traits de l'Antiquité les moins connus, & des métaphores continuelles, qui répandoient une grande obscurité dans le Discours. Les Avocats qui en usoient ainsi, pensoient se faire valoir en montrant une profonde érudition; & ils mettoient le sublime dans ce style allégorique : ajoutez à cela les jeux de mots, & les antithèses trop recherchées qui faisoient les délices de l'Orateur.

M. le Maître se défendit de tous ces vices : ses commencements présageoient des suites très-heureuses pour l'Eloquence, s'il n'eût préféré les douceurs d'une sainte solitude aux vains appas d'une gloire périssable. Le célèbre Jérôme Bignon illustra ensuite le Barreau par une prodigieuse étendue de connoissances, & il embrassa en quelque sorte toute cette doctrine que Cice-

(s) M. Perrault, *Eloges des hommes illustres*, tom. 1.

ron [r] assigne à l'Orateur : mais [ce qui est fort estimable] ce grand homme joignit à l'érudition la plus vaste , à la capacité la plus étendue , à l'éloquence la plus insinuante , un esprit juste & un cœur droit. Ces qualités furent héréditaires dans la Famille de M. Bignon , & Jérôme II du nom les posséda au plus haut degré : la douceur , la modestie , la droiture & la probité rehaussèrent l'éclat de ses talents naturels & de sa profonde littérature.

**E L O -
QUENCE.**

Peu de temps après , mais dans un poste moins relevé , M. Patru fut un des plus éloquents hommes de son siècle ; à la vérité , il n'étoit pas véhément , & en limant cent & cent fois les Plaidoyers qu'il a donnés au Public , il les a rendus d'un style moins ferme , moins aisé , & moins oratoire , que lorsqu'il les prononça [v]. Il fit le premier un remerciement à l'Académie Française lors de sa réception , & son Discours plut si fort , que la Compagnie ordonna que tous ceux qu'elle admettroit dans la suite , suivroient cet exemple.

Le caractère des Plaidoyers de M. le

(r) *De Oratore* , lib. 1.

(v) Lettres de M. Maucroix.

**E L O-
QUENCE.**

Noble (imprimés à Rouen en 1704.) est un caractère , dit M. Goujet , (Bibliot. Franç. tome 2. pag. 344.) „ judicieux & suivi , qui ne s'écarte point , „ & ne prend pas le change , soutenu „ d'ailleurs d'érudition , de raisonnemens & de l'autorité des Loix Canoniques & civiles. „ M. Gautier au jugement de Gabriel Gueret , avoit la déclamation forte , beaucoup de feu , une imagination aussi brillante que féconde , une action qui entraînoit après elle le suffrage de ses Juges & l'esprit de ses auditeurs. Cet Avocat excelloit dans la réplique , & son éloquence vive & puissante l'avoit rendu l'une des plus belles lumières du Barreau.

Le savant auteur de la Bibliothèque Françoisse que je cite toujours avec plaisir , trouve plus d'esprit , de délicatesse , d'éloquence & de pureté de langage dans les Plaidoyers de M. Erard (imprimés à Paris en 1734.) surtout dans celui qu'il fit pour M. le Duc de Mazarin. Il est plus d'une route pour parvenir au faite de l'éloquence : celle de M. Gillet a pour caractère distinctif la Majesté , une noble simplicité , une érudition presque sans bor-

nes & l'union aussi rare qu'estimable de la délicatesse & de la force, du brillant & de la solidité. Nous n'avons rien de MM. les Avocats Généraux & presque rien de MM. Pucelle, Foureroy, Nivelles &c. le dernier recueil de pièces d'éloquence qui ait paru, est celui des Plaidoyers de feu M. Mathieu Terrasson publiés en 1737.

E L O-
QUENCE.

On a dit que M. Terrasson étoit plus éloquent que savant. Il est vrai qu'il a trop de cette espèce d'esprit, qui consiste à donner à tout ce qu'on dit un tour ingénieux & brillant. Son éloquence, quoique très-solide quant au fond des pensées, est peut-être trop fleurie, trop ornée, trop délicate, & par là moins grave, moins sérieuse, & moins naturelle que celle qui convient au Barreau. C'est l'éloquence d'Isocrate plutôt que celle de Démosthène. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à jeter les yeux sur les Plaidoyers de M. Terrasson au sujet de la Primatie des Gaules [x], & de la Souveraineté de Neufchatel [y].

Certainement ces grands hommes se

(x) Pour M. l'Archevêque de Lyon, contre M. l'Archevêque de Tours.

(y) Journal des Savants, Juin 1737.

**E L O-
Q U E N C E.**

seroient élevés au plus haut degré de l'Eloquence, si l'Eloquence qui est en usage dans le Barreau François pouvoit le comporter : il est bien difficile que la *Pratique*, si sombre en toutes ses parties, mais si indispensable à nos Avocats, ne dessèche, pour ainsi dire, leur esprit. Comment pourront-ils racheter par l'étude de l'Eloquence le temps qu'ils auront mis à se remplir de la science des Loix, de celle des Coutumes, & des Ordonnances ? En auront-ils après cela pour régler la prononciation, que les Anciens appellent l'Eloquence du corps, & sans laquelle il n'est point de parfait Orateur ? Enfin la plupart des sujets qu'ils traitent sont si communs, quelquefois si rampants, qu'ils admettent rarement les grands mouvements, & les passions violentes.

Outre l'Eloquence du Barreau, il y a l'Eloquence de pur appareil, & l'Eloquence propre aux affaires : & M. Pétilhon a parfaitement bien réussi dans l'un & dans l'autre genre ¶. Dans le premier il plaît infiniment par ses pensées brillantes, & par ses tours agréables :

¶ Voyez le Panégyrique de Louis XIV. & l'Apologie de M. Fouquet.

dans le second il songe moins à frapper par les ornements, qu'à convaincre par la raison. Dans ces deux genres si opposés regnent également la vérité, & la bienfaisance. Loin de vouloir imposer par la pompe des mots, M. Pétilson ne s'attache aux paroles, que pour exprimer les pensées : il n'emploie que les termes qui sont dans l'usage ordinaire ; & de leur unisson résultent toujours des images naturelles [z].

ELOQUENCE DE LA CHAIRE.

Nous n'avons pas les occasions de parler qu'ont eu les Grecs & les Romains : mais chez nous l'Eloquence semble se dédommager sur la Chaire, des pertes qu'elle fait dans le Barreau : les vérités qu'enseignent les Orateurs Chrétiens sont si sublimes, les mystères qu'ils annoncent sont si augustes ; ils parlent avec tant d'autorité, qu'on les reconnoît aisément pour les seuls dépositaires de la véritable Eloquence, de cette Eloquence, dis-je, indépendante

(z) Journal des Savants, Septembre 1735.

R 4

**E L O-
QUENCE.****Des Livres
sacrés.****Des Pro-
phètes.****Des Peres
Grecs.**

de sa nature , maîtresse des cœurs , qui emploie pour les toucher les ressorts les plus puissants , & les figures les plus éclatantes.

Cette Eloquence brille dans les Livres Sacrés , principalement dans les Ecrits des Prophètes. En général les Prophètes ont tous de la grandeur : mais si vous faites attention à leurs différents caracteres , vous trouverez Isaïe élevé , Jérémie pathétique , Ezechiel terrible , Daniel tendre. Ils savent même varier leur style. Moïse relève dans le Deuteronome , avec les figures les plus fortes , ce qu'il a raconté très-simplement dans les Livres précédents , & Isaïe exagere & amplifie d'une manière presque poétique la défaite de Sennacherib en la prédisant , & la raconte ensuite nuement. Si l'on demande une Eloquence antérieure aux Prophètes & à Moïse , on la trouvera dans les discours des amis de Job.

C'est dans des sources si pures que les Saints Peres ont puisé l'Eloquence. Lactance n'a pas été fort inférieur à Cicéron ni pour la beauté de l'esprit , ni pour celle du style. Quelle solidité , quelle force dans les combats de cet Athlete

Chrétien contre les Philosophes du Paganisme ! contre Hiérocles & Porphyre ; contre Platon même (a) ! Que manquoit-il à S. Basile & à S. Chrysostome pour être véritablement éloquents , qu'une diction aussi élégante que celle de Démosthène ? Ils savoient choisir les plus fortes preuves , & les bien arranger : ils mettoient leurs Discours à la portée de leurs Auditeurs , & les proportionnoient à leurs besoins : ils employoient quelquefois des images vives , & des figures convenables : ils savoient convaincre , émouvoir , effrayer , se rendre aimables. Au surplus , si leur élocution n'a pas le tour , la délicatesse , & la précision que l'on pourroit souhaiter , il faut considérer que les Peres étoient des Pasteurs très-occupés , qui , sans préparation parloient familièrement , & ne cherchoient qu'à instruire , soit en expliquant l'Ecriture tout de suite , soit en choisissant les sujets les plus importants.

**E L O -
QUENCE.**

Les Peres Latins suivirent la même méthode. S. Cyprien , S. Leon , S. Ambroise passoient avec justice pour les plus éloquents : on remarque en eux beaucoup

**Des Peres
latins.**

(a) M. Rau de Bertin , Dissertation sur Lactance.

**E L O-
QUENCE,**

d'art & de noblesse. Les Sermons de S. Augustin sont d'un style plus simple ; aussi prêchoit-il dans une petite Ville à des Laboureurs & à des Marchands ; d'ailleurs, le débordement des Barbares avoit dès-lors altéré le goût , & le mal alla à un point que l'Eloquence s'éteignit tout-à-fait en Occident.

Dans ces temps ténébreux, je ne vois que le Bienheureux Alain, frere convers de l'Abbaye de Cîteaux (b), qui soit digne d'attention. C'étoit un grand Prédicateur ; & on l'appelloit *le Docteur Universel*, parce qu'à l'Art Oratoire où il excelloit, il avoit joint une profonde connoissance de la Langue Hébraïque, & de la Poésie. Deux cents ans après Alain, parut Léonard Justinien, le plus habile Orateur de son temps : il prononça l'Oraison funebre de Charles Zeno, Noble Venitien, que M. Muratori a insérée dans le dix-neuvieme tome de sa Compilation ; & il étoit contemporain de Jérôme de Forli, de l'Ordre des Freres Prêcheurs, qui a laissé plusieurs Sermons.

Cependant, les Arts se renouvelle-

(b) Il mourut en 1294, âgé de 116. ans.

rent : mais l'Eloquence ne jeta qu'une
foible lueur. A peine compte-t-on jus-
qu'au dernier siecle trois Orateurs qui
méritent de l'estime, S. Charles Borro-
mée à Milan, Philippe de Narni à Ro-
me, Louis de Grenade à Seville ; encore
devoient-ils moins leurs succès à la jus-
tesse de leurs Discours, qu'à un certain
air pathétique qui faisoit trembler leurs
Auditeurs.

**E L O-
QUENCE**

En France on vit pendant long-temps
trois défauts bien considérables infecter
la Chaire : nulle ordonnance dans le
dessein , un grand étalage de l'érudition
profane , & une basse plaisanterie que
l'on croyoit nécessaire pour attirer l'at-
tention. A ces desordres , le Pere Senault
del'Oratoire substitua une méthode exac-
te , la doctrine de l'Ecriture & de la Tra-
dition , & une gravité propre à faire
respecter le ministere de la parole (c) ;
on admiroit en lui cette clarté & cette
netteté de style , qui fait entrer dans les
esprits les moins éclairés les vérités les
plus sublimes. Le Peré de Lingendes son
concurrent excella dans le pathétique ;
tous deux ils formerent d'excellents éle-

En France

(c) M. Perrault , Eloges des hommes il-
lustres , tom. I.

**E L O-
QUENCE.**

ves, qui allerent encore plus loin que leurs maîtres : de l'Ecole du premier fortirent les Peres le Boux , Mascaron , Soanen , Hubert , la Roche , & une infinité d'autres.

Dans le même temps parurent deux grands Orateurs , mais d'un différent caractère.

Qu'il me soit permis d'emprunter ici , pour les louer , les propres paroles d'un habile Critique „ Ce qui domine dans „ M. Fléchier, dit M. Rollin (d), est une „ pureté de langage, une élégance de „ style, une richesse d'expressions brillantes & fleuries, une grande beauté „ de pensées, une sage vivacité d'imagination ; & ce qui en est une suite, un art „ merveilleux de peindre les objets, & „ de les rendre comme sensibles & palpables. M. Bossuet *au contraire* peu „ occupé des graces legeres du Discours, & quelquefois même négligeant les regles gênantes de la pureté „ du langage, tend au grand, au sublime, & au pathétique : il est vrai qu'il „ est moins égal & se soutient moins ; „ mais en récompense il enleve, il ravit,

(d) Maniere d'enseigner & d'étudier les Belles Lettres , liv. 3. ch. 2. art. 2.

„ il transporte „ : vaste & puissant génie, son langage est splendeur, sa parole est magnificence (e).

**ELO-
QUENCE.**

Voici un autre genre d'Eloquence, qui a bien son mérite. Le Pere Bourdalouë s'attacha à mettre la raison dans son jour; il posoit d'abord ses principes; & après les avoir bien prouvés, & amenés à une proposition générale, il descendoit dans un détail où toutes les conditions des hommes étoient représentées au naturel : ses pensées étoient solides, & il savoit les exposer avec une éloquence noble & pressante. Après avoir pris dans M. Rollin le parallele de MM. Bossuet & Flechier, qu'il me soit permis de prendre dans M. l'Abbé Goujet l'éloge de M. Massillon, Prêtre de l'Oratoire, depuis Evêque de Clermont. „ On remarque, dit ce célèbre auteur „ dans les „ Sermons de M. Massillon, les principaux traits de cette éloquence qui fait „ amener les vérités & les placer dans „ tout leur jour; qui tantôt s'insinue „ dans le cœur par les charmes d'une „ diction fine & délicate, & tantôt fait „ trembler le vice & foudroie l'impiété

(e) C'est l'expression de l'Auteur d'*Aurelia*.

**E L O-
QUENCE.**

„ par la force du raisonnement & des
 „ mouvements qu'elle met en œuvre „
 Le Pere Tarrasfon se forma sur M.
 Massillon. Pouvoit-il se proposer un
 meilleur modele? ce digne élève prit de
 son maître ce style intéressant qui tient
 l'auditeur en haleine. Clair dans ses ex-
 pressions, il n'a ni obscurité, ni rudesse;
 il brille sans affectation. Il s'élève sans
 enflure; il puise ses pensées dans son su-
 jet, & tâche toujours de faire en sorte
 qu'elles repondent à la majesté de la pa-
 role de Dieu.

Le Pere Mascaron, selon M. Rollin,
 est moins orné que M. Flechier, mais il
 fait mieux cacher son art; il est moins
 sublime que M. Bossuet, mais il est plus
 correct & plus élégant. A l'éloquence
 du corps, si nécessaire à un Orateur, le
 P. Mascaron joignit une éloquence na-
 turelle cultivée par l'étude, dirigée par le
 jugement, épurée par un goût ex-
 quis.

• Dans les Oraisons funebres du P. de la
 Ruë & de l'Abbé Anselme on trouve, dit
 le savant Bibliothecaire cité ci-dessus,
 „ une beauté majestueuse, une douceur
 „ forte & pénétrante, un tour noble &
 „ insinuant, une grandeur naturelle & à

„ la portée de tout le monde ; & si
 „ ces grands orateurs se sont proposés
 „ de célébrer dignement la vertu
 „ des morts , on sent que leur but
 „ a été aussi d'en inspirer l'amour aux
 „ vivants „.

**B L O-
 QUENCE**

Il est plus facile de faire des images , que de suivre un raisonnement : les jeunes Prédicateurs en qui l'imagination domine, imiterent ce que la méthode du Pere Bourdalouë leur offroit de plus facile, & ils multiplierent les portraits à l'infini : les gens sages ne se laisserent point entraîner par cet exemple, & persuadés que pour toucher il faut aller droit au cœur, ils eurent soin d'écarter tous les ornemens étrangers ; ils ne s'appliquèrent qu'à mettre en œuvre les plus fortes raisons pour persuader, & les plus puissants ressorts pour émouvoir. De nos jours, on voit dans M. l'Abbé Seguy le Logicien exact, le Théologien solide, l'Orateur pathétique.

Pendant que l'Art de la Chaire paroissoit avec éclat, il s'éleva un adversaire redoutable, qui fit ses efforts pour le proscrire. M. Dubois de l'Académie Française par un zèle amer voulut exclure l'Éloquence de la prédication de l'E-

**E L O-
QUENCE.**

vangile (f). M. Arnould combattit ce sentiment, & couronna sa carrière littéraire par l'Ouvrage le plus beau & le plus fort qui ait été fait sur ces matières (g) : à M. Dubois se joignit le Pere Lamy Bénédictin (h), qui fut réfuté à son tour par M. l'Evêque de Soissons (i) d'une manière aussi vive que polie ; & le Public demeura persuadé que les vrais Israélites peuvent consacrer au vrai Dieu les dépouilles des Egyptiens.

(f) Dans la Préface de la traduction des Sermons de S. Augustin.

(g) C'est le pénultième de ses écrits.

(h) Traité de la connoissance de soi-même.

(i) Réflexions sur l'Eloquence.



RETHORIQUE.



RHÉTORIQUE.

L Es préceptes, dit Cicéron (k), n'ont pas fait les hommes éloquents ; mais les hommes éloquents ont donné lieu aux préceptes par les observations qu'on a fait sur leurs Discours : le corps de ces observations rédigées avec soin, & réunies sous certains chefs, est appelé Rhétorique : l'origine de cet Art doit être rapportée aux Grecs.

Empédocte né au commencement de la soixante & treizième Olympiade, est le premier qui ait donné des préceptes de Rhétorique. Il fut suivi de Corax & de Tisias. Ceux-ci eurent plusieurs disciples, qu'on appella Rhéteurs, mais qui déshonorèrent cet Art par le mauvais goût qu'ils tâchoient d'introduire. Platon arrêta le mal par les réflexions sen-

Des Grecs.

(k) *Orat. lib. I. n. 146.*
Tome I.

féees & solides qu'il inféra dans ses Dialogues, sur tout dans le Phedre, & dans le Gorgias, qui contiennent des regles générales sur l'Eloquence.

Isocrate & Isée ouvrirent leur Ecole à Athènes. La réputation du premier déterminna Aristote à suiye son exemple, & à composer sur ce bel art les trois livres qui sont venus jusqu'à nous ; car le quatrieme livre intitulé, *Rhétorique à Alexandre* est attribué à Anaximene de Lampsaque. Aristote fit cet excellent Ouvrage suivant les principes de Platon, sans s'attacher à la maniere de son maître, & il préféra la méthode des Géometres à celle des Orateurs que Platon avoit suivie.

Denys d'Halicarnasse vint s'établir à Rome l'an 28. avant J. C. Nous n'avons de ce savant Rhéteur que les traités de *l'arrangement des paroles*, de *l'art*, & du *caractere des Ecrivains*. Du reste, on peut regarder ces traités comme une forte digue qu'il vouloit opposer au débordement du mauvais goût, qui commençoit dès-lors à se faire sentir, & qui en effet eut par-là des progrès moins rapides.

Hermogene de Tarse en Silicie, tint

école sous l'Empereur Marc-Aurele dès l'âge de quinze ans : il n'en avoit que dix-huit lorsqu'il écrivit sa Rhétorique : mais cet enfant admirable , semblable à un fruit trop précocce , devint hébété à l'âge de vingt-quatre ans , & demeura stupide le reste de sa vie.

**RHÉTO-
RIQUE.**

Longin , Syrien d'origine , & Athénien de naissance , pour perfectionner un ouvrage que Cécilius n'avoit fait qu'ébaucher , publia du temps d'Aurelien son traité du merveilleux dans les discours.

Démétrius de Phalere écrivit sur l'Elocution : mais le livre qui porte aujourd'hui ce titre est , selon de bons critiques , d'un Auteur postérieur. Tous ces Rhéteurs s'étoient borné à cette partie de leur art. Il est vrai qu'ils s'étoient comme partagé leur tâche. Démétrius ne toucha que la délicatesse de la diction , Hermogene les divers caracteres , Denys les ornements , Longin la sublimité (1). Celui-ci avoit fait un traité des passions que nous avons perdu , & au jugement des critiques , il surpasse tous les Rhé-

(1) Rapin , Comp. de Cicéron & de Démosthène.

RHÉTO-RIQUE. — teurs en bon sens , en érudition & en éloquence.

Des Romains. C'étoient les Grecs , qui dans les premiers temps enseignoient la Rhétorique à Rome , & ils le faisoient dans leur Langue. Plotius , originaire des Gaules , changea le premier cette coutume , & fit ses leçons en Latin : il vivoit du temps de Cicéron ; son école fut fort fréquentée , & après quelques contradictions de la part des Censeurs , sa manière fut approuvée par l'autorité publique. Vers le même temps , L. Otacilius Pilitus ouvrit son école. Ce Rhéteur eut pour disciple Pompée le Grand : à l'ombre d'une protection si puissante il osa s'ériger en Historien , & simple Affranchi , il s'arrogea une profession auparavant interdite à ceux qui étoient de condition servile.

Epidius contemporain de ces deux Rhéteurs enseigna l'Eloquence à Marc-Antoine & à Auguste. Deux défauts caractérisent Epidius , une médisance effrénée , & une sotte vanité qui le portoit à s'attribuer follement une origine divine.

Sextus Claudius moins vain , mais plus intéressé , sût mettre à profit la fa-

veur d'Antoine , & s'enrichir sous le Consulat de ce Triumvir ; & quoique les Rhéteurs ses confreres se fussent bornés à l'Eloquence latine , Claudius voulut encore professer à Rome l'Eloquence Greque.

RHETORIQUE

Tels sont les Rhéteurs dont Suetone transmet le nom à la postérité. Le dernier est C. Albutus Silus , de Novarre , qui eut l'Orateur Plancus pour Mécène. Du reste , on ne voit pas qu'ils aient rien écrit sur leur art. Cicéron est peut-être le premier des Romains qui ait entrepris de dévoiler à tous les siècles les secrets de l'Eloquence : du moins est-il certain qu'il est le seul qui l'ait fait avec un très-grand succès. Les quatre livres de l'*Invention* furent les premiers fruits de la jeunesse de ce fameux Orateur (il n'en reste que les deux premiers). Parvenu ensuite à une haute réputation d'éloquence , il composa les trois livres de l'*Orateur* , à la priere de son frere Quintus , qui desiroit avoir de lui quelque chose de plus parfait. Dans cet excellent ouvrage la sécheresse des préceptes est tempérée par tout ce que l'urbanité Romaine a de plus fin , de plus délicat , de plus riant. Cicéron y

**RHETO-
RIQUE.**

embrasse les différentes parties de la Rhétorique ; il les traite avec un agrément & un art infini ; & il y embellit l'élocution du son , du nombre , de la cadence , de l'harmonie , qui manquoient à l'Eloquence latine , & qui faisoient le principal ornement de celle des Grecs. Cet Ecrivain célèbre donna ensuite dans le livre intitulé l'*Orateur* , la véritable idée de la parfaite Eloquence ; il rechercha les qualités nécessaires pour former un Orateur accompli : ici paroît , comme il le reconnoît lui-même (m) , toute la force du jugement de ce grand homme. Ce traité est adressé à Brutus , qui demandoit des éclaircissements sur cette importante matière. *Brutus* , ami intime de Cicéron , est le titre que ce Rhéteur donna à un dialogue , où il passe en revue les Orateurs illustres Grecs & Romains : ce long dénombrement lui donne lieu de tracer sur le même sujet un grand nombre de caracteres d'une variété admirable. Il n'appartient qu'à un Orateur , tel que Cicéron , de faire tant de portraits , tous ressemblants , & tous dissemblables.

(m) *Epist. 19. lib. 6. ad familiar.*

Mais parmi tous ces Orateurs dont le style est si différent, quel est l'Orateur le plus parfait ? A quel genre d'éloquence la préférence est-elle dûe ? C'est ce que Cicéron développe avec beaucoup de netteté dans la Préface de sa Traduction latine des Plaidoyers d'Eschine & de Démosthène, Préface que nous avons sous le titre *De optimo genere Oratoris*. Trebatius demandoit une explication de la Méthode inventée ou perfectionnée par Aristote pour trouver les arguments par le moyen des *Lieux* de Rhétorique : Cicéron satisfait pleinement le Jurisconsulte dans ses *Topiques*. Ses *Partitions Oratoires* ne contiennent que des divisions & des subdivisions des matières, dénuées d'exemples ; & quant à la *Rhétorique* à *Herennius*, on doute avec quelque fondement que cet ouvrage soit de Cicéron.

Sous les Empereurs, un Julius Florus enseigna l'Eloquence dans les Gaules du temps de Tibere. Ne seroit-ce pas le même que l'Historien, dont le style est plus oratoire qu'historique ? La Rhétorique, profession honorable, & exercée d'abord par d'habiles Orateurs, devint une profession vénale sous

RHÉTO-
RIQUE

RHÉTO-
RIQUE,

le regne de Vespasien, qui assigna des gages à ceux qui enseignoient l'Eloquence (n). Quintilien fut le premier qui les reçut : après avoir instruit pendant vingt années la jeunesse romaine, il composa ses Institutions, où prenant au berceau l'Orateur qu'il veut former, il le conduit par différents degrés au plus haut point de l'Eloquence.

L'Auteur anonime du dialogue sur les Orateurs ne précède point le regne de Vespasien ; car Aper l'un des interlocuteurs étoit alors à la tête du Barreau. On vit sous Adrien deux célèbres Rhéteurs, J. Castricius, qui eut Aulu-Gelle pour disciple, & Paul de Tyr, qui laissa quelques écrits sur son art. Herode Atticus & Cornelius Fronto enseignèrent à Marc-Aurele l'un l'Eloquence Greque, l'autre l'Eloquence latine. On ne connoît que par Suidas les traités de Rhétorique d'Harpocraton, de Minucien, de Major, & de quelques autres. Sous Septime-Severe, Philostrate, Auteur de la vie d'Apollone de Tyanes, professa l'Eloquence à Athènes & à Rome : ses Tableaux ont passé pour un bel ouvrage,

(n) *Suet. lib. 3. cap. 18.*

où regne le pur Atticisme. Curius Fortunatianus Consultus , qui vivoit sous le regne du jeune Gordien , a fait trois livres fort savants sur l'art Oratoire , que l'on a encore.

RHETORIQUE.

Sous les Empereurs de Constantinople , Attius Patérius fut Professeur de Rhétorique à Bourdeaux , Victorin à Rome , Minerve , Alcime , Delphide dans l'Aquitaine , Ulpien à Antioche , Nicole & Bemarkue à Constantinople , Arberius à Toulouse , Melior felix à Clermont en Auvergne. Proërese & Libanius sont célèbres dans l'histoire pour avoir enseigné l'Eloquence , l'un à S. Basile , & à S. Gregoire de Naziance , l'autre à S. Chrysostome. Gratien & S. Paulin , disciples d'Aufone , ont acquis plus de gloire à leur Maître que tous ses écrits. S. Cyprien & S. Augustin , ces grandes lumieres de l'Occident , enseignèrent la Rhétorique , & firent couler les préceptes dans les ouvrages immortels dont ils enrichirent l'Eglise.

Tous ces préceptes tomberent bientôt dans l'oubli. Mais après plusieurs siècles d'une ignorance grossiere , le Pogge , Florentin , déterra les Institutions de Quintilien dans le Monastere

Des Monastères.

RHETO-
RIQUE.

de S. Gal , durant la tenue du Concile de Constance (o). Cette découverte réveilla les esprits , & leur inspira le goût de l'Eloquence. On en puisa les regles dans Quintilien , dont la beauté solide étoit alors relevée par les charmes de la nouveauté. On se mit ensuite à commenter Cicéron , quand ses ouvrages devinrent moins rares : on expliqua , on compila ces deux fameux Rhéteurs. C'est de ses sources qu'est sortie l'érudition qui a enflé les livres de Rhétorique de Calvacanti , de Barthius , de Soarés , de Vossius , & de tant d'autres.

Entre les Rhéteurs François le plus ancien est Pierre Fabry , qui publia en 1521. *le grand & vrai art de pleine Rhétorique*. Mais le premier qui ait bien connu l'art Oratoire , & qui en ait donné de bons préceptes ; est le Pere Charles de S. Paul , Supérieur Général de la Congrégation de N. D. de Feuillants. Son *Tableau de l'Eloquence Française* , imprimé en 1632. est une excellente compilation des écrits de Cicéron , de Longin , & d'Hermogene. Pouvoit-

(o) Tome 20 du Recueil de M. Muratori.

il puiser dans des sources plus pures ? RHETO-
RIQUE,
 M. de la Motte le Vayer, qui vint
 après, donna en 1651. la *Rhétorique*
du Prince pour l'usage de Philippe de
 France, frere unique du feu Roi „ Si
 „ cet écrivain, dit M. l'Abbé d'Olivet (p),
 „ ne tire point assez de lui-même, pour
 „ se faire regarder comme Auteur ori-
 „ ginal ; du moins il en tire toujours
 „ assez, pour ne pouvoir être traité de
 „ copiste „ La précision de M. le Vayer
 est plus estimable que la diffusion en-
 nuyeuse de René Bary. Celui-ci tire ses
 regles d'Aristote : mais le choix qu'il en
 fait est mauvais, & l'application encore
 plus mauvaise. M. le Gras montra plus
 de discernement dans sa *Rhétorique*,
 imprimée en 1671. qu'il dédia à M.
 Colbert : on y trouve la méthode, la
 justesse, la clarté : les préceptes des
 anciens y sont maniés finement & sen-
 sément. Le Pere Bernard Lamy, de
 l'Oratoire, donna moins une *Rhétori-*
que complete, que le plan de cet art.
 Cet ouvrage que M. Gibert a vivement
 critiqué ; n'a pas laissé de s'acquérir de
 la réputation. Ce Censeur sévère après

(p) Contin. de l'Hist. de l'Acad. Franç.

**RHÉTO-
RIQUE,**
1730. avoir relevé les défauts des autres Rhé-
teurs, composa lui-même une Rhéto-
rique où il expliqua les regles qu'il
avoit enseignées pendant une longue
suite d'années. Je n'en arrête pas à MM.
le Breton, Clausier, Brulon de S. Remy,
ni au Pere Buffier, car il n'y a rien de
neuf dans leurs ouvrages, & ils pour-
roient être mieux tournés.

La méthode qui se borne à expli-
quer les préceptes des anciens Rhéteurs
est sans contredit la plus aisée : mais je
doute fort qu'elle soit la plus judicieuse :
pourquoi ? parce que les regles de l'art
Oratoire étant fondées sur la nature,
sont les mêmes pour toutes les Nations,
& dans tous les temps ; & qu'il est
inutile de rebatre un sujet, qui se trou-
ve épuisé par les anciens : il falloit donc
mettre à l'écart les préceptes si connus
de l'invention, & de la disposition,
pour se restreindre à la seule élocution,
laquelle varie selon le différent génie
des Langues. C'est sur ce plan que M.
Patru devoit tracer sa Rhétorique : il s'y
seroit arrêté à la mesure de nos péri-
odes, & aux figures qui sont particu-
lières à la diction Française. Ce projet
étoit digne d'un homme qui parloit si

bien sa Langue : il est à souhaiter, que quelque Savant veuille bien dégager M. Patru de sa promesse , & dédommager le public, à cet égard de ce qu'il a perdu, en perdant cet habile Académicien. Ce qui nous reste de ce célèbre Orateur sur l'élocution françoise se trouve à la fin de ses plaidoyers & œuvres diverses, & a été réuni en 1738. aux Notes de Thomas Corneille sur les remarques de Vaugelas.

**RHÉTO-
RIQUE.**

Ce que M. Patru avoit promis pour l'Eloquence en général, le P. Gaichies de l'Oratoire (q) l'a exécuté pour l'Eloquence de la Chaire en particulier. Il y a peu de livres écrits avec plus de précision, de justesse, & d'élégance.

(q) Mort à Paris en 1731. âgé de plus de 33. ans.





HISTOIRE.

L'Histoire conserve la mémoire des grands événements ; ces événements peuvent être transmis à la postérité en deux manières, ou par des monuments publics, ou par l'écriture ; de ces deux moyens le premier est le plus simple, le plus naturel, & par conséquent le plus ancien : aussi le voyons-nous en usage chez tous les peuples.

Monu-
ments his-
toriques.
Autels &
Temples.

Ces monuments sont de plusieurs espèces. Je mets au premier rang les Autels & les Temples : ainsi les Autels qu'Abraham dressa à Sichem , & près de la vallée de Mambré , étoient pour ses descendants une preuve des promesses que Dieu avoit faites à ce saint Patriarche dans deux diverses apparitions (r) : ainsi le Temple de Jupiter Férétrien

(r) *Genes. cap. 12. v. 7. cap. 13. v. 18.*

rappelloit le souvenir de la victoire de Romulus sur les Geniniens, & celui que le Consul Attilius éleva à Jupiter Stator, étoit un monument illustre de la défaite des Samnites auprès de Lucérie (s).

HISTOIRE

Les Fêtes tendoient au même but. La Pâque, par exemple faisoit souvenir les Israélites de leur sortie d'Egypte. Les Jeux Capitolins avoient été institués en mémoire de la délivrance du Capitole assiégé par les Gaulois l'an de Rome 364 (t).

Je mets les Trophées dans la troisième classe : c'étoient des colonnes qui perpétuoient le souvenir des conquêtes ; de ce genre sont les colonnes d'Hercule, & celles de Sésostris, Roi d'Egypte.

Trophées

Les Grecs, au rapport de Thucydide [u], gravoient sur des colonnes les traités de Paix & d'alliance.

Les anciens donnoient aux lieux de nouveaux noms, & des surnoms aux grands hommes ; & c'étoit encore un moyen de constater les actions les plus

Noms & surnoms.

(s) *Liv. Dec. I. lib. I. 10.*

(t) *Dec. I. lib. 5.*

(u) *Histor. lib. 5.*

**HIS-
TOIRE.** éclatantes : on fait l'origine des noms de Séleucie , d'Antioche , d'Apamée , de Stratonique.

Cet usage passa des Grecs aux Romains , qui marquoient souvent l'époque de l'établissement de leurs Colonies , par les noms qu'ils imposoient aux villes (x). A Rome même , on voyoit dans la troisième Région le *Sororium Tigillum* , c'est-à-dire , le lieu où le dernier des trois Horaces expia le meurtre de sa sœur ; & dans la seconde , le quartier des Albains , c'est - à - dire , l'endroit où ils avoient été transférés après la démolition de leur Ville. Quant aux surnoms des Romains , ils marquoient souvent quelque fameuse victoire , comme ils en étoient la récompense : delà , les surnoms d'Africain , d'Asiatique , d'Achaïque , de Numidique , donnés aux Scipions , à Mummius , & à Metellus , en mémoire de la ruine de Cartage , de la défaite du Roi Antiochus , & des victoires remportées sur Jugurta : pour remonter plus haut , Cn. Martius prit le surnom de Coriolan , de la prise de Corioles , Ville de Volf-

(x) *Aqua-Sextia* , *Colonia Agrippina* , *Caesarea-Augusta* , &c.

ques :

ques : C. Manlius prit celui de Capitoline de la défense du Capitole , & M. Manlius fut surnommé Torquatus d'un collier qu'il arracha à un Gaulois dans un combat singulier.

Je passe plusieurs autres exemples , pour venir à la dernière espèce des monuments historiques , laquelle n'est ni la moins ancienne , ni la moins étendue ; ce sont les vers mis en chant : ceux qui sont versés dans l'histoire savent que dans tous les temps la mémoire des grandes choses s'est conservée par des chansons. Les Hébreux & les Grecs mirent à cet usage la poésie lyrique. Carmenta dans le Latium , au rapport de Denys d'Halicarnasse , composa des Hymnes à la louange des hommes illustres. César (y) observe que chez les Gaulois les Druides faisoient apprendre par cœur un grand nombre de vers aux jeunes gens qui étoient sous leur conduite : selon Tacite , les Germains chantoient les exploits d'Arminius. Simler dit que les anciens Suisses conservoient par des chansons le souvenir des victoires qu'ils avoient remportées ; & l'on remarque

H I S-
T O I R E.

Monu-
ments his-
toriques
en vers.

(y) *De Bello Gallico , lib. 6. cap. 2.*
Tome I. T

HISTOIRE. que cette coutume dure encore aujourd'hui dans le Nord de l'Europe, & dans une partie de l'Amérique.

Histoire écrite. Ainsi se perpétuoit la mémoire des actions illustres avant l'usage des Lettres : après l'invention de l'écriture, les Nations polies la firent servir à fixer les faits, & commencèrent à écrire des Annales, ou des Histoires.

Les Hébreux. Les Hébreux sont toujours les premiers en date pour les Arts : c'est aussi parmi eux que se trouvent les plus anciens Historiens : quelques Auteurs (z) font Moïse contemporain d'Inachus [a]; d'autres ne le placent qu'au temps de Cérops [b], suivant le calcul d'Eusebe : mais quelque époque qu'on lui assigne, il est constant qu'il a précédé toutes les fables des Grecs : il renferma dans le Pentateuque l'Histoire des Israélites depuis la création du Monde jusqu'à leur établissement dans la terre promise, ce qui comprend l'espace d'environ 2500. ans : cette Histoire fut ensuite continuée par l'ordre de Josué, & de ses succes-

(z) S. Justin, Athenagore, Tatien, Joseph, Porphyre, &c.

(a) 675. ans avant la guerre de Troie.

(b) 275. ans avant cette guerre.

seurs; car il n'étoit point permis de prendre à son gré la qualité d'Historien. Outre les livres sacrés, il est parlé dans les nombres (c) d'un livre des Guerres du Seigneur: ailleurs (d) il est fait mention d'un livre des Justes: les livres des Rois renvoient souvent à des Chroniques des Rois de Juda & d'Israël.

Les Rois des Perses avoient aussi leurs Annales: on y lisoit les événements des régnes précédents, les résolutions prises, les réglemens établis, les services rendus & récompensés; le tout rapporté dans un grand détail, & d'une manière très-propre à faire connoître aux Princes, & à leurs Ministres les anciennes maximes, les loix fondamentales, l'état du Royaume, & le moyen de conserver l'uniformité dans le maniment des affaires [e]. Il n'y avoit que les Prêtres qui pussent écrire l'Histoire chez les Juifs, & peut-être aussi chez les Perses: & l'Histoire portoit le caractère de ses auteurs; c'étoient des hommes sages & sérieux, des vieillards de grande expé-

(c) *Cap. 21. v. 24.*

(d) *Jos. cap. 10. v. 13.*

(e) *I. Esdr. cap. 4. v. 15.*

Esth. cap. 6. v. 1.

**H I S-
T O I R E.**

Phéni-
ciens, Chal-
déens, &
Egyptiens.

Phéni-
ciens.

Chal-
déens.

rience, & d'une prudence consommée. Il en étoit de même chez les Phéniciens, les Chaldéens, & les Egyptiens : leurs Prêtres séparés du siècle, se bor- noient au service des Dieux, à l'étude de la Philosophie, & à la rédaction des faits historiques ; & pour commencer par les Phéniciens, Porphyre (f) nous apprend que Sanconiathon dressa en partie ses Annales sur les Mémoires que l'on con- servoit dans les Temples, & qui lui furent communiqués par Jérombale. Ces An- nales de Sanconiathon écrites en Lan- gue Tyrienne, dès le temps de la Guerre de Troye, furent traduites en Grec par Philon de Biblos sous l'empire d'Adrien : l'original & la version ne subsistent plus, à quelques fragmens près que nous li- sons dans Eusebe.

Quant à l'Histoire des Chaldéens, nous n'en connoissons pas de plus ancien- ne que celle que Bérose adressa à Antio- chus Soter, ou si l'on veut, à Antio- chus-Dieu, Roi de Syrie (g). Ce Bérose étoit Prêtre de Bélus, suivant le témoi- gnage de Tatien, & son Ouvrage con-

(f) *In Eusebe. de Prepar. Evang. lib. 10. cap. 3.*

(g) *Tatian. in Orat. contra Græc.*

tenoit l'histoire de 480. ans, depuis le commencement de l'Ere de Nabonassar jusques à son temps. Je ne dis rien des Assyriaques d'Abydene, & de Nicolas de Damas: on ignore l'âge du premier; l'autre a vécu fort tard, & sous le regne d'Hérode le Grand, Roi de Judée: l'un & l'autre avoit puisé dans les mêmes sources, je veux dire, dans les Annales des Pontifes.

Il est assez probable que les deux Mercurus, Auteurs de toutes les institutions des Egyptiens, n'ont pas négligé l'Histoire: du moins est-il certain que la compilation des faits faisoit chez eux la principale occupation des Prêtres. Ils retinrent cette coutume après avoir perdu leurs anciennes mœurs, & ce fut Manethon Prêtre Egyptien, qui du temps de Ptolomée Philadelphie, mit en Grec l'Histoire de son pays, qu'il poussa jusqu'à la seizième année d'Artaxerxes Ochus, Roi de Perse, 2. de la 107. Olympiade. Eratosthene, Cyrénien, homme d'un savoir universel, a beaucoup écrit: mais on n'a de lui qu'un Catalogue de trente-huit Rois de la Dynastie de Thebes, depuis Menés, qui peupla ce pays après le Déluge jusques

HIS-
TOIRE.

Egyptiens.

HIS-
TOIRE.

à la Guerre de Troye. Cet Historien fut fort chéri de Ptolomée Evergete.

Joseph, Eusebe, & George le Syn- celle nous ont conservé quelques frag- ments de tous ces Auteurs, qu'on avoit entiers de leurs temps, & dont on ne sauroit assez regretter la perte; car dans un siecle aussi éclairé que le nôtre, il seroit inutile de relever l'imposture de ce fameux Anniius de Viterbe, qui vers le milieu du quinzieme siecle voulut faire revivre & Manethon & Bérose: une telle supposition, qui a trompé autrefois quelques hommes doctes, ne sauroit aujourd'hui faire illusion qu'à ceux qui pourroient s'imaginer qu'il y va de l'honneur d'un Ordre respectable dans l'Eglise, de prendre en main la défense de ce Religieux (h).

Les Grecs.

Les Phéniciens & les Egyptiens ap- porterent en Grece l'usage des Lettres, & donnerent à cette Nation du goût pour l'Histoire. Les Grecs en laisserent le soin à leurs Poètes, qu'ils regardoient comme des Prophètes inspirés des Dieux, & comme des Ministres de leur Reli- gion: de ce nombre furent Sisyphe de

(h) *Vossius de Historicis Græcis*, lib. I. cap. 13. 14.

Coos, Corinnus, Darés le Prygien, & Dyctis de Crete; ils florissoient du temps de la Guerre de Troye, & leurs écrits servirent depuis de fondement à l'Illiade, & à l'Odyssée. Quittons nos préjugés; Homere dans ses Poèmes n'écrivoit pas des Romans inventés à plaisir; il conformoit ses récits à la notoriété publique; il suivoit une tradition encore toute récente. Dans la suite, on abandonna à la Poésie les Fables que l'Antiquité avoit consacrées, & démêlant la vérité des faits à travers les voiles de ces fictions ingénieuses, les Ecrivains la découvrirent à nud dans des discours suivis, & dépouillés de tout ornement étranger.

Les premiers qui, au rapport de Strabon (i) écrivirent en prose, furent Cadmus de Milet, Phérecide, & Hécatee : ceux-ci en conservant le tour poétique, ne retrancherent que la mesure des vers; les Critiques les font contemporains de Cyrus. Empédocle, Philosophe, Médecin, & Poète, écrivit l'histoire du passage de Xerxés en Grece. Acusilas & Helanicus peu soigneux d'orner leur style,

(i) *Geogr. lib. 1.*

HIS-
TOIRE.

mirent tout le mérite du Discours dans la brièveté, & dans la clarté : ils se contentèrent de laisser la mémoire des temps, des lieux, des personnes & de leurs actions. Hérodote grand imitateur d'Homere (k) écrivit avec élégance l'histoire des Medes & des Perses, jusqu'à la fuite précipitée de Xerxés après la Bataille de Salamine ; Thucydide fidele & sincere surpassa en noblesse de style tous ceux qui l'avoient précédé, & se borna à décrire la guerre des Corinthiens contre les Corcyréens, & ce qui s'étoit passé dans la Grece pendant les vingt premières années de la Guerre du Peloponnese. Sur ces deux grands modeles se formerent Xenophon Athénien, & Philiste de Siracuse. Xenophon surnommé l'Abaille Attique, sorti de l'Ecole de Socrate, prit d'Hérodote la douceur de style, & la fleur d'expression, qui le caractérisent. Philiste dans son histoire de Sicile exprima parfaitement la vivacité & la brièveté de Thucydide (l), sans en avoir l'obscurité (m) : il joignit à une vaste érudition une grande exactitude (n).

(k) Longin, *Subl.* ch. 11.

(l) Cic. *ad Quint. frat.* lib. 2. *Epist.* 12.

(m) Quintil. *Inst. Orat.* lib. 10. cap. 1.

(n) Cic. *lib.* 1. *de Divinat.*

Vers le même temps parurent Ephore & Théopompe , qui nourris dans l'Ecole d'Isocrate , firent passer dans l'Histoire l'éloquence de leur maître : l'opposition de leurs caracteres a fait dire que l'un avoit besoin d'éperon , & l'autre de bride. Celui-ci inégal dans son style , de la plus haute élévation tombe quelquefois dans la dernière bassesse , tantôt exact jusqu'au scrupule dans le choix des termes propres , tantôt se servant sans façon des mots les plus bas , & des expressions les plus rampantes (o). Ces deux Historiens vivoient sous le regne de Philippe , Roi de Macédoine. Callisthene , disciple d'Aristote , & compagnon des voyages d'Alexandre , écrivit la vie de ce Prince moins en Historien , qu'en Rhéteur , & en Rhéteur extrêmement enflé : car il se guinde si haut , qu'on le perd de vue (p). Ptolomée Soter , Roi d'Egypte , admirateur d'Alexandre , composa aussi la vie de ce Conquérant , mais de la manière qui peut convenir à un Prince , qui n'écrit pas par ostentation. Jérôme de Cardie fit l'Histoire des Capitaines d'Alexandre , qui partagerent entr'eux ses Etats ,

(o) Longin , ch. 25. & 34.

(p) Le même , ch. 2.

**HIS-
TOIRE.**

& il la fit avec la fidélité qu'on a lieu d'attendre d'un Auteur contemporain. Callixène le Rhodien prit pour sa tâche l'Histoire de la Ville d'Alexandrie : ce qui nous reste de cet Ouvrage (q) montre que cet Ecrivain étoit bien prolix, & bien ennuyeux. Timée le Sicilien sous le regne d'Agathocle, fit admirer dans ses Histoires l'abondance des matieres, la variété des pensées, la pureté de la diction [r]. Cet Ecrivain ne manque pas par le grand & le sublime : il fait beaucoup : il dit les choses d'assez bon sens : mais trop curieux d'étaler de nouvelles pensées, il tombe souvent dans la dernière puérilité [s]. Après Timée, l'Histoire dépérit parmi les Grecs : on peut voir ailleurs [t] ce qu'on doit penser de ces Historiens. Passons maintenant aux Romains, & tâchons de marquer quelle a été parmi eux la naissance de l'Histoire, & d'indiquer les dates de sa perfection, & du commencement de sa décadence.

Les Ro-
mains.

Chez les Romains, l'Histoire ne fut

(q) La Pompe de Ptolomée Philadelphie, dans Athenée, liv. 5.

(r) Cic. Orat. l. 2. n. 53. 56. 57. &c.

(s) Long. Subl. ch. 3.

(t) Princ. de l'Hist. part. 3.

d'abord autre chose que de simples Annales: le Souverain Pontife pour conserver la mémoire des faits, rédigeoit dans des Tables tout ce qui se passoit chaque année de plus éclatant, & il les exposoit dans sa maison, afin que le peuple eût la liberté de les consulter. Cet usage aussi ancien que Rome même, dura jusqu'au Pontificat de Publius Mucius, & l'on appella ces Tables les grandes Annales [v], nom qu'elles conserverent dans tous les temps. Malgré ces sages précautions, l'Histoire recut un grand échec, lors de l'embrasement de Rome par les Gaulois, l'an 366. de sa fondation. Les Annales des Pontifes périrent dans cette triste conjoncture, & cette perte a obligé quelques Savants de tenir pour suspect tout ce qui se trouve antérieur à cette date. Tite-Live nous apprend cet événement, & son témoignage est d'un grand poids: mais cet Historien, selon la remarque de Vossius [x], en disant que la plupart des monuments publics périrent en cette occasion [y], marque assez qu'une partie échappa

(v) *De Orat. lib. 2. n. 52.*

(x) *De Historicis Latinis, lib. 1. cap. 1.*

(y) *Decad. 1. lib. 6. init.*

HIS-
TOIRE.

aux flammes; d'ailleurs, parmi toutes les Nations chaque Ville avoit ses Annales particulieres, & les Villes d'Italie dont les affaires étoient assez mêlées avec celles de Rome, pouvoient fournir de bons mémoires aux Historiens: ajoutez à cela les Actes du Sénat & des Magistrats, si souvent cités par Ciceron, Suetone, & Tacite; les Tables des Censeurs, que Denys d'Halicarnasse allegue en tant d'endroits; les Loix des douze Tables, les Inscriptions, &c. Voilà bien des moyens de constater les faits, & de dissiper les doutes. Je n'en ai peut-être que trop dit sur un sujet que M. l'Abbé Sallier a si doctement développé; lisez la Dissertation du Savant Académicien (z), & vous serez convaincu qu'il y auroit de l'injustice à retrancher de l'Histoire Romaine celle des trois ou quatre premiers siècles.

Ce Peuple passionné pour la gloire, a toujours eu grand soin d'empêcher que le souvenir des actions illustres ne vînt à se perdre. A peine les Gaulois se sont retirés, les Tribuns Militaires font une exacte recherche des Traités d'Alliance,

(z) Mémoires de l'Académie des Belles Lettres, tome 6, disc. 3.

des Loix anciennes, qui étoient demeurées en entier, ou dont des copies s'étoient répandues parmi le peuple : sources fécondes où puiserent ceux qui se mirent à écrire l'Histoire. Nœvius & Ennius le firent en vers (a). Q. Fabius Pictor fut le premier qui écrivit en prose : il choisit l'Histoire de son temps, c'est-à-dire, celle de la seconde Guerre Punique. Cet Historien & ses successeurs écrivirent d'une fort petite manière : tel fut le vieux Caton aussi célèbre par ses *Origines* que par la sévérité de sa Censure ; tels L. Pison, C. Fannius, & quelques autres.

Antipater qui vivoit du temps des Gracques, & de ce Fannius dont nous venons de parler, donna à l'Histoire plus d'élévation & de force (b). Les Latins venant ensuite à se familiariser avec les Grecs, quitterent leur ancienne rudesse, & Quintus Catulus Orateur disert répandit dans l'Histoire de son Consulat cette aménité qu'il avoit prise du commerce de Xenophon [c]. Sisenna

(a) Nœvius mourut l'an de Rome 549, il étoit plus âgé qu'Ennius.

(b) *Cic. Orat. lib. 2. n. 54.*

(c) *Cic. in Bruto.*

HIS-
TOIRE.

contemporain de Marius, laissa derriere lui les Historiens précédents, sans pouvoir cependant parvenir à la perfection de l'Histoire : on ne la vit dans toute sa beauté que sous la Dictature de Jules-César, & sous l'Empire d'Auguste. Le fameux Lucullus fit en Langue Greque, dans sa jeunesse, l'Histoire de la Guerre des Romains contre les Mares, pour convaincre, dit Plutarque, l'Orateur Hortensius & l'Historien Sisenna que la profession des armes ne l'empêcheroit pas de traiter ce sujet en vers ou en prose Latine ou Greque, selon qu'il échoirait par le sort. Sylla regardoit sans doute Lucullus comme un excellent Historien, puisqu'il lui adressa l'Abrégé de ses Gestes, pour en composer une histoire suivie. Le soin de conserver la mémoire des grandes actions ne devrait, ce semble, regarder que ceux qui par leur état sont plus à portée d'en connoître le prix. Juba le jeune, Roi de Mauritanie, le pensoit ainsi : l'histoire d'Arabie, les Antiquités Assyriennes & Romaines furent le fruit de ses veilles (d).

César toujours admirable pour la pu-

(d) Mémoires de l'Académie des Belles Lettres, tome IV.

reté de la diction , & pour l'élégance du style , fut quelquefois dissemblable à lui-même. Il écrivoit en homme de qualité , & en grand Capitaine : mais il oublioit souvent qu'il étoit Général , pour paroître Ingénieur. Scrupuleusement attaché à la vérité , lorsqu'il n'étoit question que de l'Expédition contre les Gaulois , il sacrifioit la vérité à son intérêt , quand il s'agissoit de la Guerre Civile , & sa Relation devenoit son Apologie.

Tite-Live & Salluste viennent ensuite sur les rangs , & frappent par l'opposition de leurs caractères. Dans Salluste l'éclat de la narration obscurcit le brillant des harangues ; dans Tite-Live l'éclat des harangues obscurcit la beauté de la narration. Le premier fort & nerveux sent trop l'antique & gâte son style par des mots surannés ; le second doux & coulant , correct dans ses expressions a un air provincial que l'éloignement des temps nous fait perdre de vue , mais qui bleissoit la délicatesse de la Cour d'Auguste. (1)

(1) Je passe légèrement sur ces Historiens , ayant donné leur caractère avec assez d'étendue dans la troisième partie des Principes de l'Histoire , imprimés à Paris chez Alix en 1733.

**HIS-
TOIRE.**

Après la mort de ce Prince, l'histoire commença à s'affoiblir sous Tibere, & expira sous Trajan. Tacite, quoique nullement comparable à Salluste, ou à Tite-Live, peut néanmoins être regardé comme le dernier Historien qu'eurent les Romains : si l'on descend plus bas, les Auteurs de l'histoire-Auguste, Jornandes, Paul Diacre, &c. plus intéressants par les choses qu'ils racontent, que par la manière de les raconter, nous montrent ce que c'étoit que l'histoire dans le IV. VI. & VII. siècle. Les meilleurs Historiens se bornoient alors à la simplicité, à la netteté, & à la clarté. Il est aisé de juger que la barbarie du X. siècle ne manqua pas de se saisir de l'histoire : des faits entassés sans choix, revêtus de circonstances puériles ; une élocution grossière ; une narration froide & languissante ; nul soin de développer les motifs qui font agir les hommes, de remonter à la source de leurs actions, d'animer le discours, & d'y jeter de l'agrément, c'est l'idée qu'on peut se former de tant de Chroniques que nous offrent les immenses collections des historiens d'Italie, recueillis par MM. Argelati & Muratori, des historiens de France

France réunis en un seul corps par André Duchesne & par les RR. PP. Bénédictins, des Historiens d'Allemagne compilés par Freher, des Historiens d'Angleterre exactement & successivement recueillis par Corneille Ben en 1652. Guillaume Fulman en 1684. Thomas Gal en 1687. & 1691. Joseph Spark & M. Hérne en 1702. &c. & des Historiens d'Espagne compilés par André Schott. Les Historiens de Danemarck se trouvent comme fondus dans l'histoire Françoisse de M. Desroches, & dans l'histoire Danoise de M. Louis Holberg, imprimée à Copenhague en 1732, 1733, & 1735.

**HIS-
TOIRE.**

Le rétablissement des Lettres donna lieu d'écrire purement. L'histoire se para du style de Tite-Live & de Tacite, sans pouvoir prendre toutefois l'esprit de ces grands hommes. Chacun suivit la manière la plus conforme à son goût & à ses talents. Le Grammairien s'attacha à polir son style, & à orner sa diction; le Savant mit trop d'érudition & de critique; il dédaigna les graces légères qui embellissent la narration (e); le politique

**Les Mo-
dernes.**

(e) MM. Adr. Valois & de Cordemoy dans leurs Histoires de France.

Tome I.

V.

HIS-
TOIRE.

pénétra avec un grand sens les causes des événements les plus cachées, il entra dans le vrai génie des Peuples, & de ceux qui les gouvernoient : fallut-il ensuite parler du mouvement des Armées, faire le récit d'un Siege, d'un combat ? cet Historien habile & judicieux ne put plus se soutenir ; il montra à nud son ignorance au fait de la guerre (f). L'homme d'épée au contraire traita en connoisseur les campements, les évolutions, les opérations d'une campagne ; mais ses talents étant bornés au militaire, il laissa ignorer à ses lecteurs les sages réglemens, qui pendant la paix établissent la tranquillité publique, & les bonnes Loix qui font le bonheur de la société civile. Supérieurs aux Anciens pour ce qui concerne les Sciences & les Arts, nous ne sommes pas encore parvenus à les égaler par rapport à l'histoire. Espérons cependant que le soin que l'on prend aujourd'hui de cultiver toutes les connoissances qui peuvent orner l'esprit, & l'étendre, nous donnera des Thucydides & des Sallustes ; du moins l'approbation universelle où sont quel-

(f) Grotius dans ses Annales de Flandre.

ques Auteurs , qui ont écrit l'histoire avec un art infini, & qui ont su allier l'agrément, la simplicité, & la noblesse, fortifie cette espérance, & prouve qu'elle n'est pas sans fondement.

Après avoir donné une idée générale des Historiens qui ont paru depuis la renaissance des Belles Lettres , jusqu'à notre temps , il est bon de les faire connoître , en descendant dans le détail. Mais comme ils sont en grand nombre , qu'il me soit permis de me borner à ceux qui méritent une considération particulière.

Petrarque & Boccace dès le quatorzième siècle furent les restaurateurs des arts (a) : l'histoire commença alors à se dépouiller de la barbarie & de la fadeur des vieilles chroniques ; mais avant cette époque on vit trois Historiens qu'on doit distinguer des autres Ecrivains de ces temps infortunés.

Guillaume Archevêque de Tyr , écrivit l'histoire de la conquête de la Terre sainte sur les Infidèles, & des Rois de Jérusalem jusqu'à Baudouin IV. cette Histoire divisée en 22 Livres & partie

(a) *Vossius ; Hist. Lat. lib. 3. cap. 1.*

HIS-
T.O I R'E. du 23^e. commence à la premiere Croi-
sade sous le Pape Urbain II. & finit à la
mort de l'Empereur Manuel (b)

1095.

1180.

1210.

Jacques de Vitry poussa plus avant
l'histoire du Royaume de Jérusalem,
& il la termina au couronnement de
Jean de Brienne (c)

Mathieu Paris vivoit au même temps
que ces Historiens. Il étoit Anglois,
Moine de St. Alban, Monastere de la
Congrégation de Clugni, & une des lu-
mieres de son siecle. C'est le meilleur
Historien que nous ayons pour le trei-
zieme siecle, selon le P. Mabillon (d)
& même pour une partie du douzieme,
selon d'autres critiques. Cet excellent
Ecrivain ouvre sa narration par les con-
quêtes de Guillaume Duc de Norman-
die; & il va jusqu'à l'an 1259, qui fut
le terme de sa vie. Un anonime pro-
longe de quatorze années l'histoire de
Mathieu Paris, & il la conduit jusqu'à
1273. la fin du regne d'Henri III.

Venons à des temps plus heureux. L'I-
talie, le berceau des lettres humaines,
eut de bons Historiens. Flavius Blon-

(b) *Ibid.* l. 2. c. 53.

(c) c. 57.

(d) *Erudes Monast.* part. 2. ch. 20.

Blondus né à Forli dans la Romagne, vers l'an 1435, commença à faire revivre dans la nouvelle Rome l'urbanité de l'ancienne, & sans parler de plusieurs autres ouvrages, il donna en trois décades l'histoire d'Italie depuis l'an 400, jusqu'à l'année 1440; & il fut dans une si haute estime parmi ses contemporains, que le Pape Pie II. voulut bien faire l'abrégé de son histoire. Blondus seroit néanmoins plus estimable si dans la composition il avoit apporté une plus grande exactitude & une critique plus sûre, & qu'il eût préféré la vérité des faits à la multiplicité des Livres. Cependant, dit un Savant moderne (e), quoique l'érudition ne reponde pas à la bonne volonté de l'auteur, il ne laisse pas d'être utile. Blondus mourut à Rome en 1468. comblé d'honneurs & d'années (f).

Charles Sigonio de Modene, dans des temps postérieurs courut la même carrière. Cet auteur fort savant dans l'histoire écrivit judicieusement celle du Royaume d'Italie; il mourut l'an 1585.

A Florence les honneurs & les ré-

(e) M. Langlet du Fresnoy, Meth. pour étud. l'Hist.

(f) Vossius, Hist. Lat. lib. 3. cap. 7.

HIS-
TOIRE.

1420.

compenses donnerent de l'émulation aux beaux esprits. Le Pogge , Machiavel , Brutus & quelques autres écrivirent avec succès l'histoire de cette République. Le Pogge (1) quitta la cour de Rome pour servir sa patrie par ses emplois & par ses écrits. C'étoit un homme de bon conseil, un esprit enjoué & délicat , un Ecrivain qui devoit tout à la nature. Si deux taches n'eussent terni ces belles qualités, rien n'eût manqué à sa gloire. Le Pogge suivit sa pente à la critique aux dépens de Laurent Valle , & trop favorable à sa patrie il passa souvent sous silence les dissensions qui régnoient entre les Citoyens , & qui furent si fatales à l'Etat (g).

On a reproché au Pogge la partialité , & à Machiavel l'affectation de semer des réflexions, vice assez commun aux Historiens. „ Ces réflexions , dit le „ P. Rapin (h) sont d'ailleurs trop fines „ & trop étudiées ; elles ont plus d'éclat que de solidité ; elles approchent „ moins du raisonnement d'un sage politique , que du style d'un déclama-

(1) Jean François Poggio.

(g) *Ibid. cap. 5.*

(h) Instruction pour l'Histoire.

s, teur. „ Il est vrai que ce défaut est en quelque sorte couvert par l'exactitude, vertu qui caractérise Machiavel dans son histoire, & qu'il n'a pas dans les autres ouvrages, où son esprit l'emporte sur le jugement.

HIS-
TOIRE

La fidélité & la sincérité de Brutus (2) paroissent assez dans le soin qu'ont pris les grands Ducs de Florence de supprimer les exemplaires de son histoire. A ces Historiens se joignent Contarenius, Borghini, Acciaoli, Aretin, Villani, Ammirato, & ceux qui ont écrit l'Histoire des Medicis.

Jean Villani mérite une attention particulière. On remarque dans cet auteur, dit un Savant moderne, un caractère de sincérité & de probité qui le rend recommandable. Jean Villani a écrit l'histoire de la république de Florence depuis son commencement jusqu'à l'an 1348. Mathieu Villani son frere continua cette histoire.

Marc-Antoine Coccius qui prit le nom de Sabellicus, quand il reçut à Rome la couronne Poétique, disciple de Pomponius Loerus & de Domitius de Ve-

(2) Jean-Michel.

HIS-
TOIRE. roue , se rendit recommandable au jugement de Vossius (i) ; par les trente-trois Livres de l'histoire de Venise , ouvrage immense qui comprend tous les temps qui se sont écoulés depuis la création du monde jusqu'à l'an 1504 , de l'Ere chrétienne.

Il est aisé de juger que les faits antérieurs à la fondation de Venise ne peuvent être touchés que superficiellement. Vives compare le style de Sabellicus à un fleuve dont le canal toujours plein est quelquefois bourbeux ; *fluit quidem plenus , sed lutulentus quandoque*. Cet Historien ne survécut que de trois ans l'Edition de son ouvrage , étant mort en 1507. âgé d'environ soixante-dix ans.

Pierre Bembe , Cardinal , dans son Histoire de Venise divisée en douze Livres , témoigna , selon Bodin (k) plus d'amour pour sa patrie , que pour la vérité. Bembe se forma pour le style sur Cicéron. Il ne pouvoit pas se proposer un meilleur modele : mais une imitation trop servile rétrécit l'esprit , & rend moins attentif au choix des faits histo-

(i) *De Historicis latinis.*

(k) *De Meth. Histar.*

riques , qu'à la maniere de les raconter.
Il mourut en 1547.

HIS-
TOIRE.

La latinité d'André Navagerus aussi belle que celle de Bembe , mais dégagée de toute contrainte , est relevée d'un tour d'expression naturel & facile , & d'une élégance peu commune. Des qualités si estimables ont donné occasion à quelques critiques d'avancer que cet Historien n'est nullement inférieur à Tite-Live. Je crois toutefois qu'il y a bien à rabatre d'une idée si avantageuse , mais on ne sauroit nier que Navagerus ne fût très-habile dans les négociations. Il alla en ambassade vers l'Empereur Charles-Quint , & le Roi François I. Son expérience dans les affaires porta les Venitiens à le choisir pour leur Historien , & elle servit sans doute à la composition de son histoire.

Marinus Sanutus, le jeune , remonte à la fondation de Venise , & va jusqu'à son temps. Alde Manuce loue l'esprit & l'érudition de cet Ecrivain ; on peut en croire ce critique , bon juge sur cette matiere. Paruta , Contarenus , Blondus , Justinien , Maurocenus & Nani sont des auteurs dont on fait cas pour l'histoire de Venise.

HISTOIRE.

Genes qui dans les siècles que nous parcourons disputoit à Venise l'Empire de la mer , eut moins d'Historiens que sa rivale. Je ne cite que Bonfadio , analyste exact & fidele (3).

Bernardin Corio écrivit l'histoire de Milan vers la fin du quinzieme siècle ; son séjour à la Cour lui donna entrée aux cabinets des particuliers & aux Archives publiques , & le mit en état d'écrire en homme bien instruit. C'est dommage que son style soit si rude & si grossier (m).

Georges Merula , qui fit trembler tous les Savans du seizieme siècle , par sa critique , entreprit par ordre de Louis Sforce , son Prince , l'histoire du Milanois , qui ne lui fit guere d'honneur (n) ; car ayant eu plus de soin d'acquérir une parfaite connoissance des affaires , que de polir son style , cette histoire tomba dans le mépris , tant elle parut sèche & misérable. Merula étoit d'Alexandrie en Italie : c'est ce qui donna lieu à Erasme de dire (o) je fais

(3) Il mourut l'an 1560 , Teissier , Additions aux Eloges de M. de Thou , tome 1.

(m) *Vossius , de Hist. Latin. lib. 3. cap. 1.*

(n) Rapin , *Instruct. pour l'Histoire.*

(o) *In Ciceroniano.*

que Merula est Alexandrin , mais je ne fais pas s'il est Grec.

HIS-
TOIRE

Paul Jove Evêque de Nocera & Conseiller de Cosme Duc de Florence, donna au public l'histoire de son temps. Cette histoire seroit plus utile , si son Auteur étoit moins passionné : mais il faut convenir que la variété & l'abondance des matières y jettent un grand agrément. La scène est tour à tour en Europe , en Asie , en Afrique. Les principaux événements de cinquante années décrits avec beaucoup d'ordre & de clarté ; & réunis par une liaison naturelle , forment un corps d'histoire , qui seroit digne de louange , si la fidélité de l'Historien égaloit la beauté de son génie. La haine ou la faveur conduisoit sa plume ; il fait paroître trop d'attachement pour la Nation, & pour la maison de Medicis ; pensionnaire de Charles-Quint , il ne parle de ce Prince qu'avec une basse flatterie , & il ne faisoit pas difficulté d'avouer qu'il avoit une plume d'or , & une de fer , pour traiter les Princes selon les faveurs qu'il en recevoit. Paul Jove , dit Bodin , n'a pas voulu dire la vérité lorsqu'il a pu , quand il raconte ce qui s'est passé en

HIS-
TOIRE.

Italie, & il ne l'a pas pu dire lorsqu'il l'a voulu, quand il écrit les affaires étrangères. Il mourut à Florence en 1552, dans la soixante-neuvième année de son âge.

L'Aretin peut être mis à côté de Paul-Jove par la vénalité de sa plume. Tous les Princes de l'Europe, selon un critique (p) „ lui donnoient des pensions, „ non pas pour faire leur éloge, mais „ pour ne point parler d'eux : tant on „ étoit persuadé que ses satyres n'épar- „ gnoient que ceux qui lui étoient in- „ connus. L'Aretin lui-même a soin de „ nous dire que quand il donne des „ louanges il étoit bien payé pour le „ faire, & qu'il falloit pour l'obliger à „ parler que la récompense fût grande, „ puisqu'on lui en donnoit déjà beau- „ coup pour garder le silence „.

Les autres Provinces d'Italie ont des Historiens très-estimés. Rubeus a écrit l'histoire de Ravenne; Mazella & Col-lenutius celle de Naples, & Thomas Fazellus celle de Sicile.

Les Pays-Bas, théâtre de la guerre pendant les derniers siècles n'ont pas

(p) Langlet, Méth. Hist. tom. 1. édit. 1.

manqué d'Historiens pour décrire les révolutions de ces Provinces. Les principaux sont , Burgundus , Meursius Grotius , Strada , Bertius , Reidanus & Bentivoglio. Ces auteurs quoique inégaux en mérite , ne laissent pas d'avoir leur utilité particulière.

Burgundus favorise les Espagnols, & il a trop de fiel contre le Prince d'Orange. Meursius au contraire oublie sa sincérité naturelle , quand il a à parler des Espagnols.

Grotius est un Historien accompli „ cette petite obscurité dont il s'est couvert , dit M. Langlet (q) , le rend énergique & concis... il a parfaitement bien développé toutes les intrigues , tous les ressorts , & tous les motifs de la guerre. Jamais homme ne pratiqua moins la politique , & cependant jamais homme n'en écrivit mieux „

Si Strada a de grandes beautés , il a aussi de grands défauts. Ses réflexions politiques lui ont fait donner le nom de Tacite de la Flandre , & ses ennuyeuses leçons de morale l'ont fait nom-

(q) Méthode pour étud. l'Hist.

HIS-
TOIRE,

HIS-
TOIRE.

mer par d'autres le Seneque moderne. Il n'est jamais permis à un Historien de prendre un ton dogmatique , & il doit être extrêmement retenu dans les réflexions ; celles de Strada ont du brillant ; mais tout l'éclat par lequel il prétend éblouir ses lecteurs n'empêche pas les gens sensés de trouver que cet Ecrivain manque de jugement. Quoiqu'il eût promis une relation fidelle de la guerre de Flandre , il se contente de coudre ensemble les éloges de quelques particuliers , & renvoie son principal sujet à la fin de l'ouvrage. Il n'est pas même exempt de partialité , & il met tout en œuvre pour élever jusqu'aux nues son héros Alexandre Farnese. Strada n'a point de style qui lui soit propre ; c'est un composé de plusieurs styles , fruit de ses grandes lectures. Ajoutez à cela que quand il se mêle de parler de guerre , il ne fait que bégayer , & c'est ce qui a fait dire à Bentivoglio que l'histoire de ce Jésuite étoit plus à l'usage du College qu'à celui de la Cour.

Ce savant Cardinal a traité le même sujet , mais il a trop pensé à plaire par sa politesse , & il a rabaisé la majesté de l'histoire par une pureté de style trop

étudiée (r). Meteren poussé à écrire les révolutions des Pays-Bas par un génie aisé & facile , & par un ample récolte d'excellents mémoires fournit sa tâche avec une candeur & une sincérité admirable. On donne la même louange à Bertius & à Reidanus.

Les historiens d'Allemagne eurent moins de soin d'orner leur discours que les Historiens des Pays-Bas. Les premiers se trouvent réunis dans plusieurs recueils , & principalement dans ceux de Reuberus , d'Ursicius , de Freher , de Sculter , & de Leipnitz ; j'en détache Aventin pour la Baviere , & Bonfinius pour la Hongrie.

Jean Aventin soutenu par la protection & excité par la libéralité de Guillaume & de Louis , Duc de Baviere , écrivit ses Annales en latin & en allemand , & les divisa en sept Livres. C'est un ouvrage d'un grand travail & d'une lecture immense. L'attention de l'Auteur à étudier les anciens monuments , & à pénétrer dans toutes les Bibliothèques de l'Allemagne est un bon garant de son exactitude (s).

(r) Rapin , *Instruct. pour l'Histoire.*

(s) Boissard , *Elog. Viror. doct. rinâ præstant.*
Vossius , de Hist. latin.

HIS-
TOIRE.

Antoine Bonfinius , par l'ordre de Mathias Corvin , entreprit avec succès l'histoire du Royaume de Hongrie , à laquelle il donna un nouveau jour par les diplomes des anciens Rois qu'il y ajouta , & il termina cette histoire à l'année 1495.

Au jugement de M. Addisson , l'Angleterre si fertile en Ecrivains du premier ordre a été extrêmement stérile en bons Historiens ; parmi ceux du seizieme siecle , Polidore Virgile est le plus connu : les autres sont renfermés dans différentes collections. Polidore Virgile né à Urbino en la marche d'Ancone adressa son histoire à Henri VIII. en 1533. Cet auteur écrit purement ; il narre bien ; mais il est quelquefois peu exact , souvent superficiel ; élevé sous une domination étrangere il n'a pas assez connu l'état des affaires de l'Angleterre , ni la police de ce Royaume , & c'est là la cause de ses écarts (t).

Buchanan se fit un plus grand nom par son histoire d'Ecosse , que l'Historien dont nous venons de parler ; & ce n'est pas sans fondement qu'il a acquis

(t) Rapin instruct. pour l'Histoire.

une

une estime universelle parmi les gens de lettres. Buchanan exact & sincere, d'une éloquence admirable, d'une rare prudence, d'un jugement exquis (u) imita heureusement cette ordonnance du dessein si vantée dans Thucydide, & nul ne put égaler l'éloquence & la politesse de son style. Mais comme il est bien difficile de trouver de grandes qualités sans aucun mélange de défauts, le même Buchanan copie trop servilement Tite-Live ; il a peu d'élévations dans les sentiments, il ennuie ses Lecteurs par ses longues citations du troisième livre, & par le grand détail qu'il fait au second livre de la Nation du pays dont il parle. On reproche encore à cet Historien de flétrir l'honneur de Marie Stuart pour flatter la Reine Elizabeth.

L'Espagne fut plus dénuée que l'Angleterre d'Historiens : car peut-on donner ce nom à des Auteurs qui content sérieusement des Fables ? Tirons néanmoins du nombre de ces fades Ecrivains Elie-Antoine de Lebrixa & Ambroise Morales ; leur témoignage est d'un grand poids, & on attribue au premier

(u) Tessier, addit. aux Eloges de M. de Thou.

Tome I.

X

H I S.-
T O I R E.

le rétablissement des Belles Lettres en Espagne. Ces Historiens ont paru dans le seizieme siècle : mais le Jesuite Mariana, qui vint après eux , les a en quelque façon effacés.

Mariana „ seul entre les modernes ,
 „ si l'on en croit le P. Rapin (x) peut
 „ être comparé aux anciens. Il regne
 „ dans son histoire une sagesse , qui ne
 „ lui permet jamais des'abandonner aux
 „ beaux endroits , ni de se négliger en
 „ ceux qui ne le sont pas. Cette égalité
 „ judicieuse est toujours la même dans
 „ l'inégalité des matieres que touche cet
 „ auteur „. Il surpasse la plupart des
 Historiens par la Noblesse du style ; mais
 il prend un trop long détour pour aller
 à son but.

Maffée digne confrere de Mariana ne
 lui est nullement inférieur pour la pu-
 reté du discours dans son histoire des
 Indes ; il porte même à l'excès cette
 pureté. C'est souvent un défaut consi-
 dérable. Une exactitude outrée en ma-
 tiere de langage dans les grands sujets
 en diminue la grandeur , & leur donne
 une certaine sécheresse , qui les rend

(x) Instruct. pour l'Histoire.

froids & languissans. Massée poussa si loin cette attention scrupuleuse à bien parler latin , qu'il ne composoit que quatorze ou quinze lignes par jour. C'est trop suer sur son ouvrage. On lui reproche encore son ignorance en fait de guerre & la foiblesse de ses harangues.

HIS-
TOIRE.

Les histoires étrangères ne sauroient nous intéresser que par le rapport qu'elles peuvent avoir à notre propre histoire. Il ne sera donc pas hors de propos de s'arrêter un peu à celle-ci.

A peine notre langue fut-elle capable de style que des personnes de la Cour se hazarderent d'écrire. Jean Sire de Joinville publia l'histoire de S. Louis avec une fidélité admirable , & avec une simplicité , qui s'attire la créance. Il est vrai que cet auteur seroit aujourd'hui peu intelligible à cause des changements arrivés à notre langue & à nos usages , si le laborieux M. du Cange ne l'avoit éclairci par de savantes dissertations. Théodore & Denys Godefroy ont rendu le même service à Jean Juvenal des Ursins, historien du Roi Charles V. (y)

Philippe de Commines surmonta par le

(z) Par des notes lumineuses qui expliquent le texte de cet Ecrivain.

bon sens & par la sincérité, le langage grossier de son siècle, & mérita l'estime du nôtre. On l'a comparé avec Thucydide, & il a toujours fait les délices des plus habiles politiques. Le dégoût que donne à certaines gens le vieux style de Commines est relevé d'une manière fine par Bocalin (z). Cet ingénieux Ecrivain fait reprendre avec sévérité Tite-Live, par Apollon, pour avoir rejeté Commines comme un auteur qui n'a nulle politesse; & il lui fait entendre que l'histoire n'est pas un mets apprêté délicatement pour flatter le goût, mais quelque chose de fort succulent pour nourrir l'esprit. Tous les critiques prodiguent leur encens pour Commines. Cet Historien, dit Juste Lypse [a], instruit par le maniment des affaires, & doué d'un bon sens naturel, voit tout, pénètre tout; découvre le fond des conseils, & sur cela donne de bonnes instructions. „ Vous trouverez en mon „ Philippe de Commines, dit Montagne [b] avec ce beau naturel qui lui „ est propre, le langage doux & agréa-

(z) Raguaglio di Parnasso.

(a) *N. t. in I. Politicorum.*(b) *Essais*, liv. 2, ch. 10.

„ ble d'une naïve simplicité , la narra-
 „ tion pure & en laquelle la bonne foi de
 „ l'auteur reluit , évidemment exempte
 „ de vanité parlant de foi , & d'affec-
 „ tion & d'envie parlant d'autrui. Ses
 „ discours & enhortements accompa-
 „ gnés plus de bon zele & de vérités ,
 „ que d'aucune exquise suffisance : &
 „ par tout de l'autorité , représentant
 „ son homme de bon lieu & élevé aux
 „ grandes affaires. „

H I S-
T O I R E.

La sincérité , vrai caractère de Com-
 mines , manque à Froissart quand il
 parle des François. Il étoit trop bien
 payé des Anglois pour ne pas faire
 dans l'occasion l'éloge de leur condui-
 te (c). Cet Historien fait le récit des
 événements qu'il a vus , ou qu'il a ap-
 pris de ceux qui les avoient vus , depuis
 l'an 1326 , jusques à l'année 1399.
 Monstrelet commence où finit Froissart ,
 & il pousse sa chronique jusqu'en 1467.

Le Vergier d'honneur de l'entreprise
 & voyage de Naples du Roi Charles
 VIII. par Octavien de Saint - Gelais ,
 nous apprend beaucoup de particula-
 rités historiques sur les regnes de Char-

(c) Rapin , Instruât. pour l'Histoire.

**HIS-
TOIRE.** les VII, Louis XI. & Charles VIII.
Du Haillan est exact, Jean Papire
Masson trop superficiel, François Belle-
forest crédule à l'excès [d].

Paul Emile écrit purement ; mais il
n'est pas assez profond ; il mit toute-
fois une trentaine d'années à composer
son histoire, qu'il laissa imparfaite étant
prévenu par la mort [e].

Ces auteurs n'ont donné que des his-
toires particulieres : Gaguin entreprit
un ouvrage d'une plus grande étendue,
& qui dans onze livres comprend l'his-
toire de douze siècles [f]. Rien ne man-
qua à Gaguin que le génie pour être
un bon historien : car ses fréquentes am-
bassades, & les livres de la Bibliothèque
de Louis XII. lui procuroient tous les
secours qui pouvoient lui être néces-
saires [f].

Guichardin plus favorisé de la nature
écrivit avec beaucoup de jugement &
de politesse l'histoire des guerres d'Italie
sous les regnes de Charles VIII., Louis
XII. & François I. Les cinq premiers

(d) Langlet, Méth. pour étudier l'Histoire.

(e) *Vossius de Historicis Latinis*, lib. 2.

(f) Jusques à l'an 1500.

(f) *Vossius*, *ibid.*

livres sont d'une beauté accomplie; les autres livres n'approchent pas de cette perfection; les harangues, surtout de cet Historien, sont fastidieuses; & Bocalin [g] exprime plaisamment l'ennui qu'elles donnent, quand il fait condamner un vieillard à lire une harangue de Guichardin pour avoir lu au Parnasse un Madrigal avec des lunettes, prétendant que c'étoit une indécence, qui méritoit d'être punie, & ne trouvant pas de chârimment qui fût plus proportionné à la faute. La partialité fait grand tort au jugement de Guichardin: cet Historien est trop passionné contre la France. Du reste, on a dit de lui qu'il avoit autant de valeur dans les combats que de prudence dans les affaires, *potente di Consilio & pro di Mano.*

L'histoire de Davila seroit plus estimable, si son auteur donnoit moins de louanges à son héroïne Catherine de Médicis, & qu'il s'abstînt de pénétrer trop avant dans l'esprit des Princes. Davila sait s'attacher ses lecteurs par la maniere de circonftancier les choses, par la justesse de son raisonnement, & par l'art qu'il a de donner à son discours un fil &

HIS-
TOIRE.

(g) Raguaglio di Parnasso.

X 4

HIS-
TOIRE.

un enchaînement naturel. Comme cet Historien étoit étranger, il n'est pas étonnant qu'il se soit quelquefois mépris aux noms propres des villes & des hommes.

Des négociations importantes, différents voyages en Italie, en Flandres & en Allemagne, une étude sérieuse des intérêts des Princes, des mœurs, des coutumes de la géographie, des pays qu'il parcourut, disposèrent M. de Thou à écrire cette belle histoire, où l'on voit ce qui s'est passé non seulement dans toute la France, mais dans toute l'Europe depuis l'année 1543. jusques à l'année 1608 (h). La France a son Tite-Live dans M. de Thou, „ per-
„ sonne, dit un critique moderne [i], n'a
„ possédé mieux que lui toutes les par-
„ ties qui forment un parfait Historien...
„ La pureté & l'éloquence de son style
„ peuvent le faire aller de pair avec les
„ meilleurs Ecrivains de l'antiquité. Il
„ est par tout également exact & judi-
„ cieux, & ce qui est encore plus né-
„ cessaire à un Historien toujours dé-
„ gagé des préjugés & des passions....

(h) Charles Perrault, hommes illustres.

(i) Mélanges de Littérature & d'Histoire, tome 3, pages 312 & 313.

„ Un des plus grands défauts qu'on ait
 „ reprochés à M. de Thou, c'est d'avoir
 „ latinisé les noms propres d'une manie-
 „ re qui les rend quelquefois inintelli-
 „ gibles. „

HIS-
TOIRE.

Nos Historiens du dernier siècle eurent plus de soin que ceux qui les avoient précédés de donner à leur discours tous les ornements qui pouvoient convenir aux sujets qu'ils avoient à traiter. M. de Mezerai se fit admirer par une éloquence mâle, un style nerveux, des expressions heureuses des tours inimitables, & ce qui est plus important, par un amour pour la vérité, & une force pour la dire qui n'étoit pas de son siècle. A ces grandes qualités cet Historien joignit un jugement exquis & une connoissance profonde de nos affaires; loin de prendre un ton de Maître, il eut la docilité de suivre les avis, & de revenir de ses écarts, il fut les corriger (k), & il profita des Mémoires de MM. de Launoy & Dierois sur les affaires de l'Eglise.

M. Sarrafin, né pour tous les genres, d'écrire dit M. Perrault (l) semble

(k) Dans son excellent Abregé Chronologique.

(l) Hommes illustres, tome 1.

**HIS-
TOIRE.**

„ avoir donné des échantillons de toutes sortes de styles pour montrer qu'il excelloit en tous également. La conspiration de Walstein fait voir qu'il étoit capable d'écrire un corps d'histoire „ Le portrait de Walstein composé de la plupart des beaux portraits de l'antiquité , a un grand éclat : mais au jugement d'un bon critique [m] , on ne doit point s'amuser à faire des copies , quand on peint au naturel , & qu'on pense à faire un original.

Les Mémoires de M. le Duc de la Rochefoucault sont un chef d'œuvre en leur genre. La brièveté & l'élégance du discours , la beauté & le tour des pensées , la manière de raconter , tout cela distingue ce grand homme des Ecrivains vulgaires. Je ne fais sur quel fondement M. Amelot de la Houssaie compare cet Historien à Tacite. Jamais Auteurs ne se sont moins ressemblés. Quel contraste de l'obscurité du Romain & de la clarté du François ! Les caractères sont bien frappés dans l'un & dans l'autre , il est vrai : mais l'ancien fait des portraits chargés , le Moderne peint d'après nature.

(m) Le P. Rapin , Instruât. pour l'Hist. t. 10.

M. Pelisson, dit M. Perrault, (Hommes illustres tome I.) " Composa l'histoire de l'Académie Française d'un style dont on ne peut trop louer la justesse & la brièveté dans un temps où l'on étoit ordinairement diffus. Cette histoire est un modele en ce genre d'écrire, elle procura à son Auteur une place dans cette Compagnie, quoiqu'il n'y en eût point de vacante. L'excellent fragment que nous a laissé M. Racine & qui a été imprimé sous le titre de *Campagnes de Louis XIV.* est un chef d'œuvre en son genre. Ce morceau d'histoire du dernier Règne est écrit avec une pureté de style, une élégance & une noblesse qui ont peu d'exemples en notre langue : La vérité & l'exactitude y regne en un degré éminent.

L'Histoire tantôt simple, tantôt ornée, suivant les différents âges, contracta en Asie tous les vices des Asiatiques, une enflure pompeuse, & un merveilleux outré, peu compatible avec l'exacte vérité. Moyse de Chorene dans le cinquième siècle écrivit l'histoire d'Arménie depuis le Déluge jusqu'à son temps, & il tira cette histoire 1°. D'un livre traduit

**HIS-
TOIRE.**

par l'ordre d'Alexandre de la Langue Chaldaïque en Langue Greque , ou plutôt de l'Extrait fidele que Maribas de Catine fit de ce livre , & qu'il apporta de Ninive à Valarsace , Roi d'Arménie , & frere d'Arface , Roi des Parthes ; 2°. Du cinquieme livre de la Chronique de Jule Africain ; 3°. Des histoires de Bardesane d'Edesse , qui florissoit sous le dernier des Antonins ; 4°. D'Agathange , Secretaire du Roi Tiridate. MM. Wiston ont traduit en Latin , & publié à Londres en 1736. cette histoire de Moyse de Chorene , sur laquelle on ne doit pas beaucoup compter , mais où l'on trouve bien des choses singulieres & remarquables.

Les sources de l'histoire de la Chine sont 1°. l'histoire générale de tout l'Empire , composée de deux cents quarante-huit volumes , 2°. L'Abrégé de cette histoire en vingt-huit volumes , 3°. L'histoire , des dix-sept Historiens en cinq cents volumes , 4°. Les Annales Chinoises , qui contiennent les actions de vingt-deux Races d'Empereurs. Tous ces livres ornent la Bibliotheque du Roi (g) C'est

(g) M. Fourmont l'aîné , *Meditationes Sinicae*.

dans ces sources qu'ont puisé les Savants, qui nous ont donné des listes de ces Princes. Tels sont Scaliger, Mendoza, Abdalla dans Muller, le Pere Couplet à la fin du *Confucius*, les Missionnaires étrangers, & le sieur Hoamge Chinois.

HISTOIRE.

L'Histoire, si florissante dans la Chine, n'a point pénétré dans la Tartarie. Ces Peuples fort indifférents sur les événements des siècles passés, n'ont jamais eu, & n'ont encore pour régler le temps qu'un Cycle de douze années. S'ils vous disent que telle chose est arrivée en *l'an du Cheval*, & que vous leur demandiez en quel Cycle, leur Chronologie est épuisée.

Les Mexicains n'ont pas plus de politesse que les Tartares : cependant les premiers avec toute leur barbarie n'ont pas laissé d'écrire leur histoire. Il est vrai que nous ne l'avons pas en entier. L'injure du temps, & de fréquentes révolutions ont sans doute fait périr une bonne partie des Annales Mexicaines : les débris en furent soigneusement recueillis par un Gouverneur Espagnol, qui les envoya traduits en Castillan à l'Empereur Charles-Quint. Mais le Vais-

**HIS-
TOIRE.** **seau** fut pris par un Armateur François, & le manuscrit tomba entre les mains d'André Thevet : les héritiers de ce Savant le vendirent à Hackluys , Aumônier de l'Ambassadeur d'Angleterre. Le Chevalier Walter Raleigh fit traduire l'Ouvrage en Anglois , & le célèbre Henri Spelmam engagea Purgas à en faire graver les figures. Il seroit seulement à souhaiter qu'on eût conservé l'Original Mexicain , & qu'on l'eût imprimé à côté de la Traduction avec ses caracteres hieroglyphiques. Cette histoire commence à l'année 1324. de l'Ere Chrétienne , & finit au milieu du seizieme siecle : elle est divisée en trois parties : la premiere contient les noms & les conquêtes des Princes du Mexique , avec leurs bonnes & mauvaises qualités ; la deuxième donne un détail des tributs qu'on y payoit ; & la troisième roule sur les différentes coutumes du pays [h].

On n'attend pas des Américains antropophages une attention suivie à écrire l'histoire : ces brutaux ne connoissoient pas l'écriture avant la découverte de

(h) Voyage de Woodes Rogers, tom. 2.

leur Continent. Le desir de conserver la mémoire des événements est toutefois naturel à l'homme : mais ces ignorants n'avoient pas pour cela d'autres moyens que des cordons remplis de nœuds , ou de petits morceaux de bois, enfilés comme les grains de nos chapelets. De telles Tables Chronologiques auroient besoin à coup sûr d'un bon Commentaire.

H I S-
T O I R E.

ART HISTORIQUE.

L Es Anciens si riches en modèles pour l'histoire, ne nous ont laissé qu'un petit nombre de traités sur la manière de l'écrire. Denys d'Halicarnasse & Lucien sont les seuls parmi les Grecs qui aient fourni cette tâche. Cicéron avoit effleuré avant eux le même sujet avec plus de précision ; peut-être avec trop de brièveté : mais à qui auroit beaucoup de goût, le seul morceau qu'il donne sur cette matière dans le second livre de l'Orateur , pourroit tenir lieu de ces longs Ouvrages que Patrici , Folietta , Mascardi , Vossius, & tant d'autres ont multiplié à l'infini : on les trouve dans

le *Penu Artis Historica*. Il faut du choix pour démêler dans cette ennuyeuse compilation l'excellent & le médiocre. M. de Cordemoy (i) & le Pere Rapin (k) se sont chargés de ce pénible travail, & l'ont exécuté avec un discernement exquis. S'il importe de savoir les regles de l'Art historique à celui qui veut écrire l'histoire, il est encore plus important de s'instruire de la méthode qu'on doit suivre dans l'étude de l'histoire, du but qu'on s'y doit proposer, & du fruit qu'on en peut retirer. C'est ce qui a porté plusieurs Ecrivains à donner des Traités introductifs à cette étude. Mais si l'on veut faire bien du chemin, l'essentiel c'est d'avoir un guide.

1569. Bodin ouvrit la route vers le milieu du seizieme siecle par sa méthode pour étudier l'histoire (a) cette méthode est judicieuse; elle est pleine de sages réflexions & d'observations très-curieuses. A la verité, on trouve peu d'uniformité dans les jugements que les critiques portent sur cet ouvrage. Menage en fait grand

(i) De la maniere d'écrire l'Histoire.

(k) Instructions sur l'Histoire.

(a) *Methodus ad facilem historiarum cognitionem*.

cas, Joseph Scaliger en loue le style; & en blame la conduite; d'autres reprochent à l'auteur de s'étendre trop sur des choses générales & de descendre rarement dans le particulier.

La méthode de Bodin fut le canevas de la Bibliothèque choisie de Possevin. Ce savant Jésuite fidèle imitateur, non copiste servile de Bodin, profita de tout ce que cet écrivain pouvoit avoir de bon, & il y joignit bien des choses de son propre fonds. (b)

Sigonius sans s'assujettir aux pensées d'autrui, prit un autre tour au commencement de ses Œuvres critiques, en enseignant la manière d'étudier l'histoire. C'étoit un esprit net, méthodique & fort éclairé sur cette matière.

Reineccius (c) au lieu de règles & de préceptes pour rendre utile la lecture des Historiens, ne donna que des abrégés de Chronologie, de Géographie, d'Histoire universelle & d'Histoire Ecclésiastique.

Lancelot voisin de la Popelinière s'at-

(b). M. Langlet, dans la Préf. de sa Méth. 1. édit.

(c) *Methodus legendi Historiam sacram & profanam.*

Tome. I.

Y

HIS-
TOIRE.

1583.

1599.

**HIS-
TOIRE.**

tacha à faire connoître les historiens dans son *histoire des histoires*; & il ne fit rien de plus.

1604.

La méthode (d) que Pierre Droit de Gaillard publia à Paris en 1604. est un ouvrage moins considérable que celui de la Popelinier. Le premier n'est qu'un amas de divers faits historiques rapportés à certains chefs.

1665.

L'auteur de la science de l'histoire enseigne la vraie manière de l'étudier. Cet écrivain seroit plus estimable s'il avoit su éviter des défauts essentiels, qui ternissent son ouvrage.

1684.

Dhegoreus Whear fit paroître à Cambridge en 1684. une excellente méthode pour étudier l'histoire sous le titre de *Relectiones hiemales*. Cet auteur s'étend trop sur le jugement qu'il fait des historiens, & il ne donne pas assez d'étendue aux sages préceptes qu'il établit. Whear fut le premier Professeur de la chaire d'histoire, que le célèbre Camden fonda à Oxford en 1622.

Imaginez, si la chose est possible, un système pour l'étude de l'histoire qui

(d) Méthode qu'on doit tenir en la lecture de l'Histoire.

soit mieux entendu que celui de M. Bossuet, Evêque de Meaux. Ce grand homme représente d'abord distinctement, quoiqu'en raccourci, toute la suite des siècles depuis la Création du monde jusques à l'Empire de Charlemagne, & il fixe les principaux événements par des dates que tous les bons Chronologistes ont suivies. Il considère ensuite la durée perpétuelle de la Religion, & il développe les causes des grands changements arrivés dans les Empires. Il fait remarquer la liaison que l'histoire profane a nécessairement avec l'histoire sainte, & par quels moyens les Empires ont concouru aux desseins de Dieu sur son peuple. Et pour tout dire en un mot, la Religion & l'histoire sont présentées dans cet excellent ouvrage sous le plus beau point de vue que l'on puisse concevoir. Ainsi on s'affermirait dans la Religion en réfléchissant sur son inébranlable stabilité au milieu de cette révolution continuelle de temps & de gouvernements; on se convainc de la vicissitude des choses humaines en voyant la destruction de ces vastes Empires qui occupoient la plus grande partie

HIS-
OIRE.

1690.

de la terre & qui faisoient trembler tous les autres états. Le P. Thomassin de l'Oratoire, suivant les vues de M. Bosluet, entreprit de prouver la Religion par l'histoire, d'autoriser les regles des mœurs, & de donner par les faits des exemples de toutes les vertus. De là l'avantage d'apprendre à se rendre attentif aux événements & à faire usage de tout pour former notre esprit & pour régler nos mœurs (e). Tel est le but de ce pieux Auteur dans sa méthode d'étudier chrétiennement les Historiens. Le Pere Thomassin, dit M. Perrault (f) „
 „ pénétré de la Religion qu'il aimoit
 „ souverainement, il la trouvoit & la
 „ faisoit trouver par tout. Les pensées les
 „ plus chrétiennes naissoient naturelle-
 „ ment sous sa plume. Tout ce qu'il y
 „ a de plus profane dans les Auteurs pre-
 „ noit un sens édifiant en passant par ses
 „ mains... Ce tour d'esprit si élevé & si
 „ chrétien joint à une profondeur de
 „ Science presque sans limites, faisoit le
 „ caractère particulier de cet excellent
 „ homme „.

(e) Langlet, *Loc. cit.*

(f) Hommes illustres, tom. I.

Vers le même temps le sieur de Rocolles mit au jour son *Introduction à l'histoire*, Ouvrage maigre & décharné, où l'on ne trouve ni goût, ni justesse, ni discernement & qui ne présente que des remarques superficielles & peu exactes sur l'histoire de chaque nation.

HIS-
TOIRE.

1694.

On peut attendre plus d'utilité des *Elements de l'histoire* de M. l'Abbé de Vallemont. Cependant des critiques très-éclairés, mais peut-être trop pointilleux, trouvent que cet Auteur s'étend trop sur les principes généraux, & trop peu sur les particuliers; qu'il est d'une longueur excessive dans ses remarques sur la chronologie, la Géographie & l'histoire universelle, & un peu sec sur le détail des nouvelles Monarchies. M. Puffendorf donna dans son *Introduction à l'histoire* une idée des Royaumes de l'Europe, moins pour mettre au fait de ce qui les concerne, que pour inspirer le desir de les connoître tous. Rien de plus intéressant que le détail qu'il fait des droits & des prétentions de chaque Couronne, & de la conduite qu'elle doit tenir à l'égard des états voisins; mais rien de plus ennuyeux que l'éten-

due qu'il donne à l'histoire de Suede (g), étendue peu convenable au plan général de l'ouvrage.

Boecler l'un des savants hommes de l'Allemagne, ressera trop son discours dans le livre intitulé *historia Schola Principum* ; ses principes sur l'étude de l'histoire sont excellents, mais fort succincts & par conséquent d'une utilité médiocre.

1698.

Bosius, autre savant Allemand fit connoître d'une manière abrégée les états de l'Europe dans un livre latin fort estimé, mais qui n'est guère lu qu'en Allemagne.

Quelques années auparavant le Pere Menestrier, Jésuite, annonça une introduction à l'histoire générale, en promettant d'examiner les divers caractères des ouvrages Historiques. L'entreprise étoit belle & ne pouvoit être que très-utile, vu l'érudition de l'Auteur ; mais ce ne fut qu'une introduction à l'histoire de Lyon à laquelle il travailloit alors.

L'historien narre, le lecteur réfléchit. Le devoir de celui-ci est de considérer

(g) Dans les tomes 3 & 4.

les étranges effets de la bizarrerie, de la malignité & de la vanité des hommes ; de remarquer que ces événements qui paroissent remuer tout un Royaume , & agiter quelquefois plusieurs états , tiennent ordinairement leur origine de Principes très-médiocres ; & de nous rendre sages par la folie ou par l'expérience des autres, en nous appliquant à nous même tout ce qui nous passe sous les yeux (h) c'est là précisément le but que se propose M. l'Abbé de Saint-Real dans le traité *de l'usage de l'histoire*, traité où il ne manque qu'un style plus serré & plus correct.

M. l'Abbé Langlet du Fresnoy dans le livre qui a pour titre Méthode pour étudier l'histoire, se propose (i) d'enseigner comment & dans quels Auteurs on la doit étudier. Il parcourt brièvement les Sciences qui doivent précéder cette étude ; il s'arrête au choix des Historiens & à l'ordre qu'on doit tenir dans la lecture de l'histoire, & il termine son Ouvrage par quelques règles fort succinctes, qui apprennent à

(h) Langlet, Préf. du Tome II. de la 1. édition.

(i) Dans le Tome I. de la 1. édition.

**HIS-
TOIRE.**

1672.

discerner les faits Historiques & les écrits supposés.

Enfin le célèbre M. Rollin ferme la carrière par les bonnes instructions qu'il donne dans un Ouvrage (k) fort connu & généralement estimé, dont les éditions se sont multipliées & qui a été traduit en plusieurs Langues.

(k) La maniere d'enseigner & d'étudier les belles Lettres.

Fin du premier Tome.

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit ayant pour titre , *Essais sur l'Histoire des Sciences , des Belles Lettres & des Arts ;* & je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impression. A Paris ce 7 Juin 1757.

GRAVET.

PRIVILEGE GENERAL.

N°. 2312.

LOUIS , PAR LA GRACE DE DIEU ,
ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE ,
A nos Amés & Feaux Conseillers les Gens
tenants nos Cours de Parlement , Maîtres des
Requêtes ordinaires de notre Hôtel , Grand
Conseil , Prevôt de Paris , Baillifs , Séné-
chaux , leurs Lieutenants Civils & autres nos
Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT , nos
Amés LES FRERES DUPLAIN , Libraires à
Lyon ; Nous ont fait exposer qu'ils desire-
roient faire imprimer & donner au Public
des Ouvrages qui ont pour titre , *Essais sur
l'Histoire des Sciences , des Belles Lettres*

des Arts. Discours de M. de H. de G^h.
Avocat Général. S'il nous plaîtoit leur ac-
corder nos Lettres de Privilege pour ce né-
cessaires : A CES CAUSES ; voulant favora-
blement traiter les Exposants , Nous leur
avons permis & permettons par ces présentes
de faire imprimer lesdits Ouvrages autant de
fois que bon leur semblera , & de les ven-
dre , faire vendre & débiter par tout notre
Royaume , pendant le temps de six années
consécutives , à compter du jour de la date
des présentes : Faisons défenses à tous Im-
primeurs , Libraires & autres personnes de
quelque qualité & condition qu'elles soient ,
d'en introduire d'impression étrangere dans
aucun lieu de notre obéissance ; comme
aussi à tous Imprimeurs & autres d'impri-
mer ou faire imprimer , vendre , faire ven-
dre , débiter , ni contrefaire lesdits Ou-
vrages , ni d'en faire aucun extrait sous
quelque prétexte que ce puisse être , sans
la permission expresse & par écrit desdits
Exposants ou de ceux qui auront droit
d'eux , à peine de confiscation des exem-
plaires contrefaits , de trois mille livres
d'amende contre chacun des contrevenants,
dont un tiers à Nous , un tiers à l'Hôtel
Dieu de Paris , & l'autre tiers ausdits Ex-
posants ou à ceux qui auront droit d'eux ,
& de tous dépens , dommages & intérêts ;
A LA CHARGE que ces présentes seront
enregistrées tout au long sur le Registre
de la Communauté des Imprimeurs & Li-
braires de Paris dans trois mois de la date

d'icelles , que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs , en bon papier & beaux caracteres , conformément à la feuille imprimée attachée pour modele sous le contrescel des présentes , que les Impétrants se conformeront en tout aux Réglements de la Librairie & notamment à celui du 10. Avril 1725 , qu'avant de les exposer en vente , les Manuscrits qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages , seront remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier , Chancelier de France , le Sieur Delamoignon , & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique ; un dans celle de notre Château du Louvre ; & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier , Chancelier de France , le Sieur Delamoignon , le tout à peine de nullité des présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir lesdits Exposants & leurs ayant causes , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : VOULONS que la copie des présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour dûment signifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un de nos Amés & Feaux Conseillers Secrétaires , foi soit ajoutée comme à l'Original. COM-MANDONS au premier notre Huissier ou Ser-

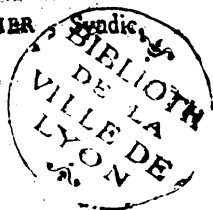
gent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission & nonobstant Clameur de Haro; Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Compiègne, le vingt-neuvième jour du mois de Juillet l'an de grace mil sept cent cinquante-sept, & de notre regne le quarante-deuxième.

Par le R O I, en son Conseil.

LEBEGUE.

Registré sur le Registre 14 de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 203. fol. 184. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris ce 5. Août 1757.

P. G. LE MERCIER



Fautes à corriger au Tome premier.

P Age vij. *ligne pénult.* de Consul Romain ;
lisez , du Consul Romain.

P. xvij , *lig.* 9. dans ces ouvrages ; *lisez* ,
dans les ouvrages.

P. xxxviiij , *l.* 18. qui n'ont pas passé ; *lisez* ,
qui n'ont passé.

P. 5 , *lig.* 16. Jean Renchlm ; *lisez* , Jean
Renchlin.

P. 24 , *lig.* 26. Coivin ; *lis.* Boivin.

P. 93. *l.* 7. M. Gaudeau ; *lis.* M. Godeau.

P. 107 , *l.* 9. du siege de Troyes ; *lis.* du siege
de Troye.

P. 128 , *l.* 7. les Abderides ; *l.* les Abderites.

P. 144. *l.* 14. la terreur & la pitié sont exci-
tés ; *l.* la terreur & la pitié sont excitées.

P. 160. *l.* 3. la Drame ; *l.* le Drame.

P. 175. *l.* 17. ~~que de~~ Mantoue ; *l.* que d'être
né à Mantoue.

P. 200. *l.* 20. se ressentant ; *l.* se ressentant peu.

P. 206. *l.* 5. Alcine ; *lis.* Alcime.

P. 208. *l.* 13. Quatrins ; *lis.* Quatrains.

P. 218 , *l.* 10. en belle littérature ; *lis.* en
la belle littérature.

P. 223 , *l.* 26 à la vérité , ingénieuse , si vous
voulez ; *lis.* ingénieuse , si vous voulez
[en retranchant ces mots , à la vérité.]

P. 250. *l.* 8. des Auteurs ; *lis.* à des Auteurs.

P. 270 , *l.* 3. Le Pere Tarrasson ; *l.* Le Pere
Terrasson.

P. 274 , *lig.* *derniere* , en Silicie ; *lis.* en
Cilicie.

